
U d'/of OTTAWA
39003001296192



552- Mono - 70

LETTRES ÉCRITES EN 1786 ET 1787.

Tel a été l'effet produit par la lecture des Lettres, qu'il n'y a plus, devant le tribut d'hommages offerts de toutes parts, à faire un mystère du nom de MADEMOISELLE DE CONDÉ, plus connue sous le titre de madame la princesse Louise de Condé.

Quant aux expressions le *bon* et le *petit*, on comprend facilement qu'elles désignent le prince de Condé et le duc de Bourbon.

(*Note de M. Ballanche*)

PARIS. — Imprimerie et Fonderie de JULES DIDOT L'AINÉ, 4, boulevart d'Enfer.

FEV 07 1975
CE

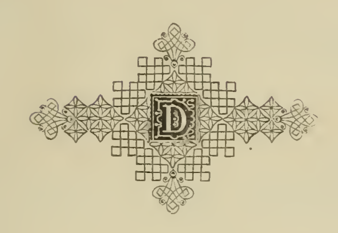
LETTRES

ÉCRITES

EN 1786 ET 1787.

AVEC UN FAC-SIMILE.

Troisième Édition.



PARIS
BENJAMIN DUPRAT,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE LONDRES,
7, CLOITRE SAINT-BENOIT.

1839.



DC
146
.C665A5
1839

A toi, fille bien aimée,

dont le nom retrace un pieux souvenir;

A vous, enfants chéris,

dont la race offre de nobles exemples:

LOUISE,

OLIVIER, HENRI, ARTHUR, ROGER

DE SAINT-PERN LA TOUR.

Que l'image des plus hautes vertus alliées aux plus douces qualités, sans cesse présente à l'esprit, vous garde de la fatale influence du siècle, et qu'elle demeure toujours vivante en l'ame, la mémoire de celui qui fut admis à l'intimité de l'être unique.

Votre Grand-Père,

Le Mis de LA GERVAISAIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettrescritese00cond

AVANT-PROPOS.



ETTE édition est autrement entendue que la première.

Le nom est écrit enfin, ce nom si beau, trop tôt effacé du cours des temps et à jamais gravé dans la mémoire de l'ame. [1]

Des passages sont retranchés, qui ont

[1] Quels noms que ceux des Bourbons et des Condés! comme ils ont le don d'émouvoir! Depuis mon enfance je leur ai voué un culte; dès qu'ils se trouvent placés sous mes yeux ou qu'ils retentissent à mes oreilles, me voilà à genoux. (*Lettre de M. Brifaut.*)

paru ne pas présenter le même attrait, toutefois sans que le texte ait subi aucune altération.

L'intérêt s'attachera sans doute aux appréciations publiées à la fin du recueil, vives effusions parées de grace et de charme qu'il n'était donné d'inspirer qu'aux incomparables Lettres.

Le précis de la vie et l'esquisse du caractère ne se présentent pas sous d'aussi favorables auspices.

Parmi les personnes de haute distinction qui ont été invitées à se charger de cette tâche, aucune ne s'est sentie de force.

Il a fallu se résoudre à traiter le sujet le plus délicat qui ait encore été imposé à un homme.

Par malheur, la puissance du talent est

rarement assortie à la ferveur des vœux, à la pureté des espérances.

Un mot reste à dire.

A la veille du jour suprême, l'homme d'abord enlevé au ciel, puis écrasé contre terre, se retrouve grand-père de cinq orphelins, fort peu chanceux de destinée.

Et il sait, il sent plutôt de quelle ineffable affection se serait épris à leur aspect cet être si sensible, si tendre.

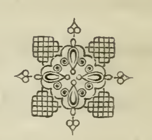
Et il aspire à mettre sous le patronage d'un caractère exempt de tache, intact d'alliage, des enfants jetés à travers les périls du temps.

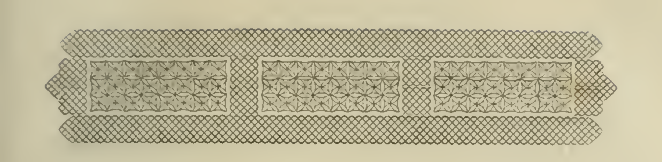
Cette hardiesse ne lui paraît pas trop téméraire, alors surtout que du sein de leur illustre race, est jailli, aux anciens jours, ce trait de rare sublimité, tellement

en rapport avec les sentiments de l'ame la plus haute et la plus humble à-la-fois.

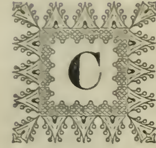
René de St.-PERN, sur la fin de ses jours, voulant se retirer du monde pour se livrer tout entier aux pratiques de la dévotion, transporta tous ses biens, titres et privilèges à son fils Gabriel, et, par son testament, il prescrivit sa sépulture à la porte de l'église, voulant, disait-il :

« Que celui qui, pendant sa vie d'un moment, « avait pu fouler quelques-uns des habitants ses « vassaux, fût long-temps foulé par eux...... qu'il « ne fût pas possible d'entrer dans l'église sans « poser le pied sur sa tombe : invitant ainsi ceux « de ses descendants qui pourraient se laisser aller « à l'orgueil ou à l'injustice, à songer à la brièveté « de la vie, à l'égalité de la mort, à l'abaissement « du tombeau. »





LETTRE D'UNE DAME.[1]



C'est moi, monsieur, qui viens frapper à la porte de votre solitude bretonne : allez-vous me bien recevoir, ou bien crierez-vous à l'importunité? N'importe, j'entre et je m'asseois paisiblement en attendant que vous soyez prêt à me donner audience.

Aujourd'hui j'ai à vous dire que j'ai lu de délicieuses lettres que M. Ballanche m'a enfin prêtées, et c'est pour en causer que je prends la plume. M'excuserez-vous maintenant? oh oui ! car j'en suis sûre, ces lettres remuent encore par le souvenir

[1] Le nom de la personne, dont la modestie s'en offenserait peut-être, ne sera pas indiqué à la fin de cette lettre, qui a déja été insérée dans la première édition, et qui a inspiré à un écrivain de grand renom cette si juste parole :

« C'est madame de Sévigné, avec de l'ame. »

toutes les fibres les plus délicates et les plus tendres de votre cœur.

Il y a eu dans votre vie un moment où le ciel s'est ouvert à vos regards, et vous a laissé voir un de ses anges souriant et doux. De telles visions ne s'oublient pas et se payent bien cher; le cœur en demeure troublé pour long-temps, pour toujours peut-être. Pourtant c'est quelque chose dans la vie qu'un doux souvenir; on sait où réfugier sa pensée quand le présent est amer, quand on s'est brisé le cœur contre l'aride et dure réalité. C'est un trésor que de pareilles lettres; je les ai lues avec un intérêt tout particulier, et je me suis senti le besoin de vous dire tout ce qu'elles m'ont fait éprouver de tendre admiration pour celle qui les a écrites.

Quel sens élevé! quelle sagacité possédait à son insu cette personne si complètement ignorante d'elle-même! elle devait avoir bien du charme, il me semble que je l'aurais beaucoup aimée! Vous le dirai-je pourtant? la lettre de rupture m'aurait paru cruelle si la vie d'une carmélite n'était venue me l'expliquer : sacrifier soi et celui qu'on aime à Dieu est sublime; les sacrifier au monde serait lâche. Il ne faut avoir là-dessus aucun doute, et le voile de la religieuse qui vient plus tard envelopper toute cette vie d'ange, n'en

laisse aucun. Mais il fallait qu'elle se donnât à Dieu pour que je pusse lui pardonner de n'avoir pas su lever les obstacles qui la séparaient de vous.

Il est vrai qu'une révolution a passé tout entière comme un fleuve grossi, entre ce temps et le nôtre. Nous pouvons à peine juger maintenant les idées de ce temps-là, nous manquons des éléments qui les produisaient. Vous, monsieur, vous viviez en avant de votre temps, vous pressentiez autre chose; et cette prescience a dû vous faire souffrir, car il n'y a que la prescience de Dieu qui ne soit pas un mal, et cela parcequ'elle est accompagnée de puissance. Hélas! tout se paie et se paie chèrement ici-bas; les dons de l'esprit, ceux de l'ame, ceux du cœur, s'achètent à de dures conditions.

Savez-vous une pensée qui m'est venue en lisant ces lettres, monsieur? c'est qu'il faut nécessairement que vous deveniez un saint, car vous avez au ciel une sainte qui prie pour vous, et dont le bonheur ne sera complet que quand elle vous verra suivre le chemin qu'elle a suivi... Je vous le dis, vous avez une sainte dans le ciel, qui prie pour vous avec autant et plus de tendresse qu'elle en avait sur la terre; et vous serez forcé, soyez-en sûr, un beau jour, de devenir un saint. Ne m'oubliez pas dans ce temps-là, et conservez-moi maintenant et alors un peu d'amitié.

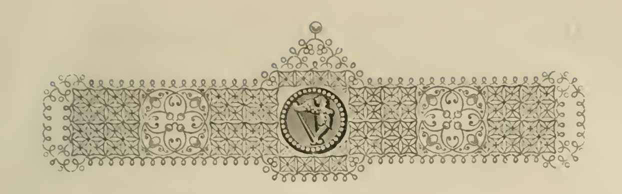
Je vous parlerais bien de notre bon Ballanche, car je sais que vous l'aimez aussi beaucoup ; mais il prétend que vous lui montrerez ma lettre, et je ne veux pas qu'il surprenne le secret de ce que je pense de lui. N'est-ce pas que je fais bien?

Répondez-moi bientôt; sinon je croirai que vous m'avez très mal reçue, et je n'irai plus de ma vie frapper à la porte du sanctuaire où vous reposez nu-tête et nu-pieds.

P. S. Je pense qu'il est peut-être nécessaire de vous dire que ce n'est pas M. B. qui m'a dit le nom de l'auteur des Lettres : je le savais depuis longtemps.— Comment? allez-vous dire.— Par vous. — Ce n'est pas possible; jamais je ne vous l'ai dit.— Vous avez raison, rien n'est si vrai; mais convenez que si une femme ne savait que ce qu'on lui dit, elle saurait bien peu de choses.

Je me suis trompée, je crois, en mettant *carmélite*, mais c'est que je ne sais point à quel ordre appartient ce couvent. Du reste, soyez tranquille, je suis discrète sur ce que je devine comme sur ce qu'on me confie.





Comme le cygne, errant de rivage en rivage,
Et que l'instinct ramène au séjour éthéré,
Sème en quittant la terre un peu de son plumage
Sur le lac azuré.

Ainsi, prête à s'enfuir au seul lieu digne d'elle,
L'angélique beauté, qui n'apparut qu'un jour,
Nous laisse pour adieu ces Lettres, pur modèle
D'un ineffable amour;

De cet amour de cœur par qui l'homme s'élève,
Amour aussi profond que l'a jamais conçu
Le plus chaste poète en son plus chaste rêve
De grace et de vertu.

Et pourtant le devoir montra sa règle austère,
Et des troubles secrets s'éveillèrent bientôt:
Cette flamme arrêtée un moment sur la terre
Devait monter plus haut.

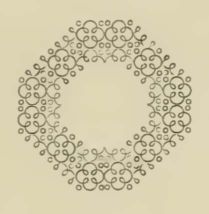
Pauvre cœur! Un jour vint où, par un sort étrange,
Ce rêve l'agita jusque dans le saint lieu,
Où son terrestre amour, qu'aurait envié l'ange,
S'effraya devant Dieu.

Elle abandonna tout. Une pieuse enceinte,
Un cloître recueillit son candide remord:
C'est là qu'elle vécut comme vit une sainte
Qui sourit à la mort.

Et quand un séraphin l'enleva sur ses ailes,
Ce fut de toutes parts le signal d'un long deuil,
Et l'admiration des ames les plus belles
Couronna son cercueil.

C'est que ce nom, si grand qu'aucun nom ne l'égale,
Avait encor grandi dans son obscurité :
C'est qu'aux yeux du Très-Haut toute gloire est bien pâle
Devant l'humilité.

ÉDOUARD TURQUETY.



LETTRES ÉCRITES EN 1786 ET 1787.



LETTRES

ÉCRITES EN 1786 ET 1787.

Seconde Edition.

AVEC UN FAC-SIMILE.

1 VOL. IN-12, PAP. VÉL. IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ.

Prix : 4 francs 50 c.

Tel a été l'effet produit par la lecture des Lettres, qu'il n'y a pas, devant le tribut d'hommages offerts de toutes parts, à faire un mystère du nom de MADEMOISELLE DE CONDÉ, plus connue sous le titre de madame la princesse Louise de Condé.

Quant aux expressions le *bon* et le *petit*, on comprend facilement qu'elles désignent le prince de Condé et le duc de Bourbon. (*Note de* M. BALLANCHE.)

ÉPOQUE où nous vivons mérite-t-elle réellement les reproches qu'on lui adresse chaque jour? et serait-il vrai que ce qui est naturel, pur et élevé, ne dût être aujourd'hui ni compris ni goûté? L'ac-

cueil qu'ont rencontré *Le Mie Prigioni* de Silvio Pellico et le recueil des *Lettres écrites en* 1786 et 1787, témoigne pourtant que dans cette société trop calomniée il se trouve encore des âmes qui s'ouvrent à de nobles et saintes émotions.

En faisant reparaître ce livre que M. Ballanche présenta pour la première fois au public en 1834, devons-nous parler de ce qui distingue cette nouvelle édition de la précédente? Ce que le public attend de nous, avant toute chose, c'est que nous lui rendions ces belles, ces touchantes lettres : c'est là, nous le savons, que réside toute la valeur de notre publication; et cependant nous avons cru que l'on ne lirait pas sans intérêt les pages dans lesquelles des écrivains distingués ont su exprimer avec bonheur ce que tous les cœurs pieux et sensibles avaient éprouvé à la lecture des *Lettres*. M. Édouard Turquety, notre jeune poète catholique, dont *la conversation* habituelle *est dans le ciel,* a reconnu les paroles de l'Ange, et son exquise sensibilité y a répondu par de beaux vers.

Enfin le précis de la vie et l'esquisse du caractère ont été tracés par celui à qui cette

âme se révéla; et dont la mémoire est demeurée intacte et vive, comme pour nous redire tant de perfections.

Nous avons desiré que l'exécution typographique fût digne de l'ouvrage; et un nouveau chef-d'œuvre est sorti des presses de Jules Didot.

PARIS,

BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE LONDRES,

Cloître Saint-Benoît, 7.

1838.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ,

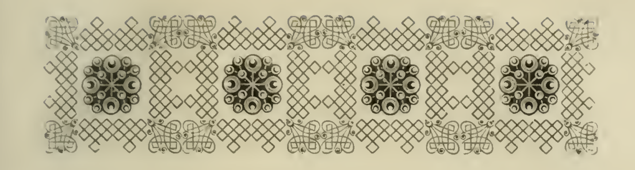
BOULEVART D'ENFER, 4.

On trouve chez le même libraire :

UNE AME DE BOURBON,

1 vol. in-12, avec deux *fac-simile*.

Prix : 1 fr. 50 c.



LETTRES

ÉCRITES EN 1786 ET 1787.

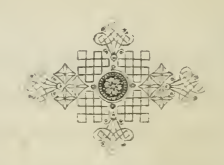
I.

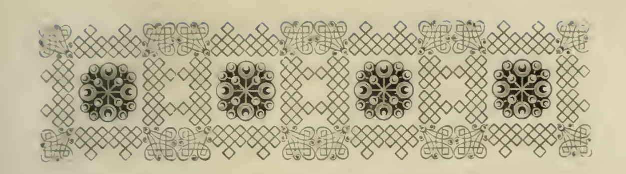
24 juillet 1786.

OH! que j'ai peur d'être grondée! En vérité, je le mérite bien : je suis d'une ineptie sans pareille. D'abord j'ai parlé de la scène sans oser la donner; il m'a pris une frayeur terrible qu'on ne la sentît pas comme d'autres la sentent, et qu'elle ne réussît pas as-

sez : premier tort, car vous croyez le contraire. Ensuite on a changé l'heure; au lieu de midi, on ira à huit heures un quart du matin chez madame de S.-H. On m'a chargée de l'en prévenir; je l'ai fait en la priant de vous le faire dire. Je n'ai plus songé à vos copies ni à rien : c'est à vous de vous en tirer comme vous pourrez; mais il faudrait me pardonner, je vous en prie en grace.

Je viens de la relire, cette scène. Sûrement que je l'aime ! je crois qu'il ne faudrait pas parler du bras cassé, et, au total, qu'il vaudrait mieux la raccourcir. Mais est-ce que vous aurez le temps? Je ne puis envoyer chez vous que demain matin : oh! ne soyez pas fâché contre moi; je sens trop que je le mérite.





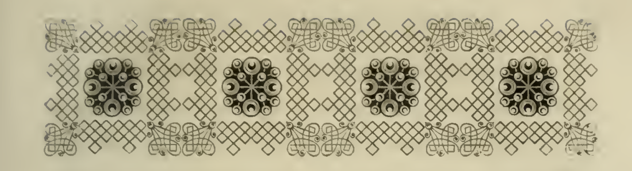
II.

Mercredi matin 2 août.

J'ai fait de la peine à mon ami, hier, par des inquiétudes sans fondement, aujourd'hui par une distraction que mon esprit n'aurait pas dû avoir, puisqu'il est guidé par mon cœur; et cependant mon cœur était plein de cet ami dans le moment même où je lui faisais de la peine. C'est bien vrai, cela, oh! bien vrai! Et après il me marque son chagrin : pouvais-je n'être pas affligée de lui en avoir fait, quoique involontairement? Eh bien! ma peine augmente la sienne, et, au lieu de me faire des reproches, il s'en fait à lui-même; il dit que c'est lui qui a tort, comme si c'était

possible! Non, non, mon ami, ne dites jamais cela. Reprochez-moi tous les miens sans me passer même les plus légers; ne serai-je pas trop heureuse si je puis n'en avoir jamais avec mon ami! cela fait qu'il m'aimera toujours, et je lui devrai mon bonheur.





III.

Le mercredi matin 9 août.

Le desir qu'a mon ami de penser à moi, et le plaisir qu'il y trouve, sont trop chers à mon cœur pour que je n'emploie pas les moyens de le satisfaire. Quand il lira ceci, il sera moins malheureux que moi, il sera seul; il pensera tout à son aise à ce qu'il aime : un mot pourra lui échapper, quelques larmes même pourront le soulager; mais moi, il faudra que je sois fausse, que mon visage soit calme, tandis que mon cœur sera déchiré, que je parle de mille choses auxquelles je serai si loin de penser. Oh! que l'ame de la société aura à faire pour empêcher l'autre de se montrer! Mon ami,

je ne dis cependant pas tout cela pour me plaindre; puis-je acheter trop cher les moments de bonheur que vous m'avez fait éprouver? Puisqu'il existe des peines dans le bonheur même, qu'elles soient toutes pour moi. Je desire cela de tout mon cœur. Mais cela ne sera pas : mon ami, qui est si bon, voudra les partager, comme s'il ne méritait pas d'être plus heureux que moi. Il a bien tort, par exemple, de penser ces choses-là. D'abord il est bien plus aimable pour moi que je ne le suis pour lui; il pense à tout, il prévoit tout, il ne me parle que pour me dire des choses que j'aime beaucoup; et moi je reste là à l'aimer et à être heureuse. En aimant mon ami comme je fais, j'ai des négligences incroyables sur tout ce qui peut lui plaire ou lui déplaire : est-ce que ce n'est pas bien vilain à moi? est-ce qu'il ne serait pas tout simple qu'il se fâchât et qu'il me grondât bien fort? Eh bien! cet ami a peur de me faire de la peine; il a bien envie de me gronder, et il n'en fait rien, et après il dit qu'il n'est pas bon. O mon ami! vous l'êtes bien plus que je ne mérite! N'allez pas vous fâcher, et croire que je pense bien du mal de moi : vous m'aimez, ainsi

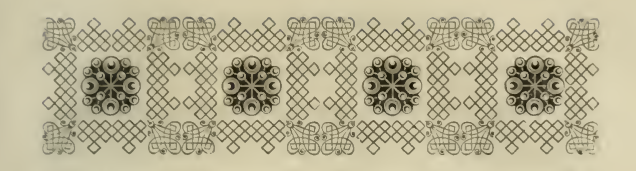
je vaux quelque chose, mais pas tant que vous, c'est bien sûr !

Mon ami, je voudrais bien ne pas vous faire de la peine ; mais vous voulez que je vous dise tout, vous me le recommandez sans cesse : laissez-moi donc parler de mes craintes. J'en ai, je l'avoue. Je sais que vous m'aimez de tout votre cœur, que vous me voyez dans ce moment-ci presque parfaite ; cependant je sens bien que je ne le suis pas : vous pourrez vous désabuser un jour, et alors vous m'aimeriez moins. Moins ! mon ami, ce sera bien triste : si vous saviez comme ce mot-là pèse sur mon cœur, sur ce cœur qui n'aimera jamais *moins*, lui. Je ne dis pas cela pour le vanter ; il n'aura pas beaucoup de mérite à ne pas faire lui-même son malheur. Si vous l'affligez jamais malgré vous, il aura toujours la consolation de vous chérir ; il ne vous en voudra pas, oh ! non, jamais, soyez-en bien assuré ! Est-ce que ce sera votre faute, mon ami ? Je vous plaindrai, je vous excuserai, je vous aimerai ; mais je ne serai plus assez heureuse pour vous le dire : les marques d'une tendresse qui ne serait plus partagée vous deviendraient importunes ; ce sera au bon oncle que je par-

lerai de vous. Écoutez, mon ami, je pleure en vous écrivant tout cela, et je vous fais de la peine, peut-être. Je ne veux plus vous en parler; permettez-le-moi, je vous le demande en grace.

O mon ami! nous voici à la veille de notre séparation. Peut-être vous parlerai-je moins que jamais dans ce moment-ci, c'est très possible; j'ai une telle envie de pleurer qu'il me semble que je ne pourrais vous dire un mot sans fondre en larmes : peut-être aussi serai-je différente en vous voyant, je me trouve si heureuse alors! Comme mon pauvre cœur est triste et agité! comme il est heureux et content! c'est mon ami qui l'arrange comme cela. Qu'il le connaisse donc; moi je n'ai pas le temps de penser à ce qu'il sent. Oh! j'allais oublier de vous faire une prière: c'est d'aimer toujours bien votre bon oncle, et d'avoir toujours confiance en lui. Lui et moi, ou moi et lui, aimez-nous toujours.





IV.

Ce vendredi soir 11 août 1786.

O MON ami! enfin me voilà seule! je puis penser à vous tout à mon aise. Quel plaisir j'ai eu ce matin à vous voir paraître au bas de cet escalier! je ne vous ai vu qu'un instant, à peine ai-je pu vous parler; je veux actuellement vous dire comment j'ai été depuis hier. D'abord mon cœur était bien serré en montant en voiture, et il l'a été encore plus quand j'ai vu que les postillons prenaient la petite rue; en rentrant dans la grande, je n'ai pu m'empêcher de tourner la tête pour voir votre maison; j'ai aperçu le rideau de la fenêtre du

bout, fermé; je me suis dit: Mon ami dort peut être; tant mieux, il est plus heureux que moi; cette idée m'a fait un bien extrême, et je n'ai plus eu tant d'envie de pleurer. J'ai pris un livre, et j'ai eu l'air de lire pour qu'on ne me parlât pas; mais j'ai toujours pensé à mon ami, et en vérité je n'en ai pas été distraite dix minutes dans toute la journée.

Mon ami, je vais vous obéir, en vous disant tout ce qui s'est passé en moi : je me suis rappelée que vous m'aviez dit plusieurs fois que les objets présents avaient une grande force sur vous, et qu'en s'éloignant ils s'effaçaient insensiblement de votre esprit, que cela était plus fort que vous, que vous n'y pouviez rien; ô mon ami! comme mes yeux se sont mouillés! J'avais changé de place, et j'étais sur le devant de la voiture; la lune donnait sur moi et m'éclairait le visage; j'ai été obligée de me tenir long-temps toute penchée pour éviter sa clarté; j'ai cependant eu assez de force pour empêcher mes larmes de couler; je vous assure aussi que j'ai fait ce que j'ai pu pour m'ôter cette vilaine idée qui vous afflige; j'ai tâché de me rappeler

toutes les choses que vous m'avez dites et qui pouvaient détruire cette crainte; mais, je vous l'avoue, elle a été la plus forte, et quand j'ai été seule chez moi à P***, j'ai pleuré de tout mon cœur. Mon ami, je vous afflige, je vous en demande bien pardon. Écoutez, pensez-vous que vous me rendez cependant bien heureuse?

Tenez, aujourd'hui mes craintes m'ont peu occupée; cependant j'ai eu quelques moments de trouble; il faut tout dire à mon ami, il le veut, ainsi je ne balance pas. Il m'a dit, hier matin, cet ami, qu'il n'était pas content de lui, qu'il n'avait pas pleuré, qu'il ne m'aimait pas assez. Pourquoi dire, pourquoi penser cela? Mon ami, je suis contente, oh! bien contente de la manière dont vous m'aimez. Est-ce que je ne sais pas que c'est de tout votre cœur? je suis heureuse, et heureuse par vous. Puisque vous êtes assez bon pour que cela vous fasse plaisir, jouissez, oh! jouissez bien! et ne vous faites pas des peines qui m'en feraient aussi. J'en ai eu une petite qu'il faut que mon ami sache encore. La veille de notre séparation, il m'a dit, le soir,

dans le salon : Je suis embarrassé avec vous, parceque quand je ne vous gronde pas vous faites des étourderies, et quand je vous gronde je vous afflige. Mon ami embarrassé avec moi! oh! qu'il ne le soit jamais! Grondez, grondez-moi tant que vous voudrez. Vous prétendez que vous êtes bourru, soyez-le, j'appellerai cela être franc, et je ne vous en aimerai que mieux, si cependant cela est possible. D'ailleurs, la peine que j'éprouve quand vous me grondez est mêlée d'une sorte de plaisir; votre supériorité et votre empire sur moi se font alors plus sentir, et je vous jure, mon ami, que c'est une jouissance pour mon cœur.

Ce samedi soir.

Mon ami, j'ai vu aujourd'hui *le bon;* oh! il a été bien bon effectivement. Imaginez-vous qu'il m'a demandé si j'avais été bien fâchée de vous quitter; j'ai dit : Oh! oui, bien! et tout de suite je me suis mise à pleurer; eh bien, il a un peu pleuré aussi, lui. Est-ce que ce n'est pas bien aimable? Mais moi, j'ai encore eu un tort, peut-être, je n'en sais rien; à une question qu'il m'a

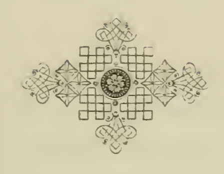
faite j'ai menti; au reste, je crois cependant qu'il n'était pas nécessaire de lui tout dire; mais cela me gêne tant de mentir, surtout quand on est si bon; mon ami, il m'a dit aussi : Mais vous voyez bien que vous êtes malheureuse. J'ai dit : Je suis triste parceque je ne le vois pas; mais cette tristesse tient au bonheur que j'ai éprouvé et que j'éprouve encore, puisque je sais qu'il m'aime. Après cela il m'a proposé de me mener à la Comédie Italienne pour me distraire, moi qui ne veux point du tout chercher à me distraire de mon ami, et qui même n'y pourrais pas, je crois, parvenir; j'ai commencé par refuser, mais il m'a dit : On donne *la Folle* aujourd'hui; vous êtes en train de pleurer, venez-y, cela vous fera un prétexte pourpleurer à votre aise; cela m'a déterminée; j'y ai été, et effectivement je n'ai pas cessé un instant de pleurer, de manière que ce soir je suis affreuse. Vous ne la connaissez pas cette folle! comme elle aime son bien-aimé! Et moi, donc, comme j'aime mon ami! Mais, si j'allais l'ennuyer cet ami, avec mes longues lettres! je répète, je crois, bien souvent les mêmes cho-

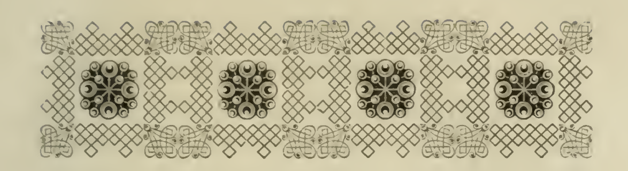
ses, et puis j'en dis peut-être aussi qui se contredisent; je n'en sais rien du tout, mon ami me le dira. Je suis plus contente de moi, aujourd'hui, mon ami; ce n'est pas la vilaine crainte qui vous déplaît qui m'a fait pleurer; elle n'a pas été jusque-là; cependant je la sens toujours un peu et j'y pense quelquefois.

Ce dimanche soir.

O mon ami! que puis-je vous dire? je l'ai, cette bonne lettre; elle est arrivée, elle est à moi; je pleure avec elle, je pleure de plaisir, de tendresse! oh! comme je la garderai, celle-là, et toutes les autres! n'est-ce pas, mon ami? Ah! ce vilain *n'est-ce pas?* vous allez l'entendre, vous allez deviner tout de suite qu'il tient à mes idées que vous n'aimez pas. Pardon, mille fois pardon, non pas de vous dire cela, puisque alors je fais votre volonté, mais de craindre toujours un peu. Mais dame, aussi, mon ami, qu'ai-je donc fait pour que vous soyez si bon et si tendre pour moi? Je n'y comprends rien. Et vous dites que vous ne m'aimez pas!

Oh! qu'il m'en coûte de ne pas répondre à cette chère lettre! mais il est trop tard, et mon ami ne le voudrait pas, il me gronderait.





V.

Lundi soir.

JE croyais que je ne dirais rien ce soir à mon ami ; je ne me suis pas trop bien portée depuis hier ; mais que mon ami n'ait pas la plus petite inquiétude, cela n'est absolument rien. Quand j'ai pris mon papier, je voulais lui dire toute autre chose ; je voulais lui dire d'abord que je l'aimais, oh ! bien tendrement ! et puis, que je pleurais en pensant à lui, sans que ce soit le vilain chagrin qui en soit cause. Je pleure parcequ'il n'est pas là, mon ami qui m'aime si bien ; j'étais si contente quand je tenais son bras ! Comme le temps est long quand on est séparé de lui ! Ce-

pendant je l'emploie à penser à lui; je le vois sans cesse, je l'entends, je lui parle, je lis ses lettres, ses bonnes lettres; hier au soir, avant de finir la mienne, je les ai lues trois ou quatre fois, et puis après je les ai relues autant de fois encore, et puis j'y ai pensé jusqu'à quatre heures du matin : tout cela pourtant me fait bien du plaisir, oh! oui, mon ami! bien, je vous assure.

Ce mardi soir.

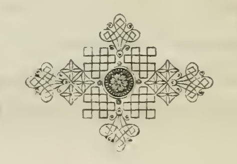
Me voici à C***. Je vais donc vivre dans le grand monde. Mon ami, plaignez-moi! je le hais plus que jamais. Oh! les petites maisons des vignes! Il me demande si je le voudrais bien? Il me connaît, il sait comment mon cœur est fait, et il me demande cela! pourquoi ne puis-je pas suivre ma volonté? je connaîtrais le vrai bonheur, j'en jouirais délicieusement (pardon, mon ami, de ce que je vais vous dire), j'en jouirais peut-être quelque temps, peut-être long-temps, comme il plairait à mon ami de le faire durer; et si jamais il cessait, il me resterait des souvenirs et un cœur trop tendre pour jamais changer. Avec cela on n'est pas tout-

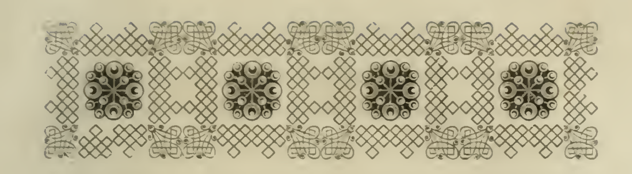
à-fait malheureux. Certainement, mon ami, je serais bien affligée de n'être plus aimée de vous, mais j'aimerais mieux cela que de ne vous point aimer. Fi donc! que je serais vilaine! je serais affreuse, je ne pourrais pas me souffrir.

Ce mercredi soir.

J'ai bien peu écrit hier à mon ami, et aujourd'hui je vais peut-être l'ennuyer. Écoutez, je crois que je suis bien ridicule; il y a des moments où j'ai réellement bien du plaisir, et d'autres où je suis d'une grande tristesse; toute cette journée-ci j'ai été bien triste; *le bon* est venu ce matin chez moi; il m'a parlé de mon ami, et aussitôt qu'il l'a nommé j'ai fondu en larmes. Il m'a demandé si je ne m'accoutumerais pas à être séparée de lui; j'ai dit : Au contraire. Il m'a toujours parlé avec beaucoup d'amitié; mais cette amitié lui suggère des réflexions bien tristes pour moi. Il m'a dit que je ne pourrais jamais espérer de vous voir que trois ou quatre mois de l'année, et avec beaucoup de circonspection et de ménagements, et que par conséquent je serais toujours très

malheureuse. Après cela il m'a donné des conseils que je ne veux pas répéter, ils me font trop de mal; mais ne lui en voulez pas, je crois que c'est par bonté pour moi qu'il dit tout cela. Je supporterai tous les malheurs en aimant mon ami, je ne supporterais pas celui de ne pas l'aimer : je serais condamnée à ne le jamais voir, que mon cœur l'aimerait toujours autant; il sait bien cela, mon ami; mais est-il bien sûr qu'il serait de même? Voilà mes vilains doutes! oh! pardon, je vous afflige, j'en suis bien fâchée, je vous assure; mais vous exigez la plus grande franchise, et mon cœur se fait connaître à vous entièrement. Je vois que mes lettres n'ont aucune espèce de raison; je dis tantôt blanc, tantôt noir; cependant tout ce que je vous écris, mon ami, je le pense. Mais je crois que je varie, que je m'embrouille même dans mes idées; il n'y en a qu'une de bien claire chez moi, et que le temps n'effacera jamais.





VI.

Ce dimanche 20 août 1786.

Mon ami, les craintes qui me font quelquefois tant de mal, sont fondées d'abord sur une grande défiance de moi-même; c'est très vrai : je suis bonne, et mon cœur sait bien aimer, mais voilà tout. Vous avez beaucoup d'esprit, moi point du tout, je peux finir par vous ennuyer. Et puis, je crois aussi qu'une femme qui aime bien véritablement est plus constante qu'un homme ; vous avez tant d'objets de distraction, vous sentez si bien votre force et votre supériorité sur nous, vous avez une si grande idée de la liberté pour laquelle vous êtes nés, qu'il vous est plus diffi-

cile de vous assujettir aux liens que vos cœurs se forment quelquefois malgré vous. Nous, mon ami, nous naissons faibles, nous avons besoin d'appui; notre éducation ne tend qu'à nous faire sentir que nous sommes esclaves et que nous le serons toujours. Cette idée s'imprime fortement dans nos ames; destinées à porter le joug, celui qu'on impose à nos cœurs nous paraît doux : d'ailleurs peu de sujets de distraction; contrariées perpétuellement dans nos goûts, nos amusements, par les préjugés, les bienséances et les usages du monde, nous n'avons de libres que nos sentiments; encore sommes-nous obligées de les renfermer en nous-mêmes : tout cela fait que nous nous attachons, je crois, plus fortement, ou du moins plus constamment. Peut-être que je me trompe et qu'il n'y a pas de sens commun à tout ce que j'ai dit là. Si cela est, mon ami voudra bien me le dire et tâcher de me donner des idées plus justes.

Ce mardi soir.

Mon ami, c'est bien vilain à moi de ne vous avoir rien dit hier, j'étais un peu fatiguée, et

j'avais envie de dormir: voilà de bien mauvaises raisons. Comme c'est bête! Mais mon ami est si bon qu'il me pardonnera. J'ai reçu hier matin une lettre de lui. Oh! quel bienheureux moment que celui où j'aperçois son écriture! Mon ami, vous craignez que je ne sois inquiète quand je serai quelque temps sans entendre parler de vous? non, en vérité, je crois que je ne le serai pas; j'en éprouverai de la peine, mais pas une vilaine peine; j'aime à être bien persuadée de la franchise de mon ami; ainsi quand il ne voudra plus, ou plutôt quand il ne pourra plus me rendre heureuse, il me le dira. Le bon oncle dit cependant que vous m'aimerez toujours : qu'il est aimable!

Il faut que vous sachiez que depuis quatre ou cinq jours j'ai essayé, sans savoir un mot de la composition, de faire plusieurs petits airs. Je m'amuse à cela pendant que *l'aimable* est chez moi; j'aime mieux cela que de parler, car je ne sais plus rien dire du tout. S'il fallait me donner de la peine pour faire ces petits airs, je ne le pourrais pas; mais je me suis trouvée avoir une facilité que je ne me connaissais nullement. J'en ai fait un extrêmement tendre, et

dont les paroles sont jolies; je le chantai hier, devant *le bon*, et je fus tout étonnée et tout émue quand, après le premier couplet, je le vis me fixer ayant les yeux pleins de larmes. Cela me fit une impression qu'il m'est impossible de vous rendre. Je ne pus m'empêcher de la lui marquer un peu, quoique *l'aimable* fût là; elle prit cela, je crois, pour un mouvement de l'amour-propre satisfait. Pour vous mon ami, vous devinerez bien ce que je pensais; vous connaissez bien le cœur de votre pauvre *bonne*.

Ce mercredi soir.

Mon ami, *la fine* est ici; elle est venue ce matin chez moi; je ne l'avais pas vue depuis son retour. Elle a voulu me baiser la main, il a fallu l'embrasser, cela m'a gênée; elle m'a demandé qui j'avais laissé à B*** : j'ai nommé tout le monde, vous aussi; je croyais avoir l'air assuré, quand tout de suite j'ai senti que je rougissais. Elle m'a dit qu'elle avait vu votre père à Paris, qu'il ne se portait pas bien, qu'il me présentait ses hommages, etc., etc. Chaque fois qu'elle prononçait son nom je rougissais :

mon ami : voilà de mes bêtises ; je vous en demande pardon. Je crois cependant que vous ne m'en gronderez pas, car il est bien impossible de rougir ou ne pas rougir à volonté ; mais je crains *la fine,* je vous l'avoue. Mon ami, pourquoi le vice a-t-il acquis assez d'empire dans le monde pour forcer la vertu à rougir? Bonsoir, mon ami : savez-vous bien que quelqu'un qui lirait nos lettres croirait que c'est vous qui m'aimez le plus?

Ce samedi soir.

Je n'écris pas tant que vous, mon ami ; mais c'est que je suis moins souvent seule. D'ailleurs je n'ose pas vous écrire dans la journée ; quand on viendrait m'interrompre, je suis sûre que je rougirais. Mon ami, il me semble que ceux mêmes qui ne vous connaissent pas doivent savoir que je vous aime : mon cœur est si occupé de vous, que je crois que ma figure le dit à tout le monde. Cela n'a pas de raison ; mais involontairement la rougeur n'en arriverait pas moins, et finirait par donner des soupçons. Vous dites que vous vous surprenez souvent disant des choses dont on

vous parle : *Au surplus cela m'est égal.* Eh bien! je suis tout de même; je le dis sans cesse aussi. La mauvaise ame fait une question, on y répond; la bonne ame dit : Au reste, cela m'est fort égal assurément; et puis on se moque de moi. Oh! non, mon ami; cette mauvaise ame va bien mal; elle valait mieux à B***. Elle veut parler quelquefois, et c'est pour dire des choses dénuées de bon sens, et qui ne riment à rien absolument. Hier ou avant-hier *l'aimable* avait parlé d'une chose aussi indifférente que la pluie et le beau temps; ce matin elle parlait de toute autre chose : tout-à-coup je l'interromps pour faire une espèce de réponse à sa phrase de la veille; je dis une espèce de réponse, car véritablement je ne sais pas moi-même ce que cela voulait dire. Elle s'est mise à rire, et m'a demandé si je devenais folle : c'était réellement si ridicule que je n'ai pu m'empêcher d'en rire aussi.

Savez-vous bien, mon bon ami, que votre esprit tracasse trop votre cœur, et le rend malheureux? il examine tous vos sentiments, et les tourne et retourne de toutes les manières possibles, et puis il s'embrouille, je vous en

avertis; et puis mon ami a envie d'écrire de vilaines choses à sa *bonne:* voilà ce qui arrive. Moi, je ne fais pas comme cela. Je sens mon cœur qui aime, oh! qui aime bien son ami; cela fait un bonheur, je me livre à ce bonheur; il me porte à pleurer ou à ne pas pleurer; je m'en distrais ou ne m'en distrais pas; je n'examine rien de tout cela : j'aime mon ami autant que je peux aimer, j'en suis sûre, parceque je le sens, je ne vais pas plus loin; et si je savais raisonner, je ne prendrais pas ce sujet-là.

Ce dimanche soir.

O mon ami! j'ai vu *le bon* ce soir chez moi, il m'a le premier parlé de vous; mais c'était pour voir une de vos lettres : il m'a tant pressée, que j'ai cru devoir céder. Peut-être trouverez-vous que j'ai eu tort; dites-le-moi, mon ami, dites-le-moi bien franchement. Comme il m'avait déja marqué beaucoup de desir d'en voir, hier positivement j'avais songé que peut-être je serais obligée de lui en montrer, et je lui avais destiné celle datée de Tours; je me suis trouvée bien heureuse d'avoir pensé à cela si à pro-

pos. *Le bon* a donc voulu absolument ce soir voir une lettre, je lui ai donné celle-là avec une crainte affreuse, je vous l'avoue; j'avais peur, d'après ce qu'il m'avait dit il y a quelque temps, qu'il ne la trouvât, ou du moins qu'il eût l'air de ne la pas trouver bien, et qu'il ne lui prît fantaisie de me donner des conseils que je n'aurais pas aimés et que je n'aurais pu suivre. Je me suis mise à la fenêtre pendant qu'il lisait; et puis, mon ami, savez-vous ce que j'ai fait? j'ai prié Dieu en pleurant pour que *le bon* ne me dît rien qui me fît de la peine. Vous allez bien dire : Je reconnais la simplicité de ma *bonne.* Mon ami, souvent je me suis bien trouvée de cette simplicité; et encore dans cette occasion. Après avoir lu, *le bon* a dit : Voilà un homme qui vous aime bien; et puis il m'a demandé l'explication de ces folles *craintes* dont vous me parliez; je lui ai dit les mêmes choses qu'à vous, et il m'a répondu que j'avais tort et que vous m'aimeriez toujours; mon ami, l'oncle le dit aussi. Après il m'a dit : Je parie que vous lui avez dit que vous m'aviez tout avoué? Oh, oui! c'est vrai, ai-je répondu (quoiqu'il eût l'air de

le craindre); je ne veux pas vous mentir, vous avez été si bon pour moi, vous m'avez rendue si heureuse! Est-ce que je pouvais lui cacher cela? Il m'a paru attendri; mais il m'a expressément recommandé de ne point parler de lui dans nos lettres.

Ce lundi soir.

Savez-vous bien que je pense presque continuellement à vous? Quand je me promène et que je regarde loin, d'abord ce *loin* me le paraît plus qu'un autre; et puis je me dis: Mon ami est encore plus loin; et mes yeux se mouillent, et je les baisse pour qu'on ne les voie pas.

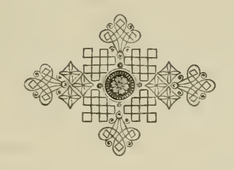
Vous me parlez d'un voyage de B***: je n'ai pas besoin de vous dire si mon cœur le desire; mais Faye a dit au *bon*, à tout le monde, que cela ne me servirait à rien; et d'après cela, y aller pour vous y trouver, mon ami! votre *bonne* est bien faible, vous le savez; elle tient à l'opinion qu'on a d'elle: on a déja parlé cette année, on parlerait encore plus l'année prochaine. Mon ami, je vous ouvre mon cœur. Vous n'imagineriez jamais ce qui me

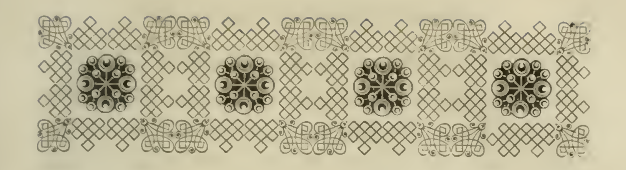
tourmente à présent. Quoi qu'en dise *la fine* j'ai toujours été louée dans le public sur ma conduite et ma réserve, et c'était avec raison. Quelque tendre que soit mon attachement pour un jeune homme de vingt-et-un ans, ce Dieu que je sers et que j'aime sait si je mérite qu'on prenne mauvaise opinion de moi ; cependant si ce public savait que je vous écris, s'il voyait mes lettres et les vôtres, mon ami ! tous les hommes n'ont pas nos cœurs, comment serais-je jugée ? Eh bien ! si actuellement on me dit un mot qui ait quelque rapport aux louanges dont je vous parlais, j'en suis tout émue et tout agitée; je me dis : Si ces gens-là étaient dans mon secret, ils ne diraient pas tout cela ; ils se tromperaient en ayant mauvaise idée de moi, mais vraisemblablement ils l'auraient, et je suis embarrassée comme si j'étais fausse avec eux. Mon ami, oh ! je vous prie, raisonnez ou grondez-moi là-dessus, j'en ai vraiment besoin.

Bonsoir, tendre ami : comme vous êtes aimable de m'appeler votre Nina ! Oh ! oui, *votre*, toujours *votre !*

Ce mardi soir.

J'ai bien mal à la tête ce soir, mon ami, ce qui fait que je ne vous écrirai guère long-temps; plaignez-moi d'être privée de ce bonheur; mais, vous le voulez, vous m'ordonnez de me ménager. Mon Dieu! comme ma lettre vous a agité quand vous l'avez reçue! Mais pourquoi donc cela? Oh! vous sentez plus vivement que moi, et cependant nous nous aimons autant; oui, autant, croyez donc bien cela, car j'aurais du chagrin si vous aviez toujours vos vilaines idées qui vous tourmentent. Mon ami tourmenté, et pour sa *bonne* encore! pour sa pauvre *bonne*, qu'on serait sûr de rendre heureuse en l'aimant bien moins qu'elle n'aime! se tourmenter pour elle! Je vous demande en grace de ne plus être comme cela. Vous serez bien bon si vous me le promettez.





VII.

Ce jeudi soir 31 août 1786.

MON ami, cela vous sera-t-il égal si je ne lis ni Werther ni Clarisse, à présent? Écoutez, je ne m'en sens pas la moindre envie; je ne sais pas comme je suis faite, mais je sens qu'ils ne m'intéresseraient pas du tout. Mon ami me dira d'où cela vient, car je l'ignore; je sais seulement qu'avant de connaître mon ami, Werther sur-tout m'avait beaucoup plu, et que dans ce moment-ci il m'inspirerait peu d'intérêt. C'est que tout mon intérêt est pour mon ami, tout mon cœur, toute mon ame; c'est que je ne pense qu'à lui. Cependant lui, qui est tout de même pour moi, et qui ne

pense qu'à sa *bonne*, va lire Werther et y trouvera du plaisir; pourquoi donc ces effets différents qui sont produits par une même cause? Au reste, que nous importe? Écoutez, mon ami, quelque chose de bien vilain à moi : en vous écrivant ce soir, mes yeux se ferment; et à tout moment je suis prête à m'endormir. Il faut que je vous quitte, car je suis couchée et ma lumière est à côté de moi, posée sur un livre, sur mon lit. Si je vous dis que l'autre jour je me suis endormie comme cela et que je me suis réveillée à six heures du matin, trouvant ma bougie qui brûlait encore dans cette même position, me gronderez-vous bien fort? Je conviens que je pouvais être brûlée, mais aussi actuellement j'y prends bien garde; ainsi, que mon ami n'ait pas d'inquiétude. Encore un mot avant de m'endormir : mon ami, comme je vous aime!

Samedi soir.

Comme j'attends avec impatience le moment où je peux vous écrire! Vous souvenez-vous que vous craigniez que je ne vous écrivisse pas bien? Il arrive, au contraire, que mes lettres

parlent bien mieux que je ne le faisais à nos promenades de B***. Je ne sais pas pourquoi je ne disais rien à mon ami; j'étais là, auprès de lui, et j'étais contente; il semblait que je crusse qu'il n'avait qu'à me regarder pour savoir tout ce qui se passait dans mon ame. C'était vrai aussi; mon ami m'entendait sans que je lui parlasse, et il était content de m'entendre; il voyait combien sa *bonne* l'aimait, et de plus en plus il s'attachait à elle. Mon ami, je répondrai à votre père comme vous me le dites, si jamais il me parle de votre pièce : mais croyez-vous que je ne l'aie pas relue depuis que je suis ici? Elle m'a cependant bien fait du plaisir à B***. Vraiment, je suis singulière; mon ami explique toutes ces choses-là, lui; moi, je ne le peux pas; mais je n'ai pas des vilaines idées, je ne me dis pas : C'est que je n'aime pas assez mon ami; si je l'aimais comme il doit l'être, j'aurais du plaisir à lire une chose où il a peint et ses sentiments et les miens, etc., etc. ; non, je ne me dis pas cela, parceque je sens que j'aime mon ami autant que je peux aimer, et quand mon cœur parle je m'en tiens là; mais mon ami se ferait du chagrin, s'il était à ma

place; son esprit arriverait, il ne serait pas d'accord avec son cœur, et mon ami serait tourmenté. Oh! ne le soyez donc plus jamais! vrai, cela n'a pas de raison. Vous m'aimez de la manière la plus parfaite, croyez-en votre *bonne*, votre *Nina*, si vous ne vous croyez pas vous-même.

Votre mère a dit que peut-être vous trouveriez une femme comme moi. Si vous la trouviez, si elle vous aimait comme je vous aime! ô mon ami! Votre bonheur, voilà ce qu'il faut à votre *bonne*. Cependant, mon ami, je n'achève pas, parcequ'en vérité je ne sais pas ce que je veux dire; mes yeux se mouillent, voilà tout ce que j'en sais; oh! oui, soyez heureux! toujours, toujours!

Ce dimanche soir.

Mon ami est affligé de notre séparation; oh! qui peut comprendre cela mieux que moi? Cependant vous êtes toujours avec moi, vous ne me quittez pas un instant, vous me rappelez mille choses, oh! c'est vrai, cela, car ce ne sont point elles qui vous rappellent à moi. Si je trouve des pierres dans un chemin, je vois ce-

lui de Jonas; si je rencontre un petit enfant de paysan, je vois le petit Jean, etc., etc.; et toutes ces choses ne me frappent que parceque mon ami m'est présent, et que c'était avec lui que je voyais tout cela. Mon ami, les petites promenades du matin, je les aimais bien : comme le temps me paraissait long, depuis six heures du matin jusqu'à huit heures et demie! comme j'étais occupée des nuages! et cependant un jour, je ne le fus pas assez! et je fus bien grondée jusqu'au pont: je m'en souviens, j'avais l'air d'avoir tort; mon ami s'y trompa un moment, et c'était tout simple; cependant je n'avais pensé qu'à lui depuis mon réveil, j'avais attendu avec bien de l'impatience le moment de le voir; il arrive enfin, ce bienheureux moment, je ne songeais qu'à jouir de mon bonheur. Ah! comme je fus saisie quand j'entendis mon ami gronder sa *bonne!* Je fus toute bouleversée. Il doit se souvenir que je balbutiai quelques mots, et qu'ensuite je n'ouvris plus la bouche. Le pouvais-je? Quoique mon cœur n'eût rien à se reprocher, l'apparence d'un tort vis-à-vis de mon ami m'en paraissait un véritable. Mais après, comme il fut tendre, cet

ami! comme il dédommagea sa pauvre *bonne* de la peine qu'elle avait sentie!

Votre pauvre *bonne* a été bien mal à son aise depuis mercredi jusqu'à hier matin; il y avait cinquante ou soixante personnes ici, à cause de madame la comtesse d'A***, qui y a passé ce temps-là. Ah! je crois que j'avais bien ma figure bête dont vous me parliez à B***. Comme le monde m'ennuie et m'excède! quel papillotage! quelle futilité! J'ai été polie parcequ'il le fallait, mais je n'ai point cherché à être aimable; je n'ai jamais eu cette prétention, et je l'aurais encore moins, s'il était possible, dans ce moment-ci. Mon ami est content de moi et me trouve bien, que me faut-il de plus? Je pense de même pour ma figure. Oh! mon ami ne l'aimerait pas ici; je suis frisée; j'ai du rouge le soir, mais dans la journée je n'en ai pas, et cela me fait plaisir, parceque mon ami n'aimait pas quand j'en avais. Quelquefois ces dames me disent que je suis jolie, et je l'entends dire aussi à quelques hommes: autrefois cela m'était assez égal; à bien m'examiner, même, cela me plaisait plus que cela ne me déplaisait; à présent cela

m'impatiente; je voudrais qu'il n'y eût que mon ami qui aimât ma figure.

Ce lundi soir.

Mon ami, je vous sais bien bon gré d'une petite rature de votre lettre, elle n'a pas échappé à mon cœur: en parlant de vos vilaines idées, vous aviez mis : Elles ne font que troubler mon bonheur. Vous avez effacé *mon* pour mettre *notre* à la place; cela m'a fait bien plaisir. Oh! vous avez eu raison, mon ami, c'est bien *notre*.

Si c'est toujours quand vous lisez mes lettres que vous êtes le plus tourmenté par votre vilaine crainte, cela m'afflige; il arrive qu'elles vous font plus de peine que de plaisir. Cependant, mon ami, je ne puis vous écrire autrement: je serais malheureuse de ne pas dire à mon ami tout ce que je sens pour lui; ne craignez pas non plus que je vous croie, quand vous me dites de vous *aimer moins parceque vous serez plus heureux*. Non, non, mon ami, je ne crois pas cela; d'ailleurs, est-ce que je suis maîtresse d'aimer comme cela, à volonté? et puis, au fait,

ce n'est pas la volonté de mon ami; il le dit bien vite après sa vilaine phrase : est-ce que c'était la peine de le dire?

Encore une bonne lettre ce matin ! O mon ami ! laissez-moi vous remercier. Que de soins ! d'attention, de tendresse pour sa *bonne !* et il dit qu'il ne sait pas aimer! comment donc veut-il être? moi je n'en sais rien. Oh ! j'ai oublié de vous parler de cette idée si folle que vous avez eue un moment : par exemple, je ne suis pas inquiète qu'elle ait duré long-temps celle-là. Vous avez pensé un instant que j'avais pu *m'amuser* de vous à B***; mon ami me fait plus d'honneur que je ne mérite : je n'ai pas les talents nécessaires pour savoir *m'amuser* comme cela : il sent bien que je ne puis répondre sérieusement à cela, comme moi je sens bien qu'il ne l'a pu croire une seconde. Bonsoir, mon ami.

Mardi soir.

Mon ami, j'ai pensé aujourd'hui que vous étiez bon ; vous savez bien que ce n'est pas la première fois ; mais j'y ai pensé davantage au-

jourd'hui. Nous avons été voir tantôt l'hôpital d'ici, qu'on a fort augmenté depuis quelque temps et dont réellement *le bon* s'occupe avec soin : il est destiné à recevoir des vieillards, hommes et femmes, à qui on donne là des places pour le reste de leur vie : ils y sont parfaitement bien, et tous sont d'une reconnaissance extrême, et pleurent quand nous y allons : moi j'aimerais à parler à ces bonnes gens et à les entendre ; mais imaginez-vous qu'on va là pour voir des corridors, des chambres, des jardins, que sais-je! tout, excepté ceux qui l'habitent : on se dépêche, dépêche, de parcourir tout cela, et on n'a pas le temps de dire un mot. Je m'étais arrêtée dans la chambre destinée à recevoir toutes les femmes malades qui se présentent, et qui en sortent après leur guérison ; je parlais à une d'entre elles ; on m'a tant appelée, qu'il a fallu la quitter, et l'on avait l'air étonné du plaisir que je paraissais y prendre : j'ai dit en moi-même : Oh! mon ami ne serait pas étonné, lui! Et puis, je me suis rappelé comme il parlait avec toutes ces bonnes gens de B*** ; comme il

m'en recommandait quelquefois; et puis la petite femme *Parciaude*, vous en souvenez-vous, mon ami? comme elle était bonne et simple! pendant qu'elle me demandait quelque chose pour sa voisine, mon ami eut les larmes aux yeux; cela me fit bien plaisir! je fus fière de l'aimer cet ami!

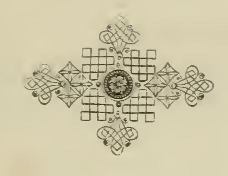
Ah! écoutez, que je vous conte ce que *la fine* m'a dit tantôt en nous promenant : nous traversions la pelouse, et je disais que c'était charmant de marcher là-dessus; elle m'a répondu : Il est sûr que cette promenade-ci est plus agréable que celle du grand chemin de B***; il est fâcheux *seulement qu'il n'y ait pas de serpolet.* Mon ami, heureusement je n'ai pas rougi, et, sentant que je ne rougissais pas, cela m'a mise à mon aise pour répondre comme une autre aurait fait. Mais j'ai été étonnée de sa phrase, jusqu'à présent elle ne m'avait rien dit qui y eût du rapport; au surplus, mon ami sait que je n'aime pas extrêmement *la fine;* eh bien! ici je suis son chevalier. Tout le monde l'a prise en grippe, cette malheureuse femme, et cela va jusqu'à être fort impoli pour elle; il

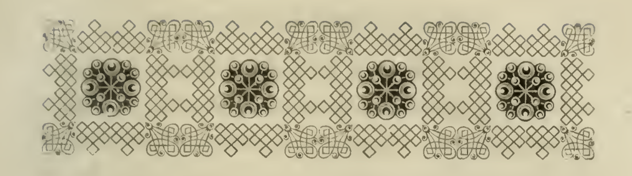
est impossible qu'elle ne s'en aperçoive pas, et qu'elle n'en ait pas de la peine; aussi, l'ai-je prise en pitié; je ne lui fais pas d'amitié, parcequ'elle m'est indifférente, mais je la traite avec égards et politesse, et je la défends quand elle n'y est pas et qu'on en dit des horreurs : je ne peux pas souffrir qu'on s'acharne comme cela contre quelqu'un. Oh! je vous ai peut-être ennuyé, ce soir, avec tous mes radotages? Quelquefois je vous en faisais comme cela à la promenade, et vous me disiez de me taire; vous aviez toute raison, mon bon ami; écoutez, j'aime à vous appeler mon bon ami, et puis à dire *votre bonne;* ah! j'aime cela à la folie! Vous l'aimez bien votre *bonne*, oh! oui, vous l'aimez bien! et le bon oncle, qui m'aime aussi! dame, mon ami, j'avais peur qu'il ne me connût pas bien et qu'il ne travaillât à vous empêcher de m'aimer; mais me voilà tranquille là-dessus à présent.

Mon ami, j'aurai demain un plaisir; cela ne vous ennuiera pas que je vous dise ce que c'est : J'ai passé sept ans de mon enfance au couvent de Beaumont-lez-Tours avec la fille d'un médecin, qui avait huit ou dix ans de

plus que moi : mais elle était si complaisante, que je me souviens que j'étais persuadée que mes jeux et mes poupées, etc., l'amusaient beaucoup ; elle m'aimait autant qu'on peut aimer un enfant, et, tout en jouant avec moi, elle me donnait quelques avis, avec l'air de l'intérêt. J'en ai toujours conservé de la reconnaissance, et me suis toujours senti pour elle une sorte d'amitié, sans liaison positivement, parceque, quand je l'ai quittée, je n'avais que douze ans. Il y a quelque temps que j'ai pu rendre service à un de ses frères, il est venu m'en remercier : je lui ai beaucoup parlé de sa sœur et du plaisir que j'aurais à la revoir; il lui a mandé cela en l'engageant à venir : elle en a été charmée, parcequ'elle m'aime toujours, cette pauvre Julie; elle est arrivée à Paris il y a quelques jours. Je lui ai fait donner une petite chambre chez moi, et je la verrai demain. Voilà quel sera mon plaisir. Mon ami, elle était aimée de cette tante qui m'a élevée et dont je vous ai parlé un jour : cela ajoute encore à mon intérêt pour elle. Oh! comme je l'aimais, cette bonne tante, et comme je l'aime encore, quoiqu'elle

n'existe plus! non, jamais je ne me consolerai qu'elle n'ait pu avoir de moi que l'amitié d'un enfant ; je ne puis parler de cela sans pleurer.





VIII.

Ce samedi soir 9 septembre 1786.

MON bon ami, vraiment je ne vous écris pas assez souvent; et mes lettres ne sont ni aussi longues ni aussi aimables que les vôtres; cependant je vous aime bien. Je dis que mes lettres ne sont pas aussi *aimables* que les vôtres, c'était *tendres* que j'avais voulu mettre. Et cependant je vous aime autant que vous m'aimez, et, en vous écrivant, je crois vous peindre tout ce que mon cœur sent; c'est après, en relisant mes lettres, que je n'en suis pas contente. Je pourrais peut-être parler à mon ami avec plus d'énergie; mais s'il pouvait savoir comme chaque mot que j'emploie est

senti, il verrait que mes expressions simples valent les plus énergiques. Quand je dis que *j'aime mon ami*, que je suis *heureuse* d'être aimée de lui; quelle valeur et quel prix j'attache à ces mots! et quand je dis *votre bonne*, comme je jouis de ce mot *votre!* Mon ami, son bonheur est dans vos mains, c'est de vous qu'il dépend à présent; l'instant où vous ne voudrez plus qu'elle en jouisse la précipitera dans un abyme de malheurs, dont son cœur, toujours à vous, ne se plaindra pas, mais dont il sentira bien violemment l'amertume. Oh! pardon, je vous afflige, je suis bien vilaine : je ne crois pas que cela arrive, non, je ne le crois pas; mais, mon ami, c'est possible! O Dieu! c'est possible? et cette possibilité, je ne puis m'empêcher de la voir! je voudrais n'y jamais songer, car cela vous fait de la peine.

Ce dimanche soir.

Ah! mon ami, comme je vous aime! quelle bonne lettre j'ai reçue ce soir! J'avais du monde quand on me l'a apportée : j'ai eu la force de la mettre froidement dans ma poche, et de ne sortir qu'au bout de dix minutes. J'ai passé

dans ma garde-robe, je l'ai ouverte, j'en ai lu quelques phrases, et j'ai été heureuse. Comme plusieurs personnes ont soupé chez moi, je n'ai pu la lire entièrement que tout-à-l'heure, quand j'ai été couchée. Je suis bien fâchée d'être obligée d'attendre à demain pour vous parler de ma vive tendresse et du bonheur que me cause la vôtre; mais on n'est sorti de chez moi qu'à une heure. Il m'a fallu beaucoup de temps pour lire votre lettre : cette encre toute blanche est désolante; et puis je m'interromps, je pose cette bonne lettre à côté de moi, je pense à mon ami. Allons, il faut que je le quitte, ce tendre ami, il est deux heures et demie passées, et les yeux me font beaucoup de mal : cela me fait toujours de la peine quand je le quitte. Bonsoir, mon ami.

Lundi à 5 heures du soir.

Tendre ami, remarquez-vous une chose qui me fait bien plaisir? c'est que nos lettres, qui se croisent souvent, parlent des mêmes choses: ce hasard me plaît. Dans celle d'hier vous me parlez de cette jeune femme de B***, moi je

vous en parle aussi dans la lettre que j'avais fait mettre à la poste une heure avant. Il y a encore autre chose, à ce qu'il me semble, dont nous nous parlons mutuellement : je ne me rappelle pas à présent ce que c'est. Mon ami, et ces idées de mort depuis quatre jours seulement! elles me sont arrivées aussi. Jusque-là je n'y avais pas pensé; mais ce n'est pas un rêve, moi c'est tout éveillée! Elles sont trop vilaines pour un cœur qui vous aime comme fait le mien: je les chasse tant que je peux, je ne veux pas m'y livrer. Quitter un ami pour toujours, ô mon Dieu! oh! cela fait trop de mal d'y penser.

Mon bon ami, vous avez donc bien envie de savoir qui j'aime le mieux, de vous ou du *petit*? Je vais vous dire l'état de mon cœur. Depuis mon enfance j'aime *le petit* : à quatre ans je ne savais sûrement pas pourquoi je l'aimais; mais cependant cela existait. La preuve en est que ses chagrins m'étaient plus sensibles que les miens, que je souffrais ses petits caprices et ses petites humeurs sans jamais m'en plaindre de peur qu'il ne fût grondé, que même il me battait quelquefois, emporté par la vivacité,

et que, quand on s'en apercevait, je disais, pour l'excuser, que ce n'était pas sa faute, qu'il ne l'avait pas fait exprès, et je pleurais du chagrin qu'on lui faisait à cause de moi. Nous avions une gouvernante qui avait plus de faible pour moi que pour lui, et qui me gâtait : je me souviens parfaitement que je lui savais mauvais gré de ne pas mieux aimer *le petit*. Quand *le petit* me marquait de l'amitié, qu'il me caressait, je me sentais toute contente. Mon ami, j'appelle tout cela aimer. Depuis ce temps, que je me rappelle parfaitement, j'ai toujours été la même pour lui, et lui m'a toujours aimée aussi, et ne m'a plus battue. Il s'est marié à quatorze ans, et a été son maître à quinze. Je suis restée dans le couvent jusqu'à douze ans : après cette époque, les plaisirs, la mauvaise compagnie, ses courses perpétuelles, rien ne lui a fait oublier sa *bonne*. Toujours il est venu chez elle fort souvent, et avec l'air du plaisir, quoiqu'il n'y trouvât jamais aucune espèce de ce qu'on appelle amusement; jamais il ne s'est démenti pour elle un instant. Il aime à la voir, il l'embrasse de tout son cœur, il lui trouve des qualités qu'il aime ; elle est même aimable,

selon lui, il ferait beaucoup pour elle dans des occasions importantes, il aime à s'occuper d'elle quand il ne la voit pas : voilà comme il est pour moi. Ensuite il est bon, réellement très bon, très franc. Mon ami, d'après tout cela, je l'aime bien tendrement, ce *petit ;* les sacrifices pour lui ne me coûteraient rien, mais ceux que je lui ferais je les ferais de même à mon ami. Il m'aime bien, mon ami! il m'aime plus que ne le fait *le petit;* mais le pauvre *petit* m'aime autant qu'il peut aimer, et je trouve qu'il y a du mérite, d'après le genre de vie qu'il a mené dès sa jeunesse. O mon ami! je vous aime cependant bien! Avec vous ma sensibilité se développe tout à son aise, je vous la montre tout entière; avec *le petit*, ce n'est pas de même: comme il n'en a pas autant que moi, je ne lui en montre qu'une partie, et cependant je l'aime à la folie aussi. Tenez, ma franchise fait que je ne puis bien décider la question que vous me faites : vous valez mieux que *le petit*, mais ce n'est pas sa faute s'il vaut moins que vous; il a été très mal élevé, et il aurait mieux valu pour lui qu'il ne le fût pas du tout. Il a été jeté dans le monde à quinze ans : tout cela n'est

pas sa faute ; et moi je l'admire d'être comme il est. Mon ami, peut-être cependant que c'est vous que j'aime mieux! oh! en vérité, je n'en sais rien, j'aurais peur de mentir en décidant cela.

A minuit.

J'ai été interrompue tantôt par une visite, et puis après ma Julie, dont je vous parlais l'autre jour, et qui n'est ici que pour moi, est venue; et puis encore une autre visite, et puis *la singulière* et *la dévote*, qui ont soupé chez moi. Elle m'aime bien, *la dévote :* vous me trouvez bonne, eh bien ! elle l'est au moins comme moi, nous avons beaucoup de rapports l'une avec l'autre ; je l'aime, cette bonne mère. Mon ami, je vous ai obéi pour la promenade, j'y ai été aujourd'hui, mais je vous avertis qu'ici je ne puis me promener seule, excepté dans mon jardin, qui est bien petit pour faire de l'exercice, et il est bien ennuyeux d'aller toujours avec *la dame* ou *l'enfant;* mais, puisque mon ami croit que cela m'est bon et que cela lui fait plaisir, je ferai plusieurs tours dans mon jardin. Je tâcherai aussi d'arranger ma mau-

vaise ame comme vous le voulez; cela me coûtera beaucoup et demandera bien du travail, mais je le ferai, puisque mon ami le veut. Au surplus, je crois qu'il a raison de le vouloir: mon ami, comme vous êtes bon! toujours vous êtes occupé de moi, vous pensez à tout! Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour que vous soyez comme cela avec moi, pour que vous m'aimiez comme vous le faites? J'entends bien qu'on ne me déteste pas; mais qu'on me choisisse pour me rendre la plus heureuse personne qu'il y ait! ô Dieu! quelle bonté! Ne vous fâchez pas contre ma reconnaissance: je vous ai dit dans une autre lettre quel plaisir elle me faisait; et puis n'est-elle pas fondée? Je me trouverais très vilaine de n'en avoir pas: mon ami le trouverait aussi.

Ah! cette petite lettre que vous me dictiez, elle m'a fait pleurer, et cependant elle m'a fait du plaisir aussi: j'ai vu que mon ami connaissait bien Dieu et sa *bonne*. Ah! cependant vous avez eu tort de croire que je ne répondrais pas à la vilaine lettre: j'avais dit que je n'importunerais ni ne me plaindrais. Je n'appelle pas importunité une seule petite lettre, et je serais

si loin de ne pas l'écrire, que (il faut dire tout à mon ami) quand cette idée me tracasse, ma lettre toujours y joue un rôle. Quant aux plaintes, sûrement je n'en ferais pas : moi me plaindre de mon ami, qui le serait toujours d'abord, et dont *j'aurais été la bonne!* de lui, qui m'aurait rendue si heureuse! oh! je ne le pourrais ni ne le voudrais. Et il a bien raison, cet ami tendre, de dire que ce ne serait pas par fierté! Quel mot à employer vis-à-vis de son ami! *Vous me supplieriez,* dites-vous? oui, mon ami, oui, je vous supplierais, oh! je vous supplierais de tout mon cœur de revenir à moi. Cette chanson, dont je vous parlais toujours à B***, dit :

Va, ma tendresse est si pure,
Que je croirai malgré toi,
En oubliant ton injure,
Ne rien faire que pour moi.

Je vous dirais cela, et comme je le sentirais! Je n'emploierais pas cependant le mot d'injure, il ne conviendrait pas à mon ami. Il n'est tenu à rien, mon ami; il ne me doit rien; tout ce qu'il fait pour sa *bonne*, c'est pure bonté; c'est elle

qui lui doit tout; vous, je vous vois libre, moi enchaînée à vous, cela me fait plaisir, mon ami, bien plaisir. Vous me dites que sans cesser de m'aimer, il serait possible que vous eussiez des torts avec moi. *Sans cesser de m'aimer*, avoir des torts! eh! les verrai-je alors? oh non, jamais! votre *bonne* verra, sentira toujours le prix inestimable de votre amitié. Tant qu'elle existera cette divine amitié, mon cœur ne sera occupé que d'elle : vous le voulez bien, n'est-ce pas, mon ami?

Mardi, 9 heures du matin.

Bonjour, mon bon ami, j'ai repensé à ce que je vous ai écrit sur le *petit* et sur vous, et il m'est venu une crainte qui peut-être elle-même vous déplaira. Je veux toujours le dire à mon ami, au risque d'en être grondée. Je crains que vous ne soyez pas assez persuadé de ma franchise dans ma réponse à votre question. Je vous ai montré le fond de mon cœur autant que je l'ai pu; je vous ai prouvé que je n'y voyais pas bien clair moi-même, ce qui est très vrai, et je n'ai pas eu la moindre intention de ne pas

parler vrai à mon ami. Quant à la réponse que je vous ai faite à B***, elle venait, je crois, d'embarras. Mon ami se souvient que je ne lui disais pas encore beaucoup *je vous aime*, et qu'il fallait pour ainsi dire qu'il l'exigeât; et cependant comme le mot était dans mon cœur! combien de fois je le répétais seule chez moi, en pensant à mon ami! Et ce mot d'ami, que vous avez eu tant de peine à me faire prononcer, combien de fois déjà je l'avais eu sur la langue! J'étais étonnée qu'il ne me fût pas encore échappé; tout cela se présentait à moi naturellement d'après ce que je sentais pour mon ami; et puis, quand il voulait l'entendre, je m'y refusais. C'était bien vilain à moi, mais mon ami est si bon qu'il m'a passé tout cela. Pour en revenir à ma réponse de B***, au sujet du *petit*, il me semble que je vous la fis par embarras de vous avouer que je vous aimais autant que lui.

Mardi soir.

Mon bon ami, qu'est-ce donc que ce vilain côté de votre cœur? Oh! moi, je le vois bon, bien entièrement bon pour votre *Nina*; c'est

un reste de vos idées qui vous fait voir comme cela : oh! qu'elles s'en aillent tout-à-fait, car elles n'ont aucun fondement. Mon ami, ne croyez jamais que je vous soupçonne de n'être pas franc avec votre *bonne*, eh! mon Dieu, qui pourrait vous porter à ne pas l'être? Je ne crois pas même cela possible. Ne croyez pas non plus que je vous sache mauvais gré de cette légère crainte : ne viens-je pas d'avoir la même au sujet de ma réponse sur le *petit?* Mon ami l'excusera bien, j'espère; et moi je ne vois dans tout ce que me dit mon ami, que tendresse et bonté extrême, et mon cœur jouit et est heureux : la seule chose qui le tourmente quelquefois, c'est ma maudite crainte; mais je me la suis forgée moi-même, jamais mon ami n'y a donné lieu, bien au contraire : ainsi moi seule cause ma peine, et tout mon bonheur vient de mon ami. Oh! quelle bienheureuse idée! comme elle est douce au cœur qui vous aime! Bonsoir, tendre ami.

Mercredi, 11 heures du matin.

Mon ami, je vous remercie de ne pas cher-

cher à m'ôter la confiance que j'ai dans ce Dieu que j'aime; je serai bien aise si un jour vous l'aimiez aussi, car on y trouve du bonheur. Je n'ai jamais varié dans mes idées sur lui, et je l'en remercie tous les jours. J'ai quitté ma tante fort jeune, et j'avais pour elle tendresse extrême, crainte, respect, estime, reconnaissance et confiance : à douze ans, tous ces sentiments existaient dans mon cœur; je ne les ai distingués que depuis, mais je les éprouvais tous pour elle. A mon départ de Tours, elle me prévint en peu de mots sur la manière de penser des personnes du monde, et me recommanda de ne jamais oublier mon Dieu. J'arrivai dans une société fort différente de celle que je quittais : tout ce que je vis, tout ce que j'entendis sur cet article ne m'ébranla pas un instant; j'étais fort enfant même pour mon âge, et je ne savais ce que c'était que de réfléchir. Mais ma tante avait parlé, je conservais ses paroles dans mon cœur, elles y étaient gravées profondément, et n'en ont jamais été effacées. Mon ami, je me trouverais malheureuse si jamais je changeais, oh ! bien malheureuse, c'est très vrai ! ainsi j'ai raison de remercier mon ami

de n'en avoir pas le desir. Il m'affligerait trop cruellement s'il l'avait; cependant j'espère, oui, mon ami, j'espère que je n'y céderais pas, malgré mon extrême faiblesse. Je viens de pleurer en vous parlant de ma tante; il y a quatorze ans qu'elle est morte, et je ne puis prononcer son nom sans verser des larmes. Mon ami, oh! je l'aimais bien! et je l'aime encore, quoiqu'elle n'existe plus. Il faudra bien que je vous la nomme quelquefois, c'est un besoin pour mon cœur. Je ne vous en ai parlé, je crois, qu'une fois à B***; mon ami, je ne l'osais pas, je n'étais pas encore si sûre de votre persuasion intime de ma tendresse pour vous, et je craignais d'y nuire.

Mon ami, je ne sais pourquoi voilà que tout-à-coup je pense à cette femme que vous avez aimée pendant quelque temps : est-ce qu'elle a cessé aussi promptement de vous aimer? J'ai peur qu'elle n'ait été bien malheureuse, cette pauvre femme!

Bon ami, pendant que je vous écris, j'ai là ma petite bergère à côté de moi; elle passe toute la matinée ici, cette pauvre petite, elle vient m'embrasser ou me baiser les mains à

chaque instant, elle dit qu'elle m'aime à la folie, parce que je suis bonne et que je donne du pain à son papa. Je viens de lui dire qu'elle avait l'air de m'aimer encore plus qu'elle ne faisait il y a quatre mois, et que je voudrais en savoir la raison; elle m'a répondu : *Oh! dame, quatre mois, cela fait bien des jours, et voilà pourquoi je vous aime plus.* Et puis elle m'a tendu ses petits bras, en ajoutant : *Baise-moi donc, mademoiselle.* J'ai compris qu'elle voulait dire que de jour en jour elle s'attachait plus à moi, et je conte cela à mon ami, parce que cela lui fait plaisir qu'on aime sa *bonne:* il l'aime tant, lui! O mon ami, comme vous êtes loin d'ici! Pourquoi donc sommes-nous placés comme cela, en nous aimant comme nous nous aimons?

Mercredi soir.

Mon tendre ami, j'aime bien votre idée des gardes; il est sûr que vous seriez plus à Paris; mais *le bon*, oh! *le bon* ne voudra pas s'en mêler, et trouvera mauvais s'il sait que je fais des démarches pour cela, je crois en être sûre. C'est bien triste cependant, que positivement parce

que je vous aime, je ne puisse vous être bonne à rien. Ecoutez, mon ami, *le bon* est à la campagne chez la Mme..... Je ne sais pas quand il viendra à Paris; j'essaierai de le tâter tout doucement sur ce que vous devinez, si je peux le voir à mon aise. Je vous dis ce *si*-là, parce que quand je ne le vois que des moments, je suis très embarrassée. Je suis faite de manière qu'aussitôt que je lui parle de vous, je me mets à pleurer, et, s'il faut reparaître tout de suite dans la société, j'ai des yeux rouges et enflés qui font événement. Mon ami, je verrai donc, s'il est possible, d'amener *le bon* à ce que nous desirons; mais vous voyez que cela ne peut pas aller aussi promptement que vous le desirez: j'en suis bien fâchée; mais je connais *le bon*. Mon ami, je vous aime de tout mon cœur, il y a long-temps que je ne vous l'ai dit.

Jeudi soir.

Oh! les petites maisons des vignes, tendre ami! je suis bien sûre que vous ne doutez pas du bonheur que j'y éprouverais; mais moi qui vois toujours tant d'impossibilités, vraiment,

j'en vois bien à cela; c'est bien vrai, je l'avoue humblement. Comme je méprise le monde en général, et comme je tiens à ses préjugés! Je n'entends rien à ma manière d'être. J'en reviendrai toujours à dire que vous êtes bien bon, bien bon de m'aimer, faite comme je suis, et de m'aimer tant encore. Rien de ce que vous me dites ne me tracasse; partout je vois votre tendre amitié. Comme ce sentiment est dominant en vous, mon ami! et mon bonheur n'est pas un songe!

Vendredi soir.

Je ne vois dans moi qu'une chose bien claire, c'est ma tendresse pour mon ami. Si vous pouviez lire dans mon cœur! si vous saviez comme il est toujours, toujours occupé de vous! Je tâche cependant de suivre vos conseils pour ma mauvaise ame, je vous assure que j'y travaille avec application, mais cela me donne bien de la peine. Oh! quel plaisir quand je suis seule! Mon ami, je vous aime de tout mon cœur, que je suis contente de vous en voir bien persuadé! Je le suis bien aussi de votre amitié, moi, ten-

dre ami! Et vous, vous n'avez plus du tout vos vilaines craintes, j'espère? Je voudrais que mon bon ami n'eût jamais la moindre idée qui le tracassât. Je crois que je vous ai mandé cela une fois, que je voudrais que tout le bonheur fût entièrement pour vous, et que puisqu'il existait en tout des peines et des contrariétés, je les voudrais éprouver moi seule. Sûrement je vous l'ai écrit déja, mon ami, car mon cœur est plein de ce desir! Vous croyez bien cela, n'est-ce pas? mais vous ne le souhaitez pas; vous aimez votre *bonne* autant qu'elle vous aime. Oh! comme vous m'aimez, mon ami!

Samedi, 9 heures du matin.

Mon ami, je vous remercie de trouver bon que je ne réponde pas exactement à tout ce qu'il y a dans vos lettres. Vous voyez bien que je ne le peux pas, les miennes étant moins longues que les vôtres, et je ne peux guère les alonger, n'osant pas en faire partir plus souvent. Cependant, si je puis avoir du papier de la grandeur et de la finesse du vôtre, ce sera un moyen. J'irai moi-même un de ces jours chez un marchand sous le prétexte d'acheter une

écritoire ou des portefeuilles, et, une fois là, je verrai tous les papiers, et j'en achèterai à ma fantaisie. Comme cela il n'y aura aucune affectation; au lieu que je craindrais qu'il n'y en eût à donner la commission de m'acheter du papier de soie à lettres, puisque ce n'est guère l'usage de s'en servir. Mon ami, votre *bonne* est bien craintive. Ecoutez, il y a des moments où je tremble que cela ne vous impatiente; il y en a d'autres où je ne le crois pas du tout: d'après cette alternative, je vous dis peut-être quelquefois une chose, et un moment après le contraire; et cependant dans tous les moments je suis franche et confiante avec mon ami. Ce qui ne varie pas, par exemple, c'est le sentiment de ma vive tendresse pour lui, c'est la certitude de celle qu'il a pour moi en ce moment-ci (pardon, pardon, mon ami, de ces trois derniers mots); c'est la reconnaissance extrême que j'en ai, et le vif desir de ne jamais lui déplaire. Oh! comme tout cela est fortement dans mon cœur! Eh bien! en disant et sentant tout cela, je viens de mettre un *moment-ci* qui lui déplaira à cet ami. Je ne sais ce que je fais.

Samedi soir.

Bonsoir, tendre ami ; j'espère demain avoir une lettre. Je ferai mettre celle-ci à la poste pour qu'elle parte lundi. J'en donnerai en même temps trois ou quatre autres, et tout cela quand le jour tombera, mais avant le moment de la lumière, afin que mes gens aient moins de tentation de lire mes adresses. Je trouve cela furieusement fin pour moi. A propos, mon ami, *la fine* n'est pas venue chez moi depuis que je suis à Paris. L'autre jour en allant à pied voir le fils du *petit*, je l'ai vue à sa fenêtre ; je lui ai dit des bonjours et des politesses. J'ai moins de peur qu'elle ne parle depuis que j'ai songé que, d'après le projet qu'elle a pour sa fille, il est de son intérêt d'être bien dans mon esprit, même le projet effectué. Mais je crains le retour de son mari, qui a moins de suite qu'elle dans ses idées, et par conséquent plus d'indiscrétion et de légèreté. Ai-je tort ou raison, mon ami? Ni *la dame* ni *l'enfant* n'ont prononcé votre nom devant moi depuis mon retour de B***. Quand vous serez ici, j'ignore la conduite qu'elles tiendront; je crains fort la dernière. Je

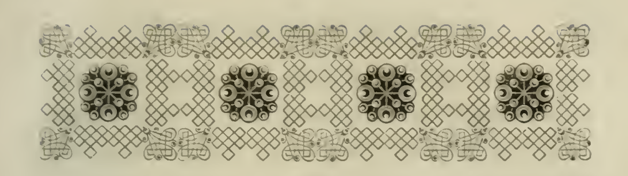
sais positivement qu'elle a des liaisons intimes avec le mari de *la singulière*, qui est l'étourderie et la légèreté même. Je me reproche de vous dire cela; cependant, comme ce n'est pas là ce qui l'ébruitera, j'ai cru pouvoir dire à mon ami la vraie raison qui me fait plus craindre *l'enfant*.

Dimanche matin.

J'ai voulu hier au soir garder une petite place pour dire encore aujourd'hui un mot à mon ami. C'est aujourd'hui que peut-être je recevrai une bonne lettre! Comme cette attente est douce! Ne vous lassez pas de m'entendre vous répéter bien souvent que je vous aime de tout mon cœur. Je suis si heureuse et si contente quand je vous dis cela! et puis vous, vous l'êtes aussi, car vous me l'avez dit. Mon bon ami, rien ne me fait de peine dans vos lettres, croyez bien cela. Tout m'y prouve combien je suis aimée de vous : jugez donc comme elles me rendent heureuse! Oh! je les aime à la folie, ces bonnes lettres! Dites bien à votre oncle que vous faites le bonheur de votre *bonne*. Il est bon aussi, cela lui fera plaisir. A propos, mon

ami, j'ai oublié, dans le petit plan de mon cabinet, de placer au-dessus du secrétaire le portrait de ma mère, et au-dessus de la petite commode celui du *petit*. Je l'aime bien, ce pauvre *petit!* oh! oui, je l'aime bien! Et mon ami donc!.. je dis aussi : oh! je l'aime bien! je le dis de tout mon cœur, bien de tout mon cœur, tendre ami.





IX.

Lundi, 18 septembre 1786, 11 heures du matin.

OH ! écoutez comme elle a été bête hier, *la bonne;* ce qu'elle a souffert un moment de sa bêtise n'est pas concevable. Le *petit* avait dîné chez moi, et, en s'en allant sur les six heures, il me dit qu'il irait peut-être à la seconde pièce des Français dans ma loge. J'avais eu le projet de ne pas sortir de la journée; mais celui du *petit* changea les miens; et, pour le voir ce moment-là de plus, j'accédai à y aller. Je demandai mes chevaux pour sept heures, et dans l'intervalle j'achevai une lettre commencée. Pendant ce temps-là, m'arriva la visite d'une grand'tante à moi; je

fus obligée de la faire attendre pour achever mes lettres, et surtout la vôtre, qu'il fallait mettre à la poste ce jour-là nécessairement; je me pressai beaucoup, et j'oubliai de mettre sur votre adresse : off. des C. En sortant je donnai mes lettres à mon valet de chambre, en lui disant de les faire mettre à la poste tout de suite. Ce ne fut que dans la rue du Bac que je me rappelai mon étourderie; j'hésitai un moment sur ce que je devais faire; je voyais cette lettre partie, je la voyais dans les mains du père; mon ami, il me prit un chaud dans le dos dont vous n'avez pas d'idée; enfin je trouvai un moyen, ce fut de renvoyer chez moi sur-le-champ un de mes gens pour me rapporter mes lettres, sous le prétexte d'avoir mal mis une adresse que j'avais oubliée, et dont je me ressouvenais alors. En arrivant dans ma loge, je demandai à l'ouvreuse de l'encre, et quand mes lettres arrivèrent, je raccommodai effectivement votre adresse, mais non sans quelque peine pour me cacher de *l'enfant* qui voulait les remettre elle-même hors de la loge, et que je n'en prisse pas la peine, etc. Heureusement je me suis sauvée de tout cela. Mais, mon ami,

quelle peur j'ai eue! et j'avais bien raison, car positivement dans cette lettre il y est parlé des gardes. Mon ami, je suis singulière quand j'aime bien; c'est alors que je suis cent fois plus bête et plus gauche; et vous pardonnez tout, et cela ne vous dégoûte pas de votre *bonne*.

J'ignore encore quand *le bon* vient à Paris; je voudrais qu'il se prêtât à votre idée des gardes; je la trouve bonne, bien bonne, mon ami, et je vous remercie de l'avoir eue. Oh! si *le bon* voulait! s'il pouvait comprendre que ce serait avantageux pour moi, en mettant même à part mon plaisir et mon bonheur; certainement il paraîtrait bien moins extraordinaire que vous fussiez à Paris ayant des raisons d'y être, et que je vous y visse comme un autre, que d'y venir on ne sait pourquoi; d'autant plus qu'en y restant peu, nous aurions l'air d'être plus empressés de nous voir, que cela serait plus souvent et sûrement moins ouvertement, ce qui naturellement doit donner plus de soupçons. Vraiment j'en suis bien occupée de votre séjour ici! nous aurons des moments de bonheur, oh! d'un bien grand bonheur! mais ce ne sera pas tous les jours, et nous ne pourrons pas nous écrire

étant dans le même lieu. Jamais de bonheur parfait, mon ami, jamais, et pour personne, puisqu'il n'existe pas pour nous. Je m'afflige de cette persuasion plus pour vous que pour moi. C'est vrai cela, tendre ami! Je vous aime tant, je suis si reconnaissante! Oh! comme je le suis de ce: *j'aime bien ma bonne!* comme mon cœur s'épanouit en lisant cela! comme les larmes m'en viennent aux yeux! Je les aime bien ces larmes-là, elles font bien plaisir!

Tâchez donc de ne pas rêver à ma mort, cela vous fait mal, tendre ami. Je n'ose pas vous dire que depuis quelques jours je suis poursuivie de cette idée. Oh! je serais fâchée qu'elle se réalisât, à cause de vous savoir le plus malheureux *friendman.* Mon ami, vous me troublez horriblement quand vous parlez de cela. Oh! il faudrait supporter la vie, il le faudrait: votre *bonne,* dans cette lettre que vous avez rêvée, vous en prierait; elle vous dirait: Vivez pour être bon et faire du bien à vos semblables, pour leur donner des consolations dans leurs peines, et les secourir dans leurs maux; vous leur devez cela, vous le devez au Dieu qui vous a fait naître pour être bon et vertueux: vivez pour

penser à la *bonne* qui vous a tant aimé, son souvenir vous sera doux. Ce Dieu qu'elle a aimé ne l'aura pas fait naître et mourir pour rentrer dans le néant, il saura récompenser la bonté que vous aimiez en elle, ayez cette conviction, elle adoucira l'amertume de sa perte. Mon ami, voilà ce que je vous dirais, il me le semble au moins.

Lundi soir.

Elle n'est pas venue, mon ami, cette lettre si chère à mon cœur; je n'en ai pas une vilaine peine, soyez tranquille, mais je l'attendais avec tant de plaisir! je m'étais promis le bonheur aujourd'hui, et j'en suis privée; cela fait toujours un peu de tristesse; mon ami le permet, n'est-ce pas? il n'aura pas de chagrin, car je n'en ai pas eu un véritable. Tendre ami, j'ai été voir *Nina* tantôt: et me voilà avec mes yeux rouges et enflés, et un grand mal de tête, à force d'avoir pleuré. Écoutez, dans un moment où son cœur jouit du bonheur de revoir Germeuil, sans que sa raison soit encore revenue, elle lui dit: Quel nom vous donnerai-je! —*Mon*

ami! — Oh! oui, mon ami! quelle impression cela me fait! Nina et son ami parlent comme nous! c'est qu'ils s'aiment bien! Dans un autre endroit, Nina dit à une bonne femme qui prend soin d'elle : « *Bonne, je ne me souviens jamais de votre autre nom! — Elise. — Elise? oh! j'aime mieux le premier!* » Tendre ami, et tout de suite je sens augmenter mon intérêt pour Nina, je lui sais bon gré d'aimer le nom que me donne mon ami. Vous comprenez bien tout cela, n'est-ce pas? Vous l'aimez si tendrement votre pauvre *bonne!*

Mon ami, vous avez donc eu un moment l'envie d'être un grand homme? Oh! vous avez raison de croire que ce qui plaît le plus au cœur de votre *Nina*, c'est la bonté, et puis un peu de tendresse pour elle. Il me semble que, pour devenir un grand homme, il faut que les circonstances s'y prêtent; autrement on s'arrange pour cela; les occasions de faire briller ses grands talents n'arrivent point, et voilà le grand homme manqué; il n'en est pas de même pour l'homme bon et sensible. Tendre ami, vous êtes cet homme-là, et c'est vous que j'aime. Ne vous reprochez pas, je vous en prie, ces mo-

ments de découragement, de dégoût de notre correspondance; mon bon ami, ils ont si peu duré! Et puis, toutes ces inquiétudes ne viennent que de votre amitié pour votre *bonne*. O Dieu! pouvez-vous reprocher la moindre chose à votre cœur? songez donc qu'il fait mon bonheur; vous le songez quelquefois, mais pas assez souvent. Dans un autre endroit de votre lettre, vous me dites que cela vous fait plaisir d'imaginer que personne ne pourrait aimer votre *bonne* plus que vous ne faites, ni par conséquent la rendre plus heureuse; c'était bien cela, mon ami; mais, après, vous ajoutez que peut-être vous appréciez trop votre cœur, et que je vous le dirai. Oh! comment pourrais-je vous dire cela! Au contraire, vous ne l'appréciez pas ordinairement ce qu'il vaut, votre bon cœur, que j'aime tant, et qui m'aime si bien! Rapportez-vous-en là-dessus à votre *bonne*, et soyez heureux quand vous faites son bonheur. Mon bon ami, je vous remercie de vous être interrompu à cette phrase qui avait du rapport à ce que l'on pouvait me dire de vous. Si vous aviez continué votre phrase je n'aurais pas été fâchée; mais cela m'a fait un

bien grand plaisir que vous l'ayez trouvée inutile. Au surplus, je n'ai rien à vous dire là-dessus ; personne ne m'a parlé de vous ; mais si on m'en parlait, si on voulait vous nuire dans mon esprit, oh ! l'on ne parviendrait pas à me détacher de mon ami ! Et ce : *J'aime bien ma bonne*, est-ce qu'il n'est pas gravé dans mon cœur ? C'est mon ami qui dit cela ; et que peut l'univers contre ce seul mot ! rien, oh ! rien du tout.

Mon ami, vous me dites que vous trouvez les raisons de mes craintes très sensées, mais que mon esprit les généralise trop ; peut-être avais-je eu ce tort-là jusqu'à mon voyage de B*** ; mais je vous ai connu, et j'ai cru aux exceptions, en m'applaudissant de n'avoir trouvé personne qui m'y ait fait croire plus tôt ! si je n'y avais pas cru, mon ami, me serais-je livrée, comme j'ai fait, au sentiment que vous m'inspiriez ? vous l'aurais-je fait connaître avec autant de confiance ? Ces craintes qui vous font de la peine ne sont que l'impression des idées qui ont occupé long-temps mon esprit. Il est vrai que cette impression m'agite et me tourmente quelquefois ; mais c'est que maintenant,

c'est mon cœur et qui pense et qui sent; et il est bien sensible, mon ami, le cœur de votre pauvre *bonne*; il faut peu de chose pour la tracasser.

Êtes-vous content de ce papier? il me paraît comme le vôtre. J'ai été l'acheter chez ce monsieur dont je vous ai parlé; il voulait à toute force m'en vendre du petit, j'ai eu mille peines à lui faire entendre que je le voulais de cette taille-là ; cela m'impatientait à cause de *l'aimable* et de *l'enfant* qui étaient avec moi : mon ami, je vous remercie de m'avoir donné l'idée de ce papier, cela fait que mes lettres seront plus longues.

Mardi, midi.

Oui, mon ami, j'aime à vous répéter que je vous aime; c'est si vrai! et vous, c'est bien vrai aussi que vous m'aimez, oh! bien vrai! Les conseils que vous me donnez sur ma manière d'être dans le monde, sont bien difficiles à suivre, mon ami, bien difficiles pour un cœur comme le mien : cependant, je vous promets de faire ce que vous voulez; ce qui me rendra possible d'avoir l'air de ne pas penser à vous,

c'est que précisément il me faudra y penser sans cesse. Il faut que je vous quitte déja; c'est pour m'occuper d'affaires de R*** : que cela m'impatiente! A ce soir, mon bien tendre ami.

Mardi soir.

Mon ami, mon cœur a été tout ému en lisant votre petite prière. Quel contentement j'aurais si vous veniez à connaître et à aimer mon Dieu! Vous qui aimez tant la bonté, quel bonheur vous trouveriez à adorer la sienne! Vous savez bien que votre *bonne* est convaincue qu'elle en a souvent éprouvé des effets; oh! c'est vrai que je le crois : d'autres fois il a permis que je fusse affligée; mais jamais je n'en ai murmuré : ma reconnaissance envers lui était trop profondément gravée dans mon cœur.

Mon ami, quand vous me grondez, est-ce que je vous en aime moins? Quelquefois à B*** vous me faisiez de la peine en m'aimant aussi; mais pouvais-je vous en savoir mauvais gré, et ma reconnaissance de votre tendresse, dont

vous me donniez tant de preuves, pouvait-elle en être altérée? Bien plus, mon ami, vous savez, si jamais vous changiez pour moi, ce que je serais toujours pour vous. Eh bien! et pour mon Dieu, je serais plus exigeante, et je l'accuserais quand tout n'irait pas au gré de mes desirs! O bon ami! sachons bien connaître et apprécier ses bienfaits. Ne croyez pas que votre *bonne* manque à le remercier pour vous: bon ami, qui ne savait pas parler à son Dieu, et qui imagine de l'invoquer pour moi! il faut que je vous remercie aussi, oh! je le fais bien tendrement, je vous assure.

Mon ami, je ne comprends pas que vous soyez si étonné de mon peu d'amour-propre; mais je comprends encore moins comment vous pouvez me trouver si *sublime*, comme vous dites; c'est que c'est vous qui l'êtes par votre bonté et votre indulgence; je vous assure que je le pense, tendre ami. Quant à moi, je ne puis me voir comme vous me voyez; vous avez raison de dire que je suis incorrigible là-dessus; vous croyez que c'est ma modestie qui entretient les craintes qui vous affligent, cela peut être; mais cette modestie me paraît telle-

ment fondée! Mon ami, comment faire? Vous voudriez m'entendre dire que je ne les ai plus du tout, ces vilaines craintes: je voudrais le pouvoir; mais mentir à mon ami, c'est plus impossible que tout.

Mon ami, vous dites que tous les hommes n'ont qu'un but, leur bonheur; il me semble que vous devez avoir raison: cependant, moi, je n'ai jamais porté mes vues si haut; n'ayant jamais vu de gens réellement heureux, je n'ai pas cru qu'il en existât, et, comme à mon ordinaire, je me suis soumise à la nécessité de vivre sans bonheur, et me suis, je vous assure, fort peu occupée de le chercher; c'est vous qui me l'avez fait connaître, mon ami; plus j'en jouis, plus il m'est cher, et plus mon cœur desire le vôtre. Tendre ami! vous avez donc oublié ce que je vous disais un jour au sujet du *petit?* Que s'il était dans l'ordre des choses possibles qu'il ne pût être heureux qu'en m'éloignant de lui pour toujours et en promettant de jamais ne le revoir, je n'hésiterais pas un instant. En pensant à mon ami, je me dis: Que ne donnerais-je pas pour qu'il soit parfaitement heureux! Comme je voudrais que jamais, ja-

mais, il n'éprouvât la moindre peine! qu'elles soient toutes pour moi; si cela pouvait lui en épargner, je voudrais en être accablée; si sa trop tendre amitié peut en être un sujet pour lui, oh! qu'il m'aime moins.

Mercredi, 10 heures du matin.

Sûrement, mon tendre ami, j'ai eu bien de la peine de me séparer de vous à B***, et j'en ai toujours de l'être : vous me demandez pourquoi? Dame! mon ami, mon esprit ne lit pas dans mon cœur comme le vôtre, ainsi je vous expliquerai peut-être cela fort mal. J'avais un plaisir inexprimable à être avec vous, à vous voir seulement; j'en jouissais souvent, et la privation des choses douces au cœur est toujours pénible. Et qu'y a-t-il de plus doux que d'être près de l'objet qu'on aime, de pouvoir, à toute heure, lui marquer sa tendresse, la lui faire connaître jusque dans les plus petites choses, jouir également de la sienne, la voir, la sentir dans tous les moments! c'est bien alors que le cœur est plein de son bonheur! Être sans cesse témoin de celui de son ami! en peut-

il exister de plus vif? mon ami, je ne le crois pas. Oh! quelle amertume d'y renoncer! comment ne la pas sentir dans toute sa force! Oui, mon ami, le cœur de votre *bonne* a été déchiré en s'éloignant de vous, et, malgré tous les sujets de contentement que vous lui donnez, tant que notre séparation durera, il y existera toujours un peu de tristesse; cela ne vous afflige pas, n'est-ce pas, mon ami?

Quant à l'heure de me coucher, ou plutôt de m'endormir, puisque je vous écris dans mon lit, j'ai tort, car il en résulte moins de plaisir pour mon ami; mais voici ce qui m'arrive: le moment où je me trouve seule, et parfaitement sûre de l'être, je commence par l'employer à penser à mon ami, je relis quelques phrases de ses lettres, et voilà mon cœur entièrement occupé, soit par son bonheur, soit par de l'inquiétude, soit par de la tristesse, mais toujours par mon ami; souvent, je passe un temps considérable comme cela, et il est très tard quand je commence à écrire, sur-tout quand je me couche à minuit ou une heure, ce qui m'arrive toujours quand je ne soupe pas seule avec *la*

dame et *l'enfant*. Mon ami, permettez à votre *bonne* de vous écrire toujours le soir, je vous en prie; le matin je ne serais jamais aussi tranquille, aussi sûre de n'être pas interrompue. Si je remettais à vous écrire le matin, je suis sûre que je ne dormirais pas du tout, dans la crainte de m'éveiller trop tard, et de ne le pouvoir pas. Je ne dors déja pas trop bien depuis quelque temps, quoique ma santé soit toujours bonne; souvent à présent je ne m'endors qu'à trois, quatre, même cinq heures, et alors je ne me léve qu'à neuf heures ou neuf heures et demie; je n'en suis pas fâchée, maintenant qu'avec ce grand papier je peux vous écrire plus longuement. Hier, je me suis couchée à près de deux heures; j'ai relu votre lettre, mon bien tendre ami, et puis, je vous ai écrit jusqu'à trois heures et demie; j'ai cru alors que j'allais m'endormir, jamais je ne l'ai pu qu'une heure après.

Mercredi soir.

Mon ami, il m'en coûterait beaucoup de vous parler autrement que je ne fais; c'est tout na-

turellement que je vous dis : *Je vous prie, permettez moi*, etc., etc. Ces mots viennent d'eux-mêmes au bout de ma plume, et j'en trouverais d'autres plus difficilement. Quant à mes autres phrases : *Peut-être ai-je tort, peut-être trouvez-vous que je n'ai pas le sens commun*, etc., je crois que cela vient de ce que, dans les plus petites choses, je ne suis jamais sûre d'avoir raison en ne disant pas comme vous. Si cela vous est égal, je ne me tourmenterai pas pour chercher d'autres expressions qui conviendraient moins et à mon caractère et à ma tendre amitié : vrai, mon ami, cela me gênerait. Tendre ami, vous croyez être sûr que je suis telle que vous me voyez. Oh! je le voudrais bien être comme cela.

Je suis tourmentée de ce que je vous ai écrit hier. Oh! ne trouvez pas votre *bonne* insupportable, et n'ayez pas de chagrin de celui qu'elle s'est fait d'après un seul mot de votre lettre. Je ne sais pourquoi il m'a affecté comme cela, mon ami; je n'ai pas tort de m'être nommée *la craintive bonne*, ce nom-là me convient bien.

Tendre ami, je ne sais ce que c'est que ces

lettres du journal dont vous me parlez, je n'ai rien vu de tout cela; mais je vois qu'elles vous ont un peu fait connaître *Nina la Folle*, et cela me fait plaisir. Vous y pleureriez bien, j'en suis bien sûre, mon bon ami. Écoutez donc, moi je trouve aussi que *Nina* me ressemble un peu. Oh! dame, voilà ma modestie en défaut, n'est-il pas vrai? mais il faut bien n'être pas fausse pour être modeste : oui, je me trouve du rapport avec *Nina ;* elle est douce, je le suis aussi, je crois; n'est-ce pas, mon ami? elle est bonne, son plus grand plaisir est de faire du bien à tous les bonnes gens de son village dont elle est bien aimée; j'ai aussi des bonnes gens que j'aime et qui m'aiment : enfin *Nina* a un ami, elle l'appelle comme cela, son ami; elle l'aime de tout son cœur, et lui donc! Cela me fait plaisir de ressembler à *Nina ;* oh! comme cette pièce vous paraîtra délicieuse! Quel joli bonjour vous me donnez le mardi à six heures du matin, mon bien bon ami, comme il est tendre! Vous êtes heureux de trouver tout plein d'expressions comme cela qui font tant de plaisir à votre *bonne!* Elle, elle n'en trouve pas, elle dit toujours mon ami, mon tendre ami :

oh! dame, ce nom-là est si bien gravé dans son cœur! il faudrait qu'elle cherchât, elle, pour en pouvoir trouver d'autres, et elle ne cherche rien quand elle écrit à son ami. Il est bien plus aimable que moi, cet ami, car il ne cherche sûrement pas non plus. Et puis vous, vous en revenez toujours à *bonne;* j'aime quand vous dites *bonne à moi*, oh! j'aime cela à la folie!

Jeudi soir.

Mon ami, non, ce n'est pas un rêve que vous faites sur Dieu! oh! il existe très certainement: que je serai heureuse quand vous y croirez tout-à-fait! déja vous l'invoquez pour les choses que vous desirez ardemment; comme vous avez raison! je lui ai déja bien parlé de vous, et je lui parle comme à vous, avec la même confiance et la même simplicité; mon ami, je le prierai bien pour notre projet, et puis je parlerai au *bon* avec plus d'assurance; mais si cela ne réussit pas, tendre ami, est-ce que vous en conclurez tout de suite qu'il n'y a pas de Dieu? Vous savez quelle confiance j'ai en vous; elle

est telle, que je vous croirais presque aveuglément : en sachant que vous m'aimez, si vous me tourmentiez, si vous me causiez quelque peine, sans comprendre vos raisons d'agir ainsi, je me soumettrais à tout, et ne murmurerais pas de votre conduite ; toujours je serais la même pour vous, et s'il y avait quelque changement en moi, ce ne serait que pour redoubler de soins et d'attentions pour mon ami : ce serait moi que j'accuserais des torts que vous sembleriez avoir, et jamais vous. Oh ! c'est bien vrai cela, tendre ami. Eh bien ! c'est comme cela que je suis pour Dieu, et que je voudrais que fût mon ami. Je crois son intelligence et sa bonté au-dessus de celles de tous les hommes ; aussi, ma confiance est-elle entièrement aveugle ; c'est nous plutôt que lui qui pouvons nous tromper sur les moyens de nous rendre heureux. Je crois que je rabâche un peu, et que je vous ai déja dit tout cela ; mais je pense tout haut avec mon ami, et puis il me fera taire quand il voudra, je compte là-dessus.

Je crois que *le bon* vient ces jours-ci à Paris ; je n'ose lui écrire sur notre affaire, parce-qu'étant chez la Mme ..., elle pourrait le mal con-

seiller. J'ai bien envie , oh ! bien envie de réussir, et je ne négligerai rien pour cela, je vous assure ; je trouve beaucoup plus de raisons pour ce projet, que contre : mon ami, quel plaisir j'aurais ! Vous ne croyez pas que *le bon* ne veut pas que nous parlions de lui, c'est pourtant vrai, et cependant j'en parle toujours , mais je trouve que nous ne pouvons faire autrement; je ne crois pas lui avoir dit que nous l'appelons *le bon* dans nos lettres; mais tâchez de m'en parler toujours sur une petite feuille volante qui ne tienne point à votre lettre, en cas qu'il marque encore de la curiosité. Mon ami, il a été bien bon pour moi dans tout ceci, je suis désolée d'en être étonnée, c'est nuire au bien que vous pensez de lui, je n'en suis pas maîtresse: quelquefois je pense tout autrement que je ne voudrais , et cela tracasse mon cœur.

On parle beaucoup dans ce moment-ci de la revue des carabiniers que MONSIEUR doit faire à Brunoy incessamment : ce nom, que j'entends souvent, me fait plaisir, comme cette affiche de Rennes vous en a fait ; mon ami , nous nous aimons bien. Songez donc que j'aime autant que je suis aimée, et que votre bonheur

m'est aussi cher que le mien vous l'est, ou plutôt qu'il n'en existe qu'un pour nous deux, puisque nos deux ames n'en font qu'une.

Je le crois, oui, je le crois : si mon ami devait passer plusieurs années tourmenté et affligé à l'excès par sa tendresse pour sa *bonne*, oh! oui, je desirerais son indifférence ; du moment qu'elle existerait, il ne serait plus malheureux : ce serait alors que mon cœur, accablé des maux les plus cruels, trouverait cependant encore quelques instants, non de bonheur, mais de soulagement, en sachant que son ami n'éprouve plus de peine, et l'aimant, lui, toujours avec autant de vivacité! Tendre ami, comment puis-je écrire tout cela? c'est cependant vrai ; mais quel sacrifice, grand Dieu! et il faudrait avoir le courage d'y travailler, car le desir seul ne suffirait pas : mon ami, comme il faut aimer pour cela! Oh! oui, j'aime bien vous avez raison de le croire. Mais ces moments de désespoir dont vous me parlez, oh! jamais, jamais, je vous en conjure ; je suis toute bouleversée quand j'y songe.

Samedi soir.

Tendre ami, vous croyez que je me suis menti à moi-même dans une des phrases de ma dernière lettre, vous pouvez avoir raison. Cependant, je ne pense pas comme vous qu'on ne puisse pas sacrifier son bonheur, le bonheur le plus véritable, à son ami, si cela peut faire le sien. L'effort est affreux, mais plus on aime, plus je le crois possible; votre *Nina* pense comme cela, et vous ne croirez pas être moins aimé d'elle, quoique vous en disiez. Oh ! vous ne pouvez pas croire cela, c'est impossible, elle ne le craint pas; bon ami! connaissez bien son cœur; comme il est tendre ! comme il vous aime ! Je me désole de ne pas trouver d'expression qui puisse bien rendre à mon ami comme je suis pour lui. J'ai soin de ma mauvaise ame, je la fais paraître tant que je peux, c'est la bonne qui prend ce soin, et cela ne va pas mal.

Je vous ai dit l'heure à laquelle je me levais à présent, autrefois c'était plus tôt. Je passe assez ordinairement le matin chez moi, pas toujours seule; quelquefois *l'aimable*, ou *la*

singulière, ou une autre, dont je ne crois pas vous avoir parlé, viennent me voir; je joue du clavecin en pensant à mon ami. Oh! c'est charmant, quand on est bien occupé d'une chose, le clavecin! Je dîne à deux heures avec *la dame* et *l'enfant;* souvent le *petit* y vient avec son fils, ou l'un et l'autre y dînent séparément; ils s'en vont à cinq heures et demie ou six heures; je vais au spectacle ou je n'y vais pas, ou je fais quelques visites à des parents ou j'en reçois; je ne peux guère fermer ma porte à ceux-ci; quand je reste en solitude, je suis plus heureuse. Je soupe à dix heures; quand je suis seule avec *la dame* et *l'enfant,* je me couche de bonne heure; quand il y a d'autres personnes ou que je ne soupe pas chez moi, c'est plus tard. Voilà ma vie: elle ne me convient guère; ne pouvant être avec mon ami, je voudrais être toujours seule, ou avec *le petit* et son fils, que j'aime bien, cet enfant, à cause de son père, je crois. Mais je crois qu'il faut que la mauvaise ame paraisse dans les choses que je faisais autrefois, et qu'en changeant de manière d'être, ce serait trop découvrir la bonne. Mon ami, j'ai bien répondu à tout,

n'est-ce pas? Êtes-vous content? J'en ai bien envie; vous l'êtes aussi, quand je vous dis comme je vous aime : j'étais bien vilaine à B***, de ne pas vous le dire davantage. Je me reproche cela; vous me le disiez si bien, vous, et cela me faisait tant de plaisir!

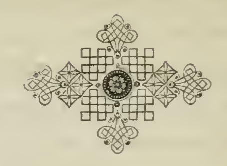
Dimanche soir.

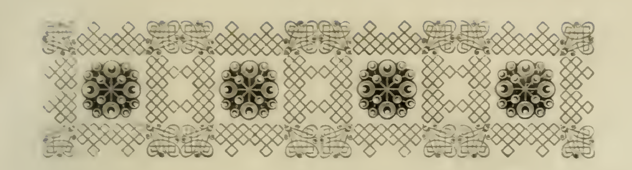
Mon ami! j'ai vu *le bon*, et je n'ai pu lui parler; quoique je sois persuadée que, sans explication, vous ne douteriez pas que cela m'a été impossible, puisque je ne l'ai pas fait, votre *bonne* aime mieux vous dire ce qui l'en a empêchée. *Le bon* a donc été à V*** le matin; il est venu chez moi l'après-midi, sur les cinq heures; *le petit*, son fils, le gouverneur du fils et *l'enfant* y étaient; à peine était-il entré, que cette grand'tante dont je vous ai déja parlé est arrivée; il a causé avec elle un quart d'heure, et est parti tout de suite, disant qu'il avait beaucoup d'affaires dans la soirée, et qu'il repartait le lendemain matin à six heures. Voyez, mon ami, comme votre *bonne* a été malheureuse; elle n'a eu que le temps de lui demander quand il

reviendrait ; il a dit : *La semaine prochaine.* Mon ami, est-ce ma faute? ai-je eu tort? Je ne le crois pas.

J'ai reçu aujourd'hui une bonne petite lettre ; vous êtes bon, mon ami, de me permettre d'après ma demande de ne plus vous parler de mes craintes : j'avais ce desir à cause de vous ; mais je vois que vous aimez mieux le contraire ; ainsi je continuerai à laisser parler mon cœur de tout ce qu'il sent ; cette liberté est bien douce pour lui : pour qu'il en jouît véritablement, il faudrait que mon ami ne s'affligeât pas non plus pour sa *bonne;* elle le supplie de penser que le bonheur de sa *Nina* l'emporte de beaucoup sur ses peines ; et peut-être est-ce le seul bonheur qu'on doive se promettre dans la vie : l'absence totale des maux, des afflictions, des inquiétudes, n'existe peut-être pas ; tendre ami, tout ce que votre *bonne* desire, c'est de vous voir le plus heureux possible. Non, votre tendresse et la sienne ne sont point un rêve, chassez cette idée vraiment baroque ; c'est bien une réalité qu'il existe une *bonne* et un ami, qui n'ont qu'une ame, qu'un cœur, qui

tous deux étaient nés l'un pour l'autre, qui se sont rencontrés, se sont aimés presqu'aussitôt, et ne changeront jamais.





X.

Mardi soir, 26 septembre 1786.

Mon ami, il faut que je vous parle de votre père ; je voudrais bien que vous fussiez autrement ensemble, vous seriez plus heureux. Votre mère ne pourrait-elle pas travailler à cela? il me semble qu'elle est bonne et qu'elle vous aime assez. Il ne faudrait pas qu'elle parlât là-dessus tout crûment au père ; mais si, de temps en temps, elle lui parlait de vous, comme en étant contente ; si vous pouviez avoir quelques petites attentions pour lui et pour elle, qu'elle lui ferait valoir adroitement, et auxquelles elle saurait donner même plus de prix qu'elle n'en accorde en

elle-même? Bon ami, je ne puis croire que votre père ne vous aime pas du tout, oh! non, ce n'est pas votre *bonne* qui peut croire cela. Dans votre enfance, il se voyait supérieur à vous par ses lumières et ses connaissances : la supériorité sur un être quelconque plaît en général aux hommes, et l'on se défait difficilement de l'habitude d'un amour-propre satisfait : votre esprit maintenant étonne votre père, l'humilie peut-être intérieurement, sans qu'il se l'avoue à lui-même; la crainte de sortir d'une erreur qui lui plaît fait qu'il donne d'autres dénominations à cet esprit, contre lequel le sien ne pourrait lutter : manière de voir extraordinaire, caractère contrariant et opiniâtre, vanité extrême, mépris général pour les opinions reçues (quel portrait de mon ami!).

Mercredi au soir.

Bon ami, je reviens à votre père : peut-être il vous voit comme je disais ce matin; il faut le plaindre d'être si loin de la vérité; je suis persuadée que cela le rend malheureux, et

qu'au fond de son cœur il voudrait vous aimer, et ce desir-là n'est pas de l'indifférence. Et puis, mon ami dit lui-même que, jusqu'à présent, il n'avait pas eu beaucoup de sensibilité ; cela, joint à la crainte que vous avez toujours eue de votre père, vous donne l'air froid vis-à-vis de lui. Examinez-vous bien, avez-vous paru quelquefois l'aimer? si jamais il n'a vu ce sentiment en vous, n'est-il pas excusable d'être moins tendre pour vous que pour ses autres enfants? tout le monde n'a pas le cœur d'une *bonne*, d'une *Nina :* et puis, mon ami, qui dit qu'il est soumis à quelques préjugés s'est raidi contre plusieurs. Aimer son père parcequ'on est son fils, lui en a paru un, peut-être avec raison; mais il eût été plus heureux pour lui d'arrêter moins son esprit là-dessus, et de se livrer à l'illusion commune, si c'en est une cependant, je n'en suis pas bien sûre.

Que mon ami se suppose un fils tel que lui, ayant une manière de voir toute contraire à la sienne, ne la dissimulant jamais, paraissant extrêmement froid et peu sensible ; je crois que si mon ami pouvait fixer un moment ses

idées sur tout cela, il serait plus disposé à l'indulgence pour son père, que cette indulgence amènerait plus de douceur et de liant dans ses manières vis-à-vis de lui, que peut-être le père y serait sensible, et qu'il en résulterait plus de bonheur pour tous deux : je suis persuadée que cela ne coûterait peut-être pas autant à mon ami qu'il le croit; je le vois, moi, d'une grande sensibilité à la froideur de son père, et peut-être son cœur est-il soumis à ce que son esprit nomme préjugé. Mon ami n'a encore vraiment écouté son cœur que pour sa *bonne;* jusque-là, l'esprit avait toujours eu raison, il raisonnait sur tout, décidait sur tout : mon ami avait envie d'être sensible, ce desir venait de son cœur, mais l'esprit prenait toujours le dessus, et mon ami n'aimait personne, car ce n'est pas à force de raisonnement qu'on peut aimer; il était né pour sentir, cet ami, et, sans le savoir, il travaillait sans cesse à étouffer ce penchant qui fait aujourd'hui le bonheur de sa *Nina.*

Vendredi, 11 heures du matin.

Bonjour, tendre ami de mon cœur! aimez-vous toujours votre vilaine *bonne?* comme vous êtes bon d'avoir changé comme vous avez fait, pour cette pauvre madame de C***, à cause de l'amitié qu'elle a témoigné avoir pour moi! je la verrai cet hiver, comme vous me le dites; je ne sais pas si je pourrai l'aimer, mais sûrement je suis reconnaissante de son sentiment pour moi, et il ne me sera pas pénible de la bien traiter. Hier un homme est venu me voir; il a resté très long-temps, parceque, m'a-t-il dit, il se plaisait avec moi, que j'avais une bonté qui le charmait, et il s'est fort étendu sur cette bonté, et m'en a beaucoup louée; jamais les louanges ne m'avaient fait autant de plaisir; pendant qu'il parlait, je me disais intérieurement : C'est cette bonté que mon ami aime, et je jouissais réellement; bon ami, je vous aime bien. Vous voulez donc me dire tout ce que vous ferez de mal? je ne crois pas que cet article soit jamais bien long. Vous êtes bien drôle, mon ami, de mettre de l'amour-propre à notre amitié, et de vouloir qu'il n'en existe



pas de semblable : pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'il y ait des gens aussi heureux que nous? cette amitié si tendre fait bien mon bonheur ; mais cette idée dont vous me parlez n'y ajoute rien, je vous assure : au contraire, moi je serais charmée que tout le monde fût heureux, et bien heureux.

Le petit ne m'a pas prononcé votre nom depuis mon retour; il ne m'est jamais entré dans la tête que ce fût par indifférence; je ne savais trop à quoi attribuer ce silence; j'ai craint que vous ne lui eussiez pas plu, et j'ai observé le même silence que lui. Depuis huit ou dix jours je suis parfaitement sûre que c'est son amitié qui le fait agir; il était chez moi, et polissonnait avec son fils; ce jour-là ma mauvaise ame se conduisait mal, et je regardais les jeux assez tristement : *le petit* s'en est aperçu, s'est approché de moi, m'a fixée, a pris mes mains, et les a serrées en m'embrassant vivement, et j'ai vu ses yeux rougir, les miens se sont remplis de larmes, je me suis sauvée dans un cabinet pour me remettre de l'émotion que je venais d'éprouver; si nous avions été seuls, je crois que je n'y aurais pas tenu. Mon ami, ma tendresse pour



vous, celle du *petit* pour moi, la mienne pour lui, tout cela fut à-la-fois senti bien vivement; mon pauvre cœur en était suffoqué : je le vois bien, *le petit* pense ce que *le bon* me disait un jour, que mon sentiment me rendrait malheureuse, d'après nos positions différentes, et il croit travailler à mon bonheur en ne m'en parlant pas; comme si de garder le silence sur son ami faisait quelque chose à la tendresse qu'on a pour lui! Mais peut-on blâmer quelqu'un de se tromper? ce n'est pas toujours la conduite qu'il faut juger, mais le motif: comme celui du *petit* est touchant pour moi, n'est-ce pas, mon ami? oh! je l'aime de tout mon cœur, et mon ami aussi!

Lundi soir.

Bon ami, soyez tranquille, je n'ai point de chagrin de ce qui s'est passé, je trouve, au contraire que vous avez bien fait de vous confier d'abord à votre mère; mon ami me prie de l'aimer un peu, et il verra que sa *bonne* y était bien disposée, je le lui mande dans ma dernière lettre; voilà encore un de ces rapports qui me

font tant de plaisir. Vous me dites qu'elle m'admire froidement, je ne suis même pas bien sûre de cela; peut-être me blâme-t-elle au fond de son cœur et ne vous le dit-elle pas, de peur de vous faire de la peine; il est possible qu'elle ne soit pas convaincue de l'extrême innocence de mes sentiments pour vous, et qu'elle me désapprouve de m'y être livrée comme j'ai fait; elle ne me connaît que par vous, et elle peut croire que votre tendresse vous fait exagérer le bien que vous dites de moi. Mon ami, elle ne sait pas que *Nina,* faible dans mille choses, ne l'est pas pour elle, qu'elle sait sacrifier son bonheur, son plaisir, tout, à ce qu'elle croit son devoir, qu'elle a ses idées sur le bien et sur le mal, qu'elle est intimement persuadée qu'il faut rechercher l'un et fuir l'autre, qu'elle ne pourrait supporter les remords, et que la calomnie, qu'elle craint cependant, lui paraît douce en comparaison.

O mon ami! comme tout ce que je vous dis là est gravé en moi! oui, voilà les vrais sentiments de votre *bonne;* elle est bien aise de les avoir, mais n'en a pas d'amour-propre. Tout ce que je vois de bien en moi, je me dis: C'est

à ma tante que je le dois, et c'est bien mon cœur qui lui rend cet hommage : oh! oui, c'est d'elle dont j'ai reçu les premières impressions, les premières idées, et toujours elles se sont fortifiées; mon ami, c'est vrai que vous devez l'aimer, c'est elle qui a formé votre *bonne* que vous aimez tant; oh! aimez-la bien, je vous en prie. Je me rappelle que dans ma première enfance, à Paris, je me jetais quelquefois dans ses bras en l'appelant maman, je n'avais jamais connu la mienne, mon ami : pourquoi aimais-je mieux ce nom que celui de *tante?* pourquoi demandais-je comme une récompense, de la nommer ainsi? Je me souviens encore du vif plaisir que j'éprouvais alors, l'impression n'en est pas effacée, expliquez cela. Je voulais vous parler de votre père, de votre mère, et j'ai parlé de ma tante; mais cela ne déplaît pas à mon ami, il me le dit, et j'en suis bien contente.

Mardi matin.

Bonjour, mon bon, mon tendre ami; savez-vous bien que j'ai eu un plaisir extrême en lisant dans votre lettre que vous aviez pleuré

pour votre mère ; et mon ami croyait n'être pas sensible! son esprit lui avait persuadé cela, je ne sais comment; il fallait qu'il eût fait des raisonnements d'une drôle de tournure, le mien ne va pas jusqu'à pouvoir les imaginer : ce n'est pas que votre esprit me déplaise au moins, mon ami ; mais votre bon cœur a la préférence : oh! c'est lui que *Nina* aime par-dessus tout. N'ayez pas de chagrin que votre père et votre mère sachent notre amitié; pour l'oncle, sûrement vous êtes bien tranquille; moi, je le suis aussi sur les deux autres; n'ayant pas d'intérêt à parler, on est sûr de leur discrétion; je n'avais craint le père que pour *la fine*, et vous me rassurez là-dessus. Il était difficile, à ce que je vois, que notre correspondance demeurât totalement inconnue à vos parents; elle aurait été plus gênée, et vous vous seriez nui dans leur esprit en leur en faisant mystère. Tendre ami, votre *bonne* desire de tout son cœur que vous soyez bien avec eux, parcequ'elle croit que cela contribuera à votre bonheur, et vous savez comme il lui est cher ! Encore une fois, mon ami, n'ayez nulle inquiétude d'avoir parlé, cela ne me fait pas de peine du tout : je

vous ai dit hier au soir que peut-être votre mère n'avait pas bonne opinion de moi ; si cela était, ne lui en sachez pas mauvais gré; tout le monde n'est pas obligé de penser comme vous sur votre *bonne*; tendre ami, votre bon cœur l'admire plus qu'elle ne le mérite : pourquoi donc êtes - vous si bon? Faites tout ce qui vous conviendra pour être bien dans l'esprit du père ; loin d'en être fâchée, j'en serai bien aise : qu'ils disent et pensent de moi tout ce qu'ils voudront, mais qu'ils rendent mon ami heureux autant qu'ils le pourront, et je les aimerai, et je serai contente, et j'aurai du plaisir à vous les voir aimer aussi.

Si dans nos projets, nos idées, quelque chose déplaisait au père, dites que cela vient de moi, oh! je vous en prie, ne refusez pas cela à votre *bonne*, elle vous le demande en grace, et elle aurait bien du chagrin si vous ne faisiez pas ce qu'elle veut dans cette occasion; ce qu'elle veut, entendez-vous, tendre ami de mon cœur?

Mardi soir.

Mon ami, je suis fâchée que vous ayez eu de la peine de ce que je vous ai dit sur la présentation; c'est que je ne m'explique jamais bien; j'ai quelquefois plusieurs idées, un mot en est le résultat, et je ne dis que ce mot comme si on pouvait deviner ce qui l'amène; supportez votre *bonne*, mon ami, j'en reviendrai toujours à vous faire cette prière. J'ai dit : *Pourquoi n'êtes-vous pas présenté?* et non, *Pourquoi ne suis-je pas votre sœur?* parcequ'il est tout-à-fait impossible que je devienne votre sœur, et que pour l'autre idée, ce qui s'appelle l'impossibilité n'y est pas. Voilà donc la *possibilité* établie dans ma tête, le desir y est venu parceque véritablement il serait bien plus simple aux yeux du public que je vous visse étant présenté que ne l'étant pas; vous ayant connu à B***, il ne sera pas positivement extraordinaire que je vous voie à Paris : si l'on n'a pas de soupçons, cela passera; mais si on en a, on y prendra plus garde. Nous ne recevons que les gens pr. à la cour, il n'y a point de preuves différentes; on ne nous est pr. qu'a-

près l'avoir été à la cour, voilà notre seule règle; il y a quelques exceptions, mais peu. M. de la B*** a été fort lié avec *le bon* dans sa jeunesse; quoique je le visse à C***, quand je suis entrée dans le monde, il a été fort agité si je le prierais à souper; *le bon* ne se souvenait pas si *l'étourdie* l'avait prié dans le temps de ses soupers; après bien des pourparlers, j'ai pourtant fini par là; mais il ne va pas chez les autres, et cela n'a été qu'à cause de son ancienne liaison avec *le bon*. Quant à M. du G***, il est l'ami de tout le monde, il se trouve l'être de tous les P...... depuis mille ans, je ne sais pas comment, et toutes les P...... le voient. De tout cela, il résulte que les liaisons seules ont fait les exceptions, et la craintive *bonne* aimerait mieux qu'on ne parlât pas dans le public de sa liaison avec son ami; et elle a dit: *Pourquoi n'êtes-vous pas présenté?* ô bon ami! quelle grande explication! écoutez, elle m'a ennuyée à écrire. Ah! j'oubliais encore une chose: dans l'hiver les P...... ont un jour par semaine où ils reçoivent tous les militaires pr. et non pr.; mais ces derniers, malgré cela, ne vont pas chez les P....... Quant à la liaison avec *le petit*, mon bon

ami, je la crois bien difficile; il ne vous a vu que deux jours, et il paraîtrait bien clair qu'elle n'existe que pour moi; d'ailleurs ayant tous deux une tournure très différente, cela semblerait moins simple encore, et augmenterait, je crois, les soupçons; toujours votre *bonne* est craintive et faible, vous le voyez bien.

Voilà une vilaine soirée, je n'ai rien dit de bon à ce tendre ami que j'aime si bien; oh! comme j'attends avec impatience une lettre qui m'apprenne si mon ami n'est pas un peu fâché contre sa *bonne!* c'est si vilain à elle d'avoir tort avec son ami! peut-être qu'il la grondera, elle le mérite tant! Ah! je voudrais bien savoir ce qu'il me dira, mon ami; il sera bien bon s'il veut bien toujours aimer sa N. F. : je fais ma signature de ce chiffre.

Ce mercredi soir.

Je verrai demain *le bon;* il mérite toujours ce nom; il y a quelques jours qu'il m'avait écrit pour me dire de donner demain à dîner à quelques personnes qu'il veut voir pour s'occuper de comédie (nous devons la jouer à C*** dans un mois), et dans ma réponse il y avait un mot

de reconnaissance sur sa manière d'être avec moi; tantôt j'ai reçu encore un billet de lui, et il me dit : J'arriverai chez vous à une heure et demie pour en parler un peu, car il y a bien long-temps, n'est-ce pas? Ah! c'est vraiment bien bon, mon ami le trouvera comme moi. Me voilà donc sûre de pouvoir parler des gardes, je ne sais pas comment je m'y prendrai; je prie bien mon Dieu pour que cette idée ne déplaise pas et ne soit pas rejetée; mon ami le prie aussi, c'est sa tendresse pour sa *bonne* qui l'a porté à cela : quelle jouissance pour mon cœur!

Il me paraît impossible de n'avoir pas au moins quelque doute sur l'existence de Dieu, ce doute seul est un effet de sa bonté : je crois qu'il l'a mis dans le cœur de tous les hommes, et que celui qui se refuse à l'approfondir, et qui, au lieu de cela, cherche à l'étouffer, est subjugué par l'orgueil et ses passions, et alors ne peut être vraiment vertueux; je sais qu'on dit que Dieu voulant que les hommes fussent bons et heureux, ne devrait pas permettre qu'il existât et des maux et des vices; j'ignore quel motif les théologiens donnent à la conduite de Dieu, moi je l'adore en silence

sans chercher à la comprendre. Je sens souvent en moi deux volontés, l'une qui me porte au bien, l'autre au mal quelquefois; quoique cette dernière semble plus forte, elle se soumet cependant à l'autre: c'est ce qu'on appelle, je crois, un sacrifice, et on a plus de mérite que si l'on n'avait pas combattu ; en nous laissant le choix du bien et du mal, il me semble que Dieu nous a donné un moyen de mériter davantage; certainement vous donneriez la préférence à l'homme qui aurait travaillé pour vous avec activité, ayant la liberté de ne le pas faire, sur celui qui vous aurait rendu service sans se donner la moindre peine, et seulement parcequ'il n'aurait pu faire autrement. Voilà que je m'embarque là d'une étrange manière, cela ne me va pas du tout de raisonner, je n'y entends rien, et mes discours pourraient fort bien faire un effet tout contraire à celui que je veux. Je dirai seulement à mon ami que toute la nature m'annonce un être infiniment puissant, que mon cœur qui se porte vers lui pour lui demander du secours dans mes peines et mes souffrances me confirme cette même puissance, que la reconnaissance que j'éprouve

m'indique qu'il n'est pas en moi de croire qu'il soit forcé à me prodiguer les bienfaits que je reçois de lui : et tout cela est plus senti encore que réfléchi. Bon ami, écoutez votre cœur, c'est lui qui vous fera bien connaître mon Dieu ; déjà vous le priez, vous le remerciez, oh ! c'est beaucoup ; ne pas continuer à vous en occuper, vouloir employer tout votre esprit à détruire tous ces bons mouvements que lui-même vous envoie, mon ami, votre *bonne* croit que cela serait mal, et elle croit aussi que le mal sera puni, malgré l'extrême bonté de Dieu, qui cependant ne doit pas nuire à sa justice ; elle doit être bien grande cette bonté qui récompense l'homme vertueux ; qu'est-ce que l'homme le plus parfait, vis-à-vis de la perfection même, vis-à-vis d'un Dieu ? Bon ami, j'ai une prière à vous faire : c'est quand vous aurez de vilaines idées sur Dieu, de faire comme quand vous vous imaginez que vous n'aimez pas assez votre *Nina ;* vous lui demandez de vous rassurer là-dessus, parce que vous seriez bien fâché que cela fût ; demandez aussi à Dieu qu'il rassure votre cœur qui a envie de l'aimer, et qui y trouve du bonheur.

Jeudi, 1 heure.

Mon ami, dans une demi-heure je vais parler de vous : comment prendra-t-il l'idée des gardes? je voudrais bien qu'il ne la rejetât pas, la peur que j'en ai me trouble un peu : votre *bonne* est comme cela, ne lui en veuillez pas ; elle sait bien que vous n'auriez pas un grand chagrin si cela ne réussissait pas, car vous le lui avez dit, mais vous en auriez un peu, et elle beaucoup. Tendre ami, je vous aime de tout mon cœur, je vais vous quitter après vous avoir dit cela, je ne veux pas que *le bon* me trouve vous écrivant, parce qu'il serait peut-être curieux ; je crois que la crainte que j'ai que l'idée des gardes ne lui plaise pas, me fera lui dire qu'elle est de moi; et puis, si au contraire il l'approuve, je serai fâchée de n'avoir pas dit qu'elle est de vous; je ne sais pas ce que je ferai.

Jeudi, 3 heures du soir.

Mon ami, Dieu est bon, bien bon! que je vous conte tout cela! *Le bon* n'est arrivé chez

moi qu'à deux heures, j'en étais tout agitée, parceque je craignais de ne plus trouver le moment de lui parler, s'il était une fois dans ses comédies qui lui tournent la tête; en entrant, il m'a dit qu'il venait me demander conseil, parcequ'il était fort embarrassé : il s'agissait de mesdames de M***, qui lui plaisent assez et qu'il a envie de prier au voyage de C***; et il n'ose pas, parcequ'il sait que cela déplaira à toutes les autres femmes qui y viennent : vous voyez qu'il est un peu comme votre *bonne*. Cette première phrase m'a désolée, j'ai vu qu'elle me ferait perdre le seul moment où peut-être je pourrais lui parler; effectivement, nous avons entendu tout de suite un carrosse dans la cour; alors il m'a dit : « Nous reparlerons de cela; avant qu'on entre, dites-moi bien vite comment va votre cœur? — Ah! toujours de même. — Et le sien? — De même aussi, il m'aime bien. » Il m'a serré la main, on est entré, il a fallu se taire. Après dîner, on s'est occupé du répertoire jusqu'à sept heures; je n'ai su ce que je disais, j'ai tout entendu de travers (mon ami, ne me grondez pas); on s'est moqué de moi, on en a ri, j'ai ri aussi, la mauvaise ame a ri, ainsi vous

voyez qu'elle n'a pas tant de tort. J'entends une voiture. A ce soir, tendre ami.

Jeudi soir.

Mon ami, j'avais toujours une peur terrible que *le bon* ne s'en allât avant les autres; cependant j'avais un peu d'espérance parcequ'il m'avait dit, au sujet des M*** : Nous en reparlerons; mais ce pouvait être un autre jour. Enfin, sur les sept heures nous sommes restés seuls; il a commencé par me reparler de son embarras, et puis il m'a dit : « Vous devriez ne pas abandonner vos connaissances de B***, cela vous serait utile pour voir davantage celui que vous aimez : je sais bien que vous aimez mieux vous voir seuls, mais ce serait cela de plus; il me semble que vous devez le desirer.— O Dieu ! plus je le verrai, plus je serai contente, c'est bien sûr; mais que voulez-vous dire ?— Que la société de B*** pourrait, cet hiver, arranger quelques soupers tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre : ce serait la seule manière, vu vos positions à tous deux, de pouvoir manger ensemble; il vous ferait des visites dans votre intérieur que vous préféreriez; mais se voir

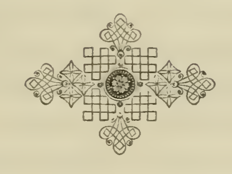
même avec du monde, quand on s'aime bien, c'est toujours un grand plaisir. — Oh! je le trouve bien! Mais pour tout cela il faut d'abord qu'il soit à Paris (ceci préparait les gardes, mais je vous jure, mon ami, que je ne savais pas du tout comment j'allais y arriver.) — Est-ce qu'il n'y sera pas? — J'espère qu'il y sera, mais cela ne peut jamais être bien sûr, n'ayant pas de raison de l'habiter : oh! s'il pouvait être dans les Gardes-Françaises au lieu d'être dans les carabiniers, c'est là ce qui serait heureux. Il a réfléchi un moment, et puis : — Lui avez-vous communiqué cette idée? — Oui. — Lui plaît-elle? — Oui (encore un moment de réflexion : oh! comme votre *bonne* était troublée, mon ami!) — Mais elle est très bonne cette idée (j'ai été bien fâchée alors de n'avoir pas dit qu'elle venait de vous), il faut la suivre. — Que faire pour cela? — D'abord, vous, vous ne pouvez pas vous en mêler, cela ne serait pas convenable; moi je crois que je le peux, cependant c'est délicat : mais... *le petit*... — Je crois qu'il vaudrait mieux que ce fût vous; d'abord, il est impossible, si on pense mal de moi, qu'on vous soupçonne d'être d'intelligence dans tout cela:

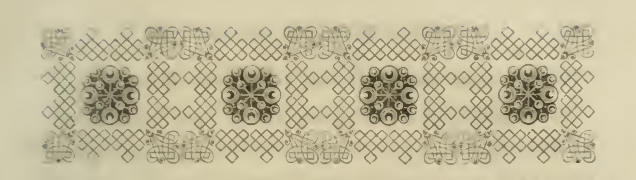
on le supposerait plutôt du *petit ;* d'ailleurs, *le petit* ne l'a vu que deux jours, vous un mois de suite ; il est bien plus simple qu'il vous prie de vous intéresser à lui, et que vous y consentiez puisqu'il vous connaît davantage. — Vous pouvez avoir raison. » De tout cela, mon ami, il a conclu qu'il faudrait que quelqu'un de vos parents ou des amis de votre père lui parlât, à lui, *le bon*, et lui dît : Que M. de la G***, qu'il a vu à B***, desire être placé dans les Gardes-Françaises, qu'il espère qu'il aura la bonté de s'intéresser pour lui ; qu'il doit lui écrire lui-même, ou son père, pour solliciter cette grace ; qu'effectivement, vous ou le père écriviez au *bon*, qui répondrait qu'il parlera avec grand plaisir, ce qu'il ferait.

A propos, savez-vous écrire à un P.......? N'allez pas faire de bêtise pour la dignité : M... en haut, la lettre commencée bas ; parler à la troisième personne, faire votre demande sans verbiage, dire à la fin que vous serez *pénétré* de reconnaissance ; établir dans le courant de la lettre deux ou trois A. S.; finir par : Je suis, avec un très profond respect, M...... de V....

Oh ! en voilà bien long sans vous avoir dit un

seul petit mot d'amitié ; quelque plaisir que j'aie eu à vous conter tout cela, j'arrive toujours avec joie au moment de vous dire : Tendre ami, votre *bonne* vous aime de tout son cœur, je suis heureuse quand je dis cela, mon cœur est à son aise alors ! je voudrais bien que vous m'expliquassiez pourquoi je trouve plus de bonheur à dire *votre bonne*, qu'à dire *mon ami;* je n'ai pas l'esprit de le comprendre : il est vrai que je fais cette remarque dans l'instant même, mais je sens bien que je ne me donnerai pas la peine d'y réfléchir : qu'est-ce que tout cela fait à notre amitié ? nous sommes bien sûrs de son existence; ainsi tout cela m'est égal. Bonsoir, mon bien bon, bien bon ami : est-ce que vous n'aimez pas bien Dieu ?





XI.

Vendredi 3 octobre.

MON ami, et ma lettre qu'est-elle devenue? oh! que j'ai envie de le savoir! quand me l'apprendrez-vous? Je suis toujours bien tracassée, quoique je vous en parle moins que dans mon autre lettre, et je m'en veux toujours d'avoir fait cette étourderie: j'ai un peu peur que vous ne soyez fâché contre votre *bonne*, je ne puis m'empêcher de vous dire cela, quoique je craigne aussi que cet aveu ne vous déplaise; mais c'est que je suis si bête, qu'il me paraît impossible que je ne vous importune pas quelquefois; et dans cette occasion-ci, vraiment j'ai bien tort: tendre ami,

voulez-vous rassurer la craintive *bonne*, qui vous aime tant? Madame de C*** m'a parlé de vous, et je n'ai pas rougi; elle m'a dit que vous lui aviez écrit, que votre lettre n'était pas signée, mais qu'à son originalité elle l'avait reconnue pour être de vous: elle m'a marqué bien de l'amitié, cette pauvre femme; je la trouve bonne de m'aimer comme cela, je suis reconnaissante, mais je ne l'aime pas encore.

Vendredi soir.

Mon ami, ces soupers dont parle *le bon* vous conviendront-ils? dites-le-moi: je me souviens que quand je vous parlai de celui dont *le bon* avait le projet au retour de B***, après m'avoir dit qu'il serait bien difficile que vous y fussiez, vous ajoutâtes que ce n'était pas là se voir, et vous parûtes enfin ne pas vous en soucier du tout: de manière que je ne pressai plus *le bon*, ce que j'avais fait avant de vous parler. Mon ami, je peux vous faire cet aveu actuellement, je ne l'osai pas alors, mais vous me fîtes bien de la peine: ce projet m'avait fait un plaisir extrême; vous voir deux ou trois heures de plus

avant de vous quitter pour si long-temps, vous voir même sans pouvoir causer avec vous, me paraissait un grand bonheur; votre froideur pour une chose à laquelle mon cœur attachait tant de prix, et dont je vous faisais part avec la joie la plus vive, me saisit à un point que je ne puis vous dire : vous l'avouerai-je? ma première idée fut : Ah ! il n'aime pas comme moi ! la seconde : N'importe, il m'aime cependant, ne dois-je pas être contente, et sacrifier, sans me plaindre, ce qui m'aurait fait tant de plaisir, à ce qu'il préfère ? tout cela fut plus vite pensé, mon ami, que vous ne pouvez le lire, et je vous dis que je ne presserais plus *le bon* : j'ai été fausse avec vous ce jour-là, car je ne vous montrai point ma peine; je me le reproche presque à présent; cependant elle vous aurait affligé, tendre ami. Tout cela est pour vous dire de me parler franchement sur ces soupers; je n'en aurai plus une vilaine peine, comme à B*** : en connaissant mieux le cœur de mon ami, je me suis bien reproché de l'avoir mal jugé un instant; mais dans cet instant même, je ne vous en aimai pas moins vivement : je ne puis bien rendre tout ce qui se passa en moi; cette

première idée m'affligea; voir manquer ce souper dont je me faisais réellement un bonheur, et que je n'avais pas douté qui vous parût de même, me causa aussi une peine très vive, et cependant la seconde pensée, qui arriva sur-le-champ, fit que je vous le sacrifiai sans hésiter, et qu'au milieu de toutes mes peines, ce sacrifice me fit éprouver une sorte de plaisir; je ne suis pas sûre de bien comprendre tout cela; mais je l'ai senti, et voilà tout ce qu'il me faut, à moi.

Samedi matin.

Mon bien tendre ami, j'ai été heureuse aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de vous; mais, au nom de Dieu, ne vous tourmentez donc pas comme vous faites; tenez, votre esprit a besoin de s'occuper; vous ne faites rien, vous ne travaillez plus du tout, parceque vous m'aimez; et précisément à cause de cela, moi, je prie mon ami de se faire des occupations: appliquez votre esprit à toute autre chose qu'à votre *bonne*, il ne faut que votre cœur à la tendre *Nina*, lui seul doit s'occuper d'elle; quand

votre esprit veut discuter, raisonner, analyser, donnez-lui un autre sujet, je vous demande cela en grace, mon ami, et pour vous et pour moi. Vous me dites que vous croyez m'exagérer quelquefois vos sentiments, cela peut être; mais quelquefois aussi vous faites le contraire: si votre esprit voulait bien ne pas se mêler de nos affaires, tout cela n'arriverait pas; il fait trop de raisonnements sur notre amitié, et finit quelquefois par s'embrouiller un peu, tout esprit qu'il est. Écoutez, mon ami, si jamais votre pauvre *bonne* est assez malheureuse pour vous devenir indifférente, savez-vous comment vous serez? je vais vous le dire: Vous penserez très rarement à elle; et quand cela vous arrivera par hasard, ce sera sans émotion ni plaisir. Si vous n'avez pas encore tenu votre promesse, et que vous lui ayez tu votre changement, ses lettres que vous trouverez bien longues et bien insipides ne vous feront plus éprouver que de l'ennui, vous aurez beaucoup de peine à lui répondre, vous ne le ferez pas aussi exactement, et vos lettres seront très courtes, parceque vous n'aurez rien à lui dire. Si ce changement lui ouvre les yeux, et qu'elle

vous en témoigne sa douleur, vous la verrez froidement et sans en être ému, et vous finirez de combler son malheur, peut-être avec quelques mouvements d'une pitié bien différente de la sensibilité, et à laquelle jamais un cœur ne peut se méprendre : jusqu'à ce que vous vous reconnaissiez à tout cela, croyez fermement que vous aimez votre *bonne*, et que vous faites son bonheur.

Samedi soir.

Mon bon ami, je ne dirai point au *petit* que je vous aime mieux que lui ; rappelez-vous donc comme vous m'avez vue l'aimer ; cela n'a pas diminué du tout, quoique je vous aie moins parlé de lui : tendre ami, je n'ai pu encore bien distinguer quel était le premier de vous deux dans mon cœur ; tout ce que je ferais pour vous, je le ferais pour lui : oh ! je l'aime bien, je vous assure ; si vous saviez quelle émotion j'éprouve quand je l'entends arriver chez moi ! et cependant il y vient bien souvent, et depuis bien long-temps ; toujours cela me fait la même impression, et quand je l'enten-

drai lui, mon ami, que je le verrai entrer dans le cabinet de sa *bonne!* En vérité, je ne sais pas si vous vous êtes trompé ou non sur le jugement que vous portez de ma tendresse pour vous et *le petit ;* mais si vous ne vous trompiez pas, je lui ferais de la peine en lui disant cela ; je suis si sûre, moi, d'être ce qu'il aime le plus véritablement au monde, *pauvre petit !* Cependant depuis que son fils commence à grandir il l'aime bien aussi ; eh bien ! cela me fait un plaisir étonnant à moi, de le lui voir aimer comme cela ; je l'en aime plus encore, et le petit garçon aussi. O mon ami ! je vous remercie de l'aimer *le petit;* vous dites qu'élevé comme *le petit,* et vous trouvant dans la même position où il a été si jeune, peut-être vous ne l'auriez pas valu ; bon ami, je parlerai franchement de vous comme de moi : dame ! cela aurait pu arriver. C'est ce que je me dis bien souvent, en voyant des personnes blâmables : peut-être si j'avais été à leur place, je ne les aurais pas values ; cependant, il m'est bien difficile de penser que vous auriez pu n'être pas bon ; oh ! vous l'êtes tant ! voyez donc comme vous êtes sensible : je ne puis comprendre pourquoi

vous vous étiez imaginé ne pas l'être; et cette femme et son enfant ! comme vous en avez été attendri ! tout cela me fait plaisir, de mon ami; il permettra bien que je sois fière de lui, à présent. Pauvre ami, il a pensé qu'il trouverait du bonheur à en avoir, lui, des enfants; et puis il a éloigné cette idée, à cause de sa *bonne*, qui ne peut jamais en éprouver un semblable : ô mon ami ! si par la suite cette idée vous occupait fortement, si vous ne pouviez plus être heureux qu'en la voyant s'accomplir, sacrifiez-lui *Nina*, renoncez à elle, elle ne s'en plaindra pas : mon ami, mon tendre ami ! votre *bonne* ne peut s'empêcher de pleurer en vous écrivant cela; cependant elle le pense, je crois; oui, oh! oui, mon ami, elle le pense.

Dimanche, midi.

Je n'ai pu continuer de vous écrire hier soir, et cela parceque ce que je disais était vrai, bien vrai; oh! oui, le bonheur de mon ami, voilà ce qu'il faut : mais si la tendresse de sa *bonne*, et la sienne pour elle peuvent y suffire, oh ! comme elle sera heureuse la tendre *Nina!* bon

ami, vous lui êtes bien cher à *Nina*, oh! bien. Je ne veux pas oublier de vous dire de réfléchir, avant de vous déterminer absolument sur les gardes, au service que vous aurez à faire : les officiers mènent à Versailles le détachement destiné à monter la garde, ils le conduisent et le ramènent à cheval; je ne sais encore ce qu'ils ont à faire, informez-vous-en ; si vos entorses vont vous gêner pour tout cela! et le père consentira-t-il? oh! priez-le bien.

Mon ami, et toutes ces comédies que je vais jouer, cela va me prendre bien du temps, je ne pourrai plus vous écrire autant; on fait tant de répétitions à C***, que non seulement on n'a pas un moment à soi, mais le soir on est bien fatigué: oh! je ferai bien tout ce que je pourrai pour ne pas vous laisser trop manquer de lettres, mon bon ami, soyez-en bien sûr. Autrefois ces comédies ne m'ennuyaient pas, mais j'ai toujours dit qu'elles m'amusaient beaucoup plus que cela n'était, parceque *le bon* aime ce genre d'amusement à la passion, et je ne sais pourquoi il ne veut pas avouer hautement son goût; en conséquence il a toujours dit que c'était pour moi qu'il jouait et

m'a toujours demandé si cela me plaisait : si j'avais dit non, je l'aurais mis au désespoir, car il se serait cru obligé de ne pas jouer; j'ai donc toujours dit à lui et à tout le monde que j'aimais fort à jouer la comédie. Ce n'est pas le moment où il est si bon pour moi que j'irai choisir pour le priver d'un plaisir, mon ami trouverait que sa *bonne* aurait tort ; lui et elle doivent bien de la reconnaissance au *bon*, n'est-ce pas, tendre ami ?

Mardi soir.

O mon ami, mon bien bon ami, la lettre d'aujourd'hui, quel nom lui donnerai-je ? Oh ! bonne et délicieuse à mon cœur ! celui de mon ami la remplit entièrement ; partout, partout, c'est son bon cœur qui parle; j'ai été contente, bien contente de toutes; mais celle-ci, de quel bonheur suprême elle m'a fait jouir ! comme *Nina* a pleuré en la lisant, et comme elle était heureuse en versant ces larmes si douces! Mon ami, et le bon oncle? oh ! dites-lui bien que *Nina*, que la *Nina* à vous, l'aime aussi parceque vous lui êtes cher, et qu'il vous l'est : oh ! c'est vrai, que cela me le fait bien aimer ; qu'il

vous écrive souvent de bonnes lettres! les bonnes lettres font tant de bien au cœur! Et cette froide indifférence pour votre père, et la sienne pour vous, toutes ces belles découvertes faites par votre esprit, que sont-elles devenues quand votre cœur seul vous a conduit? vous aviez dit tout cela à *Nina*, et *Nina* pensait qu'elle le croyait; et cependant quand *Nina* n'a écouté que son cœur aussi, elle n'a pu croire que le père de son ami ne l'aimât pas et qu'il ne fût pas aimé lui de son fils, de *Friendman*, si bon, si sensible, si bien fait pour trouver du bonheur à aimer. *Nina* a cru que *Friendman* s'abusait lui-même, et dans sa dernière lettre, je crois, elle le lui dit : mon ami, et j'ai eu raison; oh! cela me fait bien plaisir; vous voyez bien que vous l'aimez, le père, que vous le trouvez bon, qu'il l'est en effet, et qu'il vous aime; je suis contente quand vous pleurez pour lui, pour votre mère; j'aime que vous les aimiez; ne voilà-t-il pas que je l'aime aussi le père? Je suis sûre qu'il était malheureux, ce pauvre homme, d'être comme il était avec vous; je sens qu'il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus; mais, mon ami, ce n'est, je

crois qu'étant jeune qu'on peut plier son caractère et se soumettre à ce qu'on aime ; à l'âge de votre père ce n'est plus de même, il faut s'attendre qu'il conservera ses défauts, voyez-les avec indulgence, et soyez touché de sa tendresse qui n'en existera pas moins. J'étais seule ce soir quand j'ai reçu votre lettre, à sept heures ; après il est venu du monde chez moi; je n'écoutais qu'avec peine ce qu'on disait ; j'avais envie que chacun se tût, parcequ'il me semblait que j'avais quelque chose de bien intéressant à conter; mon ami, c'est bien drôle, je ne savais ce que c'était, et, après un peu de temps, j'ai découvert que ce que j'avais tant d'envie de dire, et qui me paraissait si pressé, c'était que mon ami était raccommodé avec son père, qu'il l'avait écrit à sa *bonne*. Comment trouvez-vous cela? moi, je n'y comprends rien; c'est apparemment de vous aimer qui me rend comme cela, voilà tout ce que j'en sais; mais ne me grondez pas, car la mauvaise ame a été bien après, toute la soirée; et la bonne ame, oh! comme elle était heureuse, elle! toutes les deux ont marché à la fois et très bien, je vous assure

Bon ami, je crois qu'il ne faut pas que vous lisiez des livres sur Dieu : très certainement vous disputeriez contre eux, et votre esprit viendrait étouffer les bons mouvements de votre cœur, qui font tant de plaisir à votre *bonne;* je vous l'avouerai, je ne les aime guère, ils ne touchent point mon cœur, et il me semble que Dieu ne veut que de lui. Oh! que je suis contente de savoir que vous le priez, que vous le remerciez, tout cela avec tant de sensibilité! et mon ami imagine qu'il ne croit pas! et il s'imagine cela jusqu'à ce que son esprit *comprenne* Dieu! Mon ami, il a fait nos cœurs pour *l'aimer*, et n'a point fait nos esprits pour le *comprendre* : pourquoi a-t-il voulu que cela fût ainsi? Votre *bonne* adore sa volonté en silence, et ne cherche point à en pénétrer les motifs; je voudrais que mon ami fît comme cela, s'il le peut. Oh! je l'ai bien remercié, Dieu, de tout ce que votre bonne lettre me dit; j'aime à lui parler, je lui conte toutes mes pensées, tous mes desirs, et puis quelquefois je m'embrouille, et j'ai peur de lui mentir, ou bien de lui dire des choses qui lui déplaisent, et je finis par lui dire : « Tenez, mon

Dieu, vous voyez bien mieux que moi-même tout ce qui se passe dans mon cœur, ce qu'il y a de bien et ce qu'il y a de mal; tout ce que je vous dis est assez inutile, peut-être, puisque vous le saviez sans cela; mais je trouve du bonheur à vous parler; je vous crois si bon, si bon, je l'ai éprouvé tant de fois, je sais si bien que vous écoutez favorablement ceux qui s'adressent à vous dans la simplicité de leur cœur: mon Dieu, ce que je vous demande avec le plus d'ardeur, c'est que vous souteniez ma faiblesse, afin que je ne vous abandonne jamais: » presque toujours, voilà la fin de mes prières. J'aime à en faire aussi quelques unes que j'ai dans un livre, je les trouve dans mon genre, je pleure en les lisant; c'est encore une chose que j'aime bien de pleurer pour Dieu: ô mon ami! c'est vrai qu'il existe et qu'il est bon, puisque nos cœurs nous le disent.

Mercredi soir.

Ce qui me rend plus hardie pour mes lettres, c'est ma confiance en Dieu; mon ami y pense aussi à ce sujet, et cela m'a fait bien plaisir:

oh! je le prierai bien pour cela, et sa bonté nous sera plus favorable que les adresses de madame D*** ne pourraient l'être : je crois que mon ami trouvera que je parle trop longtemps sur cet article, mais il a bien fallu lui dire tout ce que je pensais. Et puis il faut qu'il trouve bon que je le prie, quand je *veux* ou ne *veux* pas une chose; il m'est impossible d'employer ce mot avec mon ami, il n'exprimerait pas ce que je pense, puisque sa *bonne* lui est bien réellement soumise ; et lui qui veut l'être aussi! comme si cela avait de la raison! bon ami, heureusement pour elle, votre *Nina* n'a pas tout l'orgueil que vous semblez quelquefois vouloir lui donner, elle sait s'apprécier; mais pour faire plaisir à son ami, elle n'obéira pas aveuglément à ses volontés, elle lui dira toujours ce qu'elle en pense, et le plaisir ou le chagrin qu'elles peuvent lui faire; après cela ce sera vous qui déciderez : il n'y aura que le père à qui il faudra faire croire le contraire, et je vous promets même de lui paraître très entêtée quand il s'agira de choses intéressantes.

Quant à ne nous point voir cette année, pour attendre le succès des papiers, ce n'est assuré-

ment pas mon avis; mon bon ami, ce succès n'est pas assez positif; il est bien vrai que plusieurs personnes ont été présentées ou par intrigue, ou par argent; il est bien vrai aussi que le public en parle trois jours, et n'y songe plus après: mon ami paraît douter s'il est bien de donner beaucoup d'argent pour cela; oh! sa *bonne* en doute bien aussi, elle ne peut dire le contraire; je crois bien qu'il n'est pas de l'exacte probité de corrompre quelqu'un pour ses intérêts; vous ne serez pas le seul, c'est vrai; mais l'usage doit-il autoriser des choses blâmables en elles-mêmes? ce ne peut être l'avis ni de *Nina*, ni de son ami; il doute à présent, ce bon ami, il finirait par se faire des reproches: peut-être vois-je mal, mais je suis obligée de dire ce que je crois, quoique cela nuise au succès de ce que nous desirons.

Jeudi soir.

Mon ami, j'ai dit l'autre jour au *bon* que M. de N*** (qui n'est pas présenté) était venu chez moi, que j'en avais été étonnée parcequ'il ne m'en avait rien dit à B***, mais que je croyais

que je le recevrais s'il revenait, afin que cela marquât moins pour vous; alors on dirait simplement que je continue à revoir mes connaissances de B***. Quelques personnes peut-être diront que j'ai tort de manquer à l'étiquette; moi je dirai que j'aime mieux cela que de faire des malhonnêtetés à des gens avec qui j'ai été en société pendant six semaines; voilà tout: *le bon* m'a approuvée. Je dois voir demain les M****, je compte bien leur dire que j'ai été bien fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi le jour que M. de N*** y est venu; j'espère qu'elles le lui diront, et qu'il y reviendra, car j'ai craint qu'il ne crût que ma porte lui avait été fermée. Mon ami, je vous ai dit l'autre jour qu'il fallait pour les P...... les mêmes preuves que pour la cour, je suis très sûre de cela: je ne vois absolument que les voyages de C*** à gagner; je ne vous y verrais pas en liberté, mais je vous y verrais, bon ami; oh! c'est toujours beaucoup. Recevant M. de N***, je serai bien moins tracassée de vous recevoir aussi cet hiver; je crois qu'alors on aura moins de soupçons de notre liaison, quoique je vous reçoive plus souvent que lui; il n'est pas possible que dans le nombre de

ses connaissances il n'y en ait pas qui plaisent plus que d'autres : il me semble que cela ne peut paraître extraordinaire. Enfin, je veux vous voir, vous dire que je vous aime, mon parti est bien pris là-dessus; les raisonnements que je me fais tendent tous à me persuader qu'il y aura moins de bavardages là-dessus que je ne le croyais, lorsque je vous ai écrit : *Pourquoi n'êtes-vous pas présenté?*

Mon ami, je me rappelle que dans une de vos lettres vous me dites que vous croyez qu'il faudra, à Paris, prendre une toute autre tournure que celle que vous avez : moi, je ne crois point cela ; je pense qu'il faut savoir seulement se conformer à celle des gens avec qui l'on vit, mais sans trop s'éloigner de celle qui nous est naturelle; j'avoue à mon ami, que je crois, par exemple, que s'il voulait faire l'agréable, et être bien émoustillé, il aurait l'air assez gauche ; je ne sais pas si j'ai tort ou raison.

Oh! non, je ne suis pas de l'avis de votre mariage : dans votre avant-dernière lettre, l'idée des enfants paraissait vous occuper assez fortement ; dans la supposition qu'un jour, peut-être, elle deviendrait pour vous une idée

de bonheur, je vous ai répondu ce que mon cœur me dicte et me dictera toujours, que votre *bonne* saura se sacrifier pour vous voir heureux. Ce n'est point sublime, mon ami, c'est tendre, bien tendre, comme ce que je vous avais mandé dans la lettre d'avant; il y a des sacrifices bien cruels; quand on aime comme votre *Nina* on les fait, je ne sais pas si on les supporte. Vous n'avez point envie de vous marier à présent, je le sais; mais je vais parler en supposant que cela soit possible un jour: si en vous mariant (et il faudrait que ce fût pour être heureux), votre *bonne* peut avoir la deuxième place dans votre cœur après votre femme, mon ami, elle connaîtra encore le bonheur; mais elle ne voudrait pas de la première, elle est trop sûre que cela nuirait au vôtre, quoique la tendresse que vous avez pour elle fasse que vous ne pouvez maintenant vous persuader cela. Si cette première place occupée par une autre remplit tellement votre cœur qu'il n'y en ait pas de deuxième, mon ami, c'est alors que le sacrifice aura lieu; oh! comment puis-je écrire tout cela?

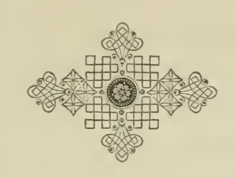
Tendre ami, comme je vous aime! n'ayez

pas de peine de tout ce que je vous dis; peut-être je ne m'exprime pas bien ; je ne sais pas si je rends bien tout ce que je pense, ou plutôt tout ce que mon cœur sent : votre *bonne* est si troublée, quand elle parle sur ce sujet !

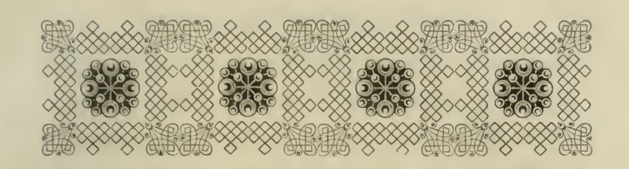
Vendredi, 6 heures du soir.

Tendre ami, je vais fermer cette lettre, parceque je veux l'envoyer à l'oncle. Je vais demain à Fontainebleau, et j'y resterai jusqu'à dimanche, qui sera le 22, je crois; en arrivant je tâcherai de vous en envoyer une à votre adresse : je ne veux pas en faire partir de Fontainebleau; cela change peut-être quelque chose aux jours, voilà pourquoi je veux mettre celle-ci à la poste aujourd'hui. Je répondrai encore à la délicieuse lettre de mon ami; il est un peu injuste, mon ami ; il me gronde de ce que je m'intrigue de sa santé, et il me parle de la mienne sans fin et sans cesse. Adieu, le bien tendre ami de mon cœur, vous faites mon bonheur, que je suis heureuse de faire le vôtre ! oh ! que cela dure toujours, toujours ; quelle delicieuse idée pour la tendre *Nina* ! pourquoi

celle-là ne remplit-elle pas son cœur, et ne chasse-t-elle pas entièrement les vilaines craintes qui font de la peine à mon ami! Bon ami, je ne veux pas oublier de vous prier encore de ne pas trop laisser raisonner votre esprit sur Dieu : votre cœur y croit, n'écoutez que lui.







XII.

Samedi soir, à Fontainebleau.

Je ne dirai qu'un petit bonsoir aujourd'hui à mon ami : mon mal de tête est fort, que mon ami ne s'en occupe pas, dans deux jours je me porterai bien : je n'ai pas voulu m'endormir sans vous dire que je vous aimais bien, de tout mon cœur ; *la bonne*, la *Nina* à vous, aime à vous répéter ce qu'elle sent si bien. Bonsoir, bien tendre *Friend-man*.

Ce dimanche soir.

O mon ami ! comme tous les jours j'attends

cette heure-ci avec impatience! c'est la seule où je suis sûre, bien sûre, de n'être pas dérangée : je pense à mon ami en toute liberté; la mauvaise ame n'a rien à faire, elle ne vient point troubler la bonne qui est toute à vous. Je me rappelle que j'ai bien mal rendu, dans ma dernière lettre, tout ce que je pensais sur votre mariage; sûrement je me suis bien embrouillée; oh! je le sens bien, je ne puis rendre clairement ce qui se passe en moi à ce sujet: ne croyez qu'une chose, qui est bien vraie, c'est que votre *bonne* saura, saura toujours sacrifier son bonheur au vôtre; oh! vous le savez, mon ami, qu'elle vous aime bien votre *bonne!* A propos, pourquoi vous reprochez-vous de la reprendre, cette imparfaite *Nina*, qui a un si bon ami! savez-vous bien que je le crois aussi, que dans les petites maisons des vignes je n'aurais guère été grondée; oh! dame, là je n'aurais été uniquement occupée que de mon ami, pour lui seul mes jours se seraient écoulés, et ils auraient été employés à l'aimer, à tâcher de lui plaire; je n'aurais pas attendu qu'il me dît ses volontés, j'aurais mis tous mes soins à les prévenir : plus de mauvaise ame!

plus de crainte du public! mon ami aurait été le monde pour moi : pourquoi cela n'est-il pas? oh! non, vous n'auriez guère été dans le cas de gronder votre *bonne*, je le crois. Comme vous l'aimez bien votre *bonne!* pourquoi donc avez-vous écrit *qu'elle avait un cœur et vous un esprit?* et puis il me prie de dire que non; oh! je vous l'aurais bien dit toute seule, tendre ami; oui, vous avez un cœur, un bien bon cœur; c'est lui qui a écrit la bonne lettre tout entière: si vous saviez comme j'en suis reconnaissante de cette bonne lettre, je l'ai bien été aussi de toutes les autres; je ne croyais pas possible qu'il y en eût qui me fissent plus de plaisir, et voilà que mon ami m'en écrit une bien meilleure encore; oh! dame, son cœur était tout-à-fait plein; tout ce qu'il sentait pour le père, pour la mère, pour l'oncle, tout cela a rejailli sur *la bonne.* Et à cause du chagrin que j'avais eu de la dixième, mon tendre ami craignait qu'il n'y eût encore quelque chose dans celle-là qui pût m'affliger? oh! il n'y avait rien, rien du tout, elle est toute pleine de bonheur, la bien bonne et bien délicieuse lettre! mon ami, je vous en prie en grace, ne craignez plus de

me faire des chagrins, vous n'y pouvez rien, vous voyez que je me les fais moi toute seule; vous étiez si loin de songer que cet article pût produire l'effet qu'il a produit; c'est moi qui vous tourmente en étant comme je suis, pardonnez-le à votre *bonne*, et ne vous inquiétez plus pour elle; c'est de tout son cœur qu'elle en prie son bien tendre ami.

Ce lundi soir.

Mon ami, il me semble que mes vilaines craintes qui m'affligent et vous aussi, viennent d'abord, de ce que je vous ai mandé une fois que je croyais que difficilement un homme s'attachait et était constant: il me semble qu'elles viennent aussi de la persuasion où je suis, que je n'ai pas tout ce qu'il faut pour vaincre les obstacles que je trouve à la durée de cet attachement; c'est à cette dernière idée que je tiens le plus; et cependant il m'en est venu une nouvelle que je vais dire à mon bon ami, parcequ'il me l'éclaircira; elle me tracasse depuis hier: peut-être que cette crainte (que j'ai tort d'éprouver, car elle fait de la peine à

mon ami qui m'aime si bien) tient à quelques défauts que je ne me connais pas. Cela peut-il être, cela est-il? Mon ami me dit qu'il est grondeur, tracassier, je ne sais quoi encore; j'ai bien de la peine à croire tout cela, puisque je ne l'ai jamais vu; mais si cela est, combien votre *bonne* doit être reconnaissante de votre amitié si tendre qui fait disparaître tous vos défauts devant elle! vous le voyez bien, que vous en ayez, que vous n'en ayez pas, toujours *Nina* doit vous aimer, vous bien aimer: oh! elle n'a rien à se reprocher là-dessus, par exemple; les torts qu'elle a eus ne sont jamais venus de son cœur, et elle répond hardiment qu'il n'en aura jamais avec son bien tendre ami. Mon ami, c'est bien singulier, vous avez la crainte de ne pas m'aimer assez actuellement, et la persuasion de m'aimer toujours: et moi je crois au contraire que vous m'aimez autant qu'on peut aimer, et j'ai la crainte que cela ne dure pas: pourquoi donc différons-nous comme cela? moi je ne le sais pas.

Mercredi soir.

Mon tendre ami, je l'aime bien aussi cette bonne lettre d'hier; tenez, je les aime toutes, c'est bien vrai : comme mon ami connaît sa bonne! comme il voit bien la manière dont elle reçoit et lit ses lettres! oh! pour cela, oui, j'ai bien du bonheur quand je les vois arriver : je les distingue bien vite de toutes les autres. Bon ami, hier je l'ai reçue à dix heures du matin, j'en ai lu une partie, et puis il a fallu l'interrompre pour faire un peu de toilette, parceque j'allais à la chasse avec MADAME E*** : je ne suis rentrée chez moi qu'à près de cinq heures ; il a fallu encore une autre toilette pour aller à la Comédie (cela aurait paru extraordinaire si je n'y avais pas été), et de là j'ai été souper chez le Roi, et je suis revenue à minuit et demi n'en pouvant plus et d'ennui et de fatigue; il avait fait un froid à cette chasse qui m'avait tellement pénétrée, que je craignais d'être malade : sans mon ami, je n'y aurais sûrement pas pensé; mais qu'il soit tranquille, je me porte bien aujourd'hui. Mon ami, comment trouvez-vous cette journée pour une *Nina* qui a une lettre de son ami à lire? Ah!

j'étais sur les épines : je croyais que le moment de venir me coucher n'arriverait jamais : et la pauvre bonne ame, qui n'avait pas le temps de respirer! il a fallu faire marcher la mauvaise sans fin et sans cesse. Oh! les petites maisons des vignes! la bonne ame toute seule les habiterait : quelle différence!

Jeudi soir.

Mon ami, je suis bien fâchée de ce que le projet des gardes ne convient pas à votre père. Oh! tâchez donc qu'il change d'avis, je vous en prie en grace. Vous savez à présent quelle est la façon de penser du *bon* sur cet article, il l'approuve : vous voyez que nous ne sommes pas les seuls; bon ami, si cela vous convient toujours, ce serait bien heureux, votre *bonne* le croit. Je n'ai pu parler du congé, *le bon* est parti d'ici ce matin; hier je ne l'avais pas vu seule; nous devons revenir ici dans dix ou douze jours; je l'engagerai à parler : mais si les gardes vont toujours, peut-être dira-t-il qu'il ne veut pas tant parler pour vous; alors je crois qu'il vaudrait mieux qu'il se réservât pour les gardes; je crois aussi que, de toutes manières, il faut

que vous fassiez des démarches de votre côté pour le congé. Bon ami, je reviendrai de C*** tout à la fin de décembre : je crois qu'il faudrait que vous fussiez à Paris un peu avant ; après, cela retarderait trop notre bonheur. Oh ! je crois que nous nous parlerons bien peu la première fois que nous nous verrons : comme votre *bonne* sera saisie ! en y pensant seulement, mon tendre ami, j'en suis toute tremblante ; il faudra aussi ne venir chez moi que trois ou quatre jours après mon arrivée, afin de n'avoir pas l'air d'en avoir été instruit à point nommé.

Mon ami, je suis bien contente de ce que vous vous êtes reproché d'avoir contribué au peu de croyance de votre frère : oh ! aimez bien mon Dieu, je vous en prie ; mais mon ami est plus avancé là-dessus qu'il ne le pense ; il le prie, il met sa confiance en lui, il est reconnaissant ; et puis son esprit vient se jeter à la traverse ! il se fait cependant bien connaître à votre cœur, à votre bon cœur que j'aime tant. Votre *bonne* ne peut croire que l'univers se soit formé de lui-même, il faut qu'il y ait un premier principe que notre esprit ne peut comprendre : c'est lui que j'appelle Dieu. Mon ami,

vous le savez bien, mon esprit à moi ne peut faire de grands raisonnements, ni disputer contre le vôtre; mais cet esprit, dont en général nous tirons tant de vanité, à quelque degré qu'il soit, il trouve toujours un point au-delà duquel il ne peut passer; ses bornes sont plus ou moins éloignées, mais il en existe toujours; quelquefois il veut les franchir, et alors il s'égare, il accumule erreurs sur erreurs, il s'enfonce lui-même dans un labyrinthe dont son orgueil seul peut lui persuader qu'il trouvera l'issue. On dit que l'homme est l'ouvrage le plus parfait de la nature; comme il est faible cependant! combien son pouvoir est limité! combien de maux auxquels il est soumis! comme il a besoin d'un appui! son cœur lui dit qu'il en existe un qui ne peut lui échapper, s'il le recherche de bonne foi : un être tout puissant, tout bon, tout miséricordieux, qui possède ces qualités à un point que notre faiblesse ne peut comprendre, sera son soutien, son consolateur: tendre ami, oh! oui, votre cœur vous dit cela; il doit parler comme le cœur de votre *bonne*, n'est-ce pas, bien bon ami?

Vendredi soir.

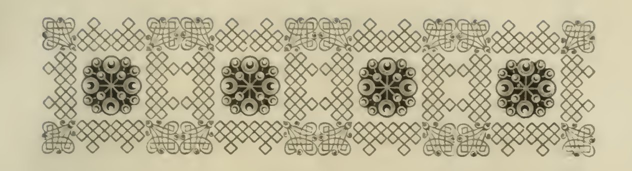
Mon ami n'aura de sa *bonne* qu'un petit bonsoir. J'ai soupé dans une maison dont les appartements étaient d'une chaleur extrême, cela m'a donné un grand mal de tête; au total, le monde me fatigue réellement : je n'ai jamais pu concevoir qu'on y pût vivre habituellement. A propos, j'ai toujours oublié de vous dire que j'avais parlé à mon chirurgien de mes maux de tête, et qu'il me faisait prendre une petite boisson pour cela; je vous avoue que je ne la crois pas fort utile, mais enfin j'ai fait ce que mon ami voulait.

Ce samedi soir.

Mon mal de tête est devenu un rhume; peut-être est-ce le commencement de celui qui me prend tous les ans dans ce temps-ci, et qui dure trois ou quatre mois : mais n'en soyez pas inquiet du tout, car ordinairement je n'en souffre pas; vous ne me gronderez plus, mon ami, je crois que je vous parle assez de ma santé; à présent, je vais m'occuper de choses plus intéressantes. J'ai toujours un bien grand desir que vous entriez dans les Gardes-Françaises :

combien cela me serait avantageux ! rien ne serait plus simple alors que de vous voir beaucoup à Paris, au lieu que sans cela, on ne saura trop pourquoi vous y êtes ; mon ami, pensez donc un peu à la *craintive bonne*, elle redoute extrêmement les bavardages du public, vous le savez bien ; et ce serait un excellent moyen pour les éviter. Oh ! j'espère que votre père ne s'y opposera pas, il est si bon ! quel plaisir j'ai à vous le voir aimer comme vous faites ! il le mérite, car il vous aime bien aussi ; pourquoi, pendant quelque temps, aviez-vous cessé de vous entendre ? vous êtes plus heureux tous deux maintenant. Savez-vous bien que vous me le faites aimer aussi votre père ; tout ce qui vous est cher ne peut m'être indifférent ; bien tendre ami de mon cœur, vous connaissez assez votre *bonne* pour ne pas douter de cette vérité ; et puis il est bon pour moi aussi le père, puisqu'il songe à mon bonheur ; c'est bien y travailler que de vous envoyer à Paris : je voudrais que vous y vinssiez vers le 15 décembre, afin de ne pas y arriver positivement en même temps que moi, qui n'y reviendrai qu'à la fin du mois : bon ami, cela se peut-il ?

N. F.



XIII.

Lundi 23, 10 heures du matin, à Paris.

Mon ami, je n'ai reçu votre lettre qu'hier matin à dix heures, parceque j'étais à Fontainebleau; votre *bonne* a été troublée toute la journée, vous lui pardonnez bien, j'espère; je vais vous dire pourquoi : Samedi au soir, craignant de n'avoir pas de temps le dimanche, j'avais fait mon paquet, dans lequel il y avait un petit billet pour l'oncle : au vrai, j'aurais pu attendre au lendemain matin, de bonne heure; mais n'ayant reçu votre lettre qu'à dix heures, cela est revenu au même. Il fallait faire ma toilette; j'étais d'autant plus pressée, qu'on venait de me dire que le Roi

recevait plus tôt qu'à l'ordinaire, ce qui n'a point été; mais la *dame* et l'*enfant* sont venus à la fin de mon habillement, et sont restés là; sans cela j'aurais pu lire encore de votre lettre, défaire une deuxième fois mon paquet, et ajouter un mot à mon ami. En la recevant cette bonne lettre, sentant que je n'avais pas le temps de la lire, j'avais jeté les yeux sur les premières lignes venues, j'en avais parcouru quelques unes de côté et d'autre, j'avais seulement vu qu'il était fort question des gardes, et que vous desiriez avoir une réponse tout de suite ; étant absolument dans l'impossibilité de vous répondre, puisque je ne pouvais même vous lire , bien vite je défis ma première enveloppe, et je chargeai l'oncle de vous dire un mot là-dessus en vous envoyant ma lettre. Pour en revenir à mon trouble, j'ai donc fait ma cour à toute la famille royale, ce qui dure près de deux heures; je suis revenue me déshabiller, j'ai dîné, et suis partie peu après : en arrivant chez moi, j'ai trouvé quelqu'un qui m'attendait : quand j'ai vu cela, j'ai envoyé tout de suite ma lettre à la poste.

Lundi soir.

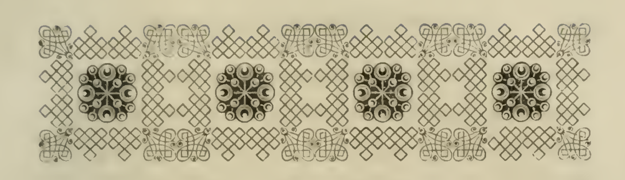
J'ai été interrompue ce matin, mon ami; vous voyez bien que j'ai dû être mal à mon aise, de savoir que vous me parliez de choses intéressantes, que vous en desiriez la réponse tout de suite, et que je ne pouvais pas faire ce que vous vouliez. Mon ami, tout cela était malheureux pour votre tendre *Nina;* ah! ne trouvez pas mauvais toutes les différentes impressions que lui cause sa tendresse : peine, joie, inquiétudes, tout est bien. En grace, en grace, ne vous embarrassez pas du tout de mes chagrins; quand j'en ai, je sens si bien qu'ils viennent de ma tendresse pour vous, qu'il s'y mêle toujours une sorte de plaisir : tendre ami, votre *bonne* vous en conjure, vous en supplie de tout son cœur, ne soyez jamais tracassé pour elle, grondez-la, ne la grondez pas, faites tout ce que vous voudrez; tant que vous l'aimerez, *Nina* sera heureuse, bien heureuse.

Mardi, 4 heures et 1/2 du soir.

Mon ami, je suis de votre avis pour les gardes; j'y vois beaucoup plus d'avantages que

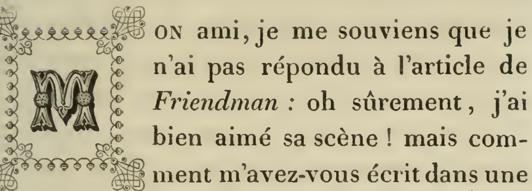
d'inconvénients, et je le desire de tout mon cœur : il se peut faire qu'il entre dans la tête de quelques personnes que je suis pour quelque chose dans tout cela; mais votre mère a raison de dire que dans tout il y a un peu à craindre, et qu'il faut se déterminer pour le côté où il y a moins d'inconvénients : je crois très fort que c'est celui des gardes; je voudrais que vous pussiez y entrer promptement, pour ne pas passer cet hiver à Paris sans raisons, ce qui ferait, je crois, beaucoup plus parler. Je ne puis causer de tout cela avec *le bon*, il est à la campagne, et n'en reviendra que le 31, pour aller à Fontainebleau. Le 1er j'irai aussi, nous en reviendrons le 5, et nous irons le 6 à C***. D'après ces arrangements, je crois impossible que la maréchale de D*** le puisse voir, mais il sera tout simple qu'elle lui écrive : il faut qu'elle lui mande que vous êtes son parent, qu'elle prend infiniment d'intérêt à vous, que vous desirez entrer dans les gardes, que s'étant déjà employée pour cela sans pouvoir réussir, elle s'adresse à lui sachant qu'il vous a connu à B***, que vous ou le père devez lui écrire d'après son conseil pour lui faire cette demande vous-même.

Ainsi votre voyage à Paris ne sera point retardé, je ne veux point de cela, mon ami; je desire bien vivement que vous soyez placé le plus tôt possible, je crois que ce sera l'avis *du bon* aussi; je l'y engagerai bien, cela vaut bien mieux pour moi. Une chose que je crains fort c'est que *le bon* ne veuille pas qu'on sache qu'il se sera mêlé de cette affaire : cette publicité serait pourtant bien avantageuse à votre *bonne;* je ne comprendrai jamais qu'il ne le sente pas; je ferai bien mon possible pour le lui persuader, parceque cela est vrai. Mon ami, il y a ordinairement un voyage de C***, de trois semaines, dans le printemps, et puis on y passe le mois d'août, et puis novembre et décembre; en octobre, il y a du Fontainebleau; je ne sais pas encore où je placerai ceux de R*** : ainsi nous n'aurons pas neuf mois de bonheur, tendre ami. Peut-être cela vous en fera donner davantage à vos parents : oh! comme je suis contente de ce que vous les aimez bien! je le savais bien que c'était dans votre cœur; moi je les aime aussi, ils sont bons, et ils vous aiment!



XIV.

Mercredi soir, 25 octobre 1786.



MON ami, je me souviens que je n'ai pas répondu à l'article de *Friendman :* oh sûrement, j'ai bien aimé sa scène ! mais comment m'avez-vous écrit dans une de vos lettres : *ma bonne n'aurait pas cette ressource.* Cela m'a fait croire que vous saviez ma façon de penser; effectivement, si je n'avais pas un motif aussi puissant que le mien l'est à mes yeux, pour m'engager à vivre dans un cas semblable, pourquoi n'aurais-je pas cette même ressource ? mon ami, je n'en ferais pas usage, parceque je crois que Dieu seul doit disposer de ma destinée ; c'est lui qui fixe le

moment de notre naissance ; celui de notre mort lui appartient également. Il est bon, il a créé les hommes pour être heureux, et, quand le malheur les accable, peut-il ne pas leur permettre de le faire cesser, dites-vous ? oh ! sans doute, il nous a créés pour être heureux ! mais c'est précisément cette persuasion qui me fait croire à l'immortalité de l'ame. Ce n'est pas dans cette vie-ci que peut se trouver le bonheur parfait, sa durée doit être employée à travailler à l'acquérir; si Dieu permet que les maux nous accablent, nous devons les souffrir avec résignation; y mettre un terme, me paraît agir contre sa volonté. Je me fais une si grande idée de l'être qui a formé l'univers, que je crois impossible que nous puissions pénétrer ses desseins : moi, mon ami, moins je les comprends, et plus j'ai de facilité à soumettre mon esprit et ma raison. Je crois aussi qu'il n'y a pas un homme sur la terre qui ne puisse être utile à ses semblables : dans quelque position que l'on soit, on peut toujours faire du bien, de manière ou d'autre; on peut donner des secours aux pauvres, adoucir les peines des affligés, contribuer au bonheur de quelques individus,

ou par de bons conseils, ou par mille autres moyens. Oh! je crois que nous sommes créés pour faire le bien, et que nous ne devons point abréger la durée de la tâche qui nous est imposée, ni nous en rapporter aux autres pour la remplir.

Jeudi soir.

Mon ami, écoutez, j'ai eu un peu de chagrin aujourd'hui : une vieille femme de chambre, dont je crois vous avoir parlé, m'a dit ce matin : « Madame, est-il vrai qu'à B*** il y avait un jeune homme qui venait tous les jours déjeuner avec vous? quelqu'un m'a dit cela; et comme j'ai répondu que je ne le croyais pas, on a ajouté : « *Oh! c'est peut-être une personne qui se vante* ».

Mon ami, j'aurais bien voulu savoir qui lui avait dit cela; mais j'ai craint de paraître faire trop d'attention à ce qu'elle disait en le lui demandant, d'autant plus qu'il y avait là une de mes femmes qui était à B***; et j'ai continué ce que je faisais d'un air indifférent, et fort troublée intérieurement cependant, mais sans

rougir, ce qui m'a étonnée : bon ami, je me persuade le plus que je peux qu'on ne parlera point de moi ; mais dans les moments où je le crois, cela m'afflige. Vous croyez bien que la phrase, *une personne qui se vante*, ne m'a pas fait d'impression ; oh ! j'ai bien de la confiance dans mon ami, il ne peut soupçonner sa *bonne* d'en manquer un seul instant. Mais on parle donc de moi? grondez-moi si vous êtes fâché que j'en aie de la peine; je ne puis vous dire que je n'en ai pas, je mentirais : vous la connaissez, votre *bonne*, vous savez comment elle est faite? mon ami, je crois que nous avons eu tort à B*** de ne pas mieux dissimuler, j'en suis fâchée à présent : le trouvez-vous mauvais ? dites-le-moi. Je suis bien triste ce soir, toutes mes idées se confondent. Pourquoi donc suis-je tant affectée de ce que cette femme m'a dit? en vérité, je l'ignore. Bonsoir, bonsoir, mon bien tendre ami. Oh ! aimez *Nina*, aimez-la toujours.

Vendredi soir.

Quel plaisir j'ai eu en recevant votre lettre aujourd'hui ! mais il a été bien troublé en li-

sant votre petit papier; pardon, mon ami, d'en avoir de la peine, quoique vous me le défendiez ; mais puis-je être maîtresse de mes sensations? Je suis faible, très faible, j'en conviens, et les choses singulières peuvent m'étonner : mais, mon ami, comme vous avez raison de dire que, loin d'être l'esclave des usages du monde, vous ne les connaissez pas : oh ! bien certainement ce pays-ci vous est inconnu ; où avez-vous pris qu'on cherchait toujours à cacher le mal? croyez qu'il y a eu beaucoup d'exemples du contraire. En effectuant votre projet, voici ce qu'on dirait de votre *bonne*, soyez-en sûr et très sûr : qu'elle a bien caché son jeu depuis quatre ans qu'elle est dans le monde, qu'elle se dédommage bien de la contrainte qu'elle s'était imposée, qu'il est impossible de croire qu'elle en est à son début d'après une conduite aussi imprudente, que le vice ne peut marcher tête levée qu'après s'être bien enraciné, qu'elle a renoncé aux apparences même de l'honnêteté; on ajouterait que *le bon* et *le petit* sont des gens abominables, et leur réputation serait aussi flétrie que la mienne. L'idée de l'amitié n'entrerait dans aucune

tête, pas même celle d'un véritable amour ; les sentiments les plus vils, voilà ce que le public donnerait en partage à *votre Nina*. Oh ! non, jamais, jamais, mon ami ! il ne serait pas en moi de le supporter; et vous, que deviendriez-vous si vous étiez cause de ces bruits injurieux? Mon ami, ils ont existé pour d'autres femmes peut-être aussi innocentes que moi. Écoutez : je suis de sang-froid, ce n'est point l'effarement de la singularité qui me fait vous dire tout cela; j'ai pu penser qu'une manière ouverte de donner mes lettres pourrait prévenir les soupçons de mes gens, mais quatre ou cinq valets ne sont pas le public; d'ailleurs, mon ami, peut-être par ce raisonnement me suis-je plutôt étourdie sur les dangers que persuadée : cela vient de ma tendresse pour vous, du desir de vous la témoigner; ainsi vous ne me savez pas mauvais gré de paraître quelquefois inconséquente. Mon ami, croyez une chose bien véritable, c'est qu'il n'y a peut-être pas dix hommes dans Paris qui croient à l'honnêteté des femmes, qu'il y a effectivement beaucoup de ces dernières, malhonnêtes et qui travaillent de tout leur pouvoir à perdre la ré-

putation des autres; qu'en général on croit ici le mal fort légèrement, qu'on se donne de la peine pour le découvrir, pour le répandre, pour qu'il circule autant qu'il est possible; qu'on parle rarement du bien, qu'on ne l'approfondit jamais, et même qu'on y croit peu : voilà le public qui jugerait votre *bonne*. Aussi tout mon desir a-t-il toujours été qu'il s'occupât peu de moi, et je voudrais que toujours ma conduite tendît à ce but.

Dimanche soir.

Je n'ai pu écrire hier au soir, j'étais accablée, fatiguée sans savoir pourquoi, j'avais besoin de repos : mon ami, je suis tourmentée, troublée; je vois les plus grands inconvénients à la conduite que vous me proposez, et vous, vous en voyez à en tenir une contraire : comment donc faire? Oh! est-ce que de toutes manières votre *bonne* ne pourra éviter des jugements faux et qu'elle ne pourra supporter? vous disiez que je n'avais plus assez de crainte du public : vous me l'avez bien rendu. Mon ami, en grace, bien en grace, ne nous voyons, sur-

tout dans les commencements, que comme connaissances : quoique je ne sois plus extrêmement jeune, je le suis encore assez pour ne pas afficher d'avoir un ami, et un ami de votre âge. Oh ! bien certainement, on ne le croirait pas.

Pourquoi donc vous tourmenter comme vous faites sur l'amitié que vous avez pour moi ? Oh! je crois que vous m'aimez ! mais voilà que je vais encore vous faire voir mes craintes : pour ces gardes, mon ami, quand vous y serez une fois entré, si vous changiez pour moi, peut-être cette place ne vous conviendrait-elle plus, peut-être vous repentiriez-vous de l'avoir prise ? Tendre ami, je suis bien persuadée que vous m'aimez, que vous avez le desir de m'aimer toujours : cependant mes craintes sont impossibles à détruire; je suis convaincue qu'il est dans l'homme de changer, même sans en avoir le projet; ses opinions, son esprit, ses sentiments même, varient dans le cours de sa vie ; jusqu'aux impressions qu'il reçoit sont sujettes, je crois, au changement; souvent il en est étonné lui-même, et ne peut en connaître la cause; mais cela existe, il sent que cela est.

Mon ami, réfléchissez à cela pour les gardes. Vous ne pensez dans ce moment-ci qu'à votre tendresse; en supposant même qu'elle ne change pas, peut-être n'absorbera-t-elle pas toujours toute idée d'ambition? Le jour où cette ambition se réveillera un peu fortement, vous ne serez plus si heureux; il serait même possible que le sacrifice que vous en auriez fait nuisît à vos sentiments pour moi. Toutes ces idées m'arrivent dans le moment, ne les rejetez pas sans les examiner.

Lundi soir.

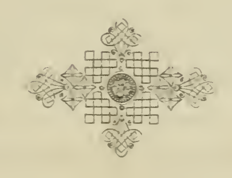
Qu'un mot ce soir, mon tendre ami: elle ne se porte pas bien du tout votre *Nina*, mais elle vous aime et elle a du plaisir à vous le dire. Bonsoir, bien bon ami.

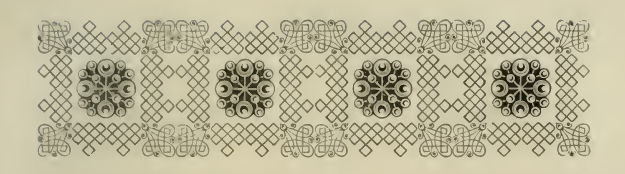
Mardi, midi.

Ne soyez pas inquiet de moi, mon ami; on dit que je me porte moins bien à cause des douches si chaudes que j'ai prises; moi, je crois que cela tient à des chagrins que j'ai; ils sont causés par la manière dont *le bon* et *le pe-*

tit sont ensemble, par les suites fâcheuses pour tous deux qui peuvent en résulter. Je croyais tout cela calmé, au contraire on s'anime, on s'aigrit de part et d'autre; peut-être y a-t-il des gens qui soufflent le feu, je n'en sais rien, mais bref on ne veut pas entendre raison, les bons conseils sont rejetés : on a des torts des deux côtés, et chacun croit fermement avoir toute raison, on veut l'avoir même dans des minuties, et l'aigreur s'accroît chaque jour : qui est-ce qui souffre le plus de tout cela? c'est votre pauvre *bonne*. Et puis la voilà encore tracassée de ses craintes du public, oh! bien tracassée! mon ami, la tête me fend, je ne puis penser de suite à rien, même en vous écrivant je suis obligée de m'interrompre et de reposer ma tête; plaignez-moi, plaignez-moi bien, non de mes maux physiques, mais de ce qui les cause. A propos, il faut que vous les sachiez ces maux, car vous seriez plus inquiet en les ignorant. Ce sont des maux de tête, des moments de faiblesse assez fréquents, peu de sommeil, et du mauvais sommeil, interrompu, agité par de vilains rêves : je n'en parle pas dans la société, parcequ'alors tout

le monde veut me soigner, et cela m'ennuie. Mon ami, au travers de tout cela j'ai des rôles à apprendre, paroles et musique : à commencer du 12 novembre jusqu'à la fin de décembre nous jouons tous les huit jours une comédie en trois ou cinq actes et un opéra comique; aussi mes lettres vont-elles bien se raccourcir : mais mon ami connaît le cœur de sa *bonne*, il sait comme il en est aimé. Voilà une vilaine lettre, je crains qu'elle ne vous afflige; votre pauvre *bonne* en serait bien fâchée : elle vous aime si bien! N. F.



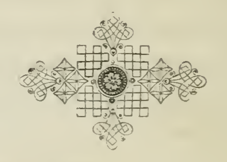


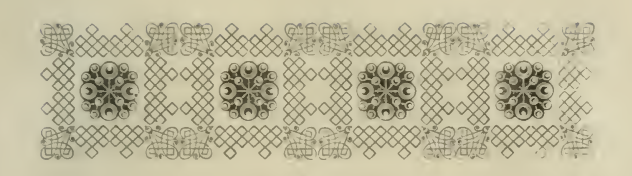
XV.

Dimanche, 9 heures du soir.

MON ami, j'arrive de Fontainebleau dans le moment: j'ai reçu votre lettre hier à une heure seulement. *Le bon* m'avait déja dit, mais en courant, qu'il avait reçu vos deux lettres, qu'il écrirait au maréchal de Biron. Je n'ai pu entrer en conversation avec lui, il était trop pressé; depuis, je ne l'ai vu que des instants: il m'a été impossible de causer avec lui; il est resté à F***, mais nous allons après-demain à C***, et je tâcherai alors d'avoir quelque chose à vous dire sur tout cela et sur le congé. Je crois que votre père ferait toujours bien de se démener pour ce dernier parti

auprès de M. de Ch***, mais sans parler de projet de quitter son corps. Mon ami, pourquoi viendriez-vous à Paris sitôt? attendez vers le 17 de décembre: si vous y étiez, comment vous écrirais-je? cela me gênerait et m'embarrasserait. Au nom de Dieu, ne vous logez pas trop près de moi, et ne parlez ni du *bon* ni de votre *Nina* à qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que je vous mande le contraire. Je ne vous ai pas écrit tous ces jours derniers parceque je ne l'aurais pu que le soir, et que j'avais besoin de repos : depuis trois ou quatre jours, je me suis trouvée un peu mal tous les jours. Je vais consulter ce soir, ainsi n'ayez pas de chagrin. Votre *Nina* aimera toujours son bien-aimé *Friendman*, vous le savez bien, n'est-ce pas, tendre ami? N. F.





XVI.

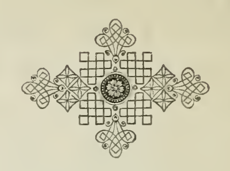
Dimanche, 3 décembre.

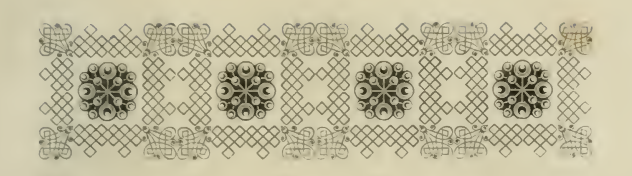


OTRE *bonne* est bien malheureuse; elle a inquiété son ami par son silence, son ami qu'elle aime si tendrement ! Je n'ai qu'un instant, je l'emploie à vous rassurer sur ma santé, elle est bonne actuellement : j'ai eu long-temps des maux de cœur, d'estomac, j'ai pris des médecines, de l'émétique; cependant j'ai toujours joué la comédie et répété depuis dix heures du matin jusqu'à deux, et depuis cinq heures et demie jusqu'à dix; le soir, quand je me couche, je n'en puis plus de fatigue. Bon ami, pardonnez à votre *bonne*, aimez-la toujours; je tâcherai de

vous écrire plus longuement dans cette semaine, n'ayant pas de grands rôles à apprendre : je sors de table, on va partir pour aller au théâtre, je n'ai que le temps de vous dire, mais de tout mon cœur, que je vous aime bien tendrement.

C'est *le bon* qui m'a dit que vous étiez inquiet ; je n'ai encore pu trouver le moment de lire votre lettre d'hier soir.





XVII.

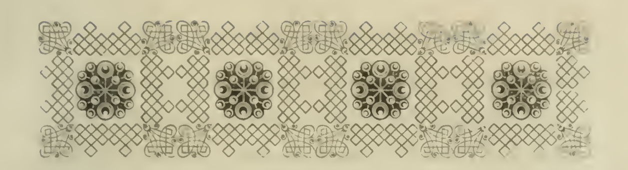
Mercredi soir.

Je ne veux pas, mon ami, que le jeudi se passe sans que vous entendiez parler de votre *bonne ;* je suis au désespoir du chagrin que vous avez de mon silence; demain ou après-demain je vous écrirai longuement, il faut pour cela que j'aie parlé au *bon:* oh! croyez que *Nina* est et sera toujours la même pour son bien-aimé *Friendman.* Je vous écris du foyer, tout le monde est autour de moi, je tremble qu'on ne lise quelques mots. Mon ami, que je crains de vous affliger en vous écrivant ces jours-ci! je voudrais penser comme vous, c'est plus fort que moi; non,

cela m'est totalement impossible; pardonnez, pardonnez, tendre ami : je voudrais vous en dire davantage, je ne le puis, j'ai trop peur en écrivant ici, et puis je vais tout-à-l'heure être en scène. Plaignez-moi, mon bien tendre ami, oui, bien tendre; oh! jamais, jamais de doute sur le cœur de votre *bonne;* si vous saviez ce qu'elle souffre en vous affligeant!

Pouvez-vous écrire plus lisiblement, bon ami?





XVIII.

Dimanche, minuit et demi.

Je suis venue me coucher en sortant de table, et *le bon* est venu chez moi un moment après : qu'il m'en coûte de vous dire le résultat de notre conversation! je vais affliger mon ami; mon ami! ah! oui, toujours mon ami, quoique je ne sois plus sa *bonne.* Quelle lettre j'ai reçue ce soir! dans un moment de confiance, j'ai pensé la montrer *au bon,* et puis j'ai changé d'avis. Mon cœur, navré de douleur, n'aurait pu entendre reprocher à mon ami l'ironie cruelle qu'il emploie avec moi. On m'a remis cette lettre en allant à table; en sortant, j'ai passé dans

ma garde-robe pour la décacheter : lorsque j'ai vu *Madame*, j'ai cru fermement m'être trompée, j'ai relu l'adresse et regardé de nouveau le cachet; enfin j'ai lu. Mon ami, si je vous aimais moins, je vous dépeindrais ce qui s'est passé en moi; mais je veux vous épargner ce détail, j'ai bien assez d'autres choses tristes à vous dire. J'ai dit *au bon* votre façon de penser sur notre conduite, sur C***, etc. Mon ami, je ne puis vous peindre sa surprise : cela lui a paru si étrange, si propre à me perdre absolument de réputation, qu'il a pu penser un instant que vous me trompiez; j'ai détruit cette idée en l'assurant que vous me recommandiez expressément de le consulter sur tout, et que ce serait lui que vous croiriez. Je ne lui ai pas caché que mesdames de C. et de S. H. paraissaient avoir des soupçons, enfin je lui ai parlé avec la plus grande confiance. O mon ami, qu'il est cruel pour moi de vous dire et de vous prier d'effectuer le résultat de cette conversation ! il est dicté par l'expérience, la sagesse du *bon*, et, (je ne puis dissimuler avec vous), par ma raison aussi; mais comme mon cœur en gémit ! D'après les soupçons, non seulement des deux femmes

que je viens de vous nommer, mais de toutes les autres personnes de B. qui ont pu parler déjà à Paris, je ne pourrais vous voir décemment que cinq ou six fois dans l'hiver, et cela, même, pourrait me nuire infiniment. Mon ami! la méchanceté n'a point de bornes; il serait possible que ce début fît notre malheur réciproque pour toujours; il serait possible que, même la cour, vu mon rang et mon état, s'en mêlât sourdement et trouvât des moyens de nous séparer pour jamais. Tendre ami, écoutez la prière de votre *bonne* (ce nom m'est échappé, j'aime à croire que votre cœur ne le désavouera pas): partez de Paris avant mon retour; loin de vouloir s'intéresser pour votre congé, *le bon* desire, et fortement, que vous ne l'ayez pas et que vous alliez à votre régiment; il dit que cela servira à détruire les soupçons de ceux qui en ont. Mon ami, depuis que nous sommes séparés, nous sommes-nous moins aimés? vous faites-vous quelque reproche à cet égard? quant à mon cœur, il ne s'en fait aucun, malgré le silence dont vous me punissez si cruellement ce soir. *Le bon* dit que, dans un an, ou à peu-près, B*** serait plus oublié; que, pendant ce

temps-là, il tâchera de vous faire entrer dans les gardes si vous ne changez pas d'avis là-dessus, mais qu'il ne veut en parler que dans deux ou trois mois, parceque B*** est encore trop frais; oh! ne lui en veuillez pas, je vous en supplie! il veut mon bonheur, ne serait-ce plus vouloir le vôtre aussi?

Je retourne à Paris, le 29, je crois; préparez donc votre départ incessamment; bien tendre ami, vous me l'avez dit que vous vouliez mon repos; soyez assez bon, assez aimant pour m'épargner de nouveaux chagrins en vous opposant à la décision du *bon*, qui est devenue la mienne, même d'après votre conseil. Mon ami, mandez-moi que vous m'aimez, que vous croyez fermement que je vous aime, que vous vous soumettez à notre destinée; mais ménagez la sensibilité si vive que j'éprouve en étant forcée de vous affliger : mon ami, *le bon* dit, comme moi, que vous connaissez bien peu ce pays-ci; il m'a dit les mêmes choses que je vous avais dejà mandées en Bret...; il ne comprend pas que vous puissiez voir autrement que lui et moi là-dessus, je ne l'ai jamais compris non plus.

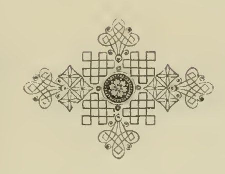
Il faut enfin que je me justifie, ou du moins

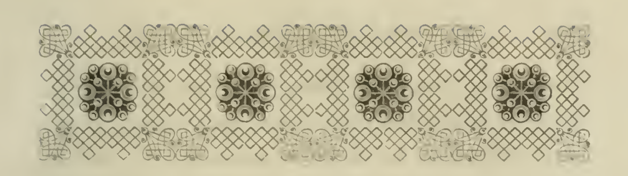
que je vous dise toutes les raisons de mon silence : premièrement, j'ai été environ un mois extrêmement souffrante, sans être alitée; malade comme cela, j'ai toujours été à dix heures du matin à la répétition, et l'après-dîné, comme je vous l'ai mandé. J'ai des maux de tête violents; avant-hier matin je me suis trouvée mal dans mon lit; je me suis levée une heure et demie après pour aller au théâtre, et je m'y suis encore un peu trouvée mal : je ne veux point faire de remèdes pour tout cela, parce que la cause m'en est trop connue. La tendresse que j'ai pour vous a fait que je me suis affligée vivement de voir que vous attachiez votre bonheur à ce qu'il n'était pas en moi de pouvoir vouloir, quelque desir que j'eusse d'accorder mes idées avec les vôtres : mon trouble, mon chagrin se sont accrus de jour en jour; il m'était de toute impossibilité de vous écrire de suite dans la journée, je n'aurais pu le faire qu'un quart d'heure dans un moment, un quart d'heure dans un autre; il fallait plus de temps que cela pour éclaircir mes idées, pour pouvoir les rendre; tous les soirs, quand j'étais

couchée, je voulais vous écrire ; mais rendue de fatigue, souffrante, accablée de douleur de n'avoir rien à vous dire qui pût vous satisfaire, ou le sommeil s'emparait de moi, ou je passais mon temps à fondre en larmes; et je remettais au lendemain, et, le lendemain, c'était la même chose; je voulais aussi parler au *bon*, je ne trouvais pas le moment d'avoir une conversation suivie avec lui, d'ailleurs je la redoutais, et pour vous, et pour moi, et puis je craignais qu'en sortant d'avec lui on ne s'aperçût de mes larmes. Voilà, mon ami, ce qui vous a fait m'écrire la lettre que j'ai reçue ce soir : mon cœur ne croit pas l'avoir mérité; mais vous ne saviez pas tout cela, je ne me plains point.

Que la réponse de celle-ci ne m'accable pas trop : tendre ami, je ne vous l'ai pas écrite sans m'interrompre; il est trois heures du matin; depuis le souper, je n'ai fait que pleurer, j'ai besoin de repos. Bien-aimé *Friendman*, nous ne nous verrons pas, mais nous nous aimerons, mais vous m'attacherez encore plus vivement à vous par la plus forte

preuve de tendresse que vous puissiez me donner, et dont mon cœur sentira tout le prix : vous savez s'il est à vous ce cœur de votre N. F. !





XIX.

Mercredi, minuit.

O MON ami! quel homme êtes-vous donc? oh! laissez-moi vous remercier, vous bien remercier de vos si bonnes lettres; comme je les aime! comme elles ont fait du bien au cœur de votre *bonne!* oui, toujours, toujours votre *bonne*. Et j'ai pu penser un moment que je ne l'étais plus! dame! mon ami, la veille de la vilaine lettre, vous me mandiez que quelquefois il vous venait dans l'esprit que je vous aimais moins; vous ajoutiez cependant que cette idée n'avait point de force; moi, quand j'ai reçu cette autre lettre le lendemain, j'ai cru que la persuasion était arrivée, du

moins qu'elle avait existé un instant, et que j'en tenais la preuve ; mais, mon ami, je n'ai pu croire à sa durée; je me disais : Il a été fâché un moment contre moi, il m'a écrit dans ce moment de vivacité, a mis bien vite sa lettre à la poste, et à peine aura-t-elle été partie, qu'il en aura eu du chagrin; son esprit, plus calme, se sera représenté ce que je dois éprouver à cette lecture; et je m'affligeais autant de votre peine que de celle que vous me causiez. Mon ami, cette lettre si cruelle pour mon cœur n'a pas existé long-temps; après vous avoir écrit, à trois heures du matin je me relevai exprès pour la brûler, comme si votre peine et la mienne devaient s'effacer par sa destruction : cette action fut involontaire, et je ne puis vous rendre raison de cela, mais après l'avoir vu brûler je fus un peu soulagée. Tendre ami, que vous êtes bon de ne pas vous refuser au sacrifice que je vous demande! ah! comme mon cœur sent vivement cette marque de votre tendresse infinie! Mon ami, je ne puis me comprendre; pour m'éviter des tourments, je me cause des peines. Oh! c'en est une bien vive de renoncer à vous voir dans ce moment-ci; et cependant je ne puis me

dissimuler que je le desire; je le sens, je n'aurais pu supporter l'agitation cruelle que m'auraient causée les sentiments de mon cœur, la sévérité de ma raison, la faiblesse de mon esprit, mes préjugés si vous voulez; ce choc impétueux d'idées, de sentiments contraires, se détruisant et renaissant au même instant, est au-dessus des forces de votre *bonne*. Je vous ai mandé que je m'étais trouvée mal plusieurs fois : le vendredi, à la répétition, avant d'envoyer ma lettre à la poste, je me trouvai mal deux fois; le lendemain, je vis arriver mon chirurgien; j'ai su que *le bon* lui avait envoyé un exprès dans la nuit sans avoir voulu me le dire. Je me suis encore trouvée mal depuis, mais aujourd'hui cependant j'ai été bien, et j'espère que cela continuera; c'est surtout pour mon tendre ami que je l'espère : oh! qu'il ne s'afflige pas, et qu'il ne se reproche pas mes maux! je n'aime pas cela.

Vous le voyez que je suis vilaine, que je prends mal quelquefois ce que vous me dites, que je n'y réponds pas bien, que je ne comprends pas toujours, que je me fais mal comprendre quelquefois, que je m'agite et me tourmente au lieu de m'expliquer avec vous :

mais, mon ami, je n'ai point à me reprocher d'avoir desiré, long-temps avant de vous l'avoir dit, de vous voir prendre le parti que je vous ai proposé; jusqu'au jour où je vous l'ai écrit, j'ai cherché à me vaincre. J'aurais voulu n'écouter que mon cœur seul, et penser comme vous : que d'efforts n'ai-je pas faits pour cela! mais les conversations avec les deux femmes ont achevé d'éclairer ma raison et lui ont fait prendre le dessus : les conseils du *bon* sont venus à l'appui; donnés avec force et tendresse, quel pouvoir n'ont-ils pas eu? je n'ai pas seulement été soumise, mais persuadée, et j'ai écrit à mon ami. Oh! comme j'ai remercié Dieu des sentiments qu'il a mis en lui! comme il est bon ce Dieu qui protége ceux qui l'aiment! Mon ami, jouissez : c'est vrai que vous rendez le repos à votre *bonne;* comme je suis touchée de ce que cette idée vous est si chère! comme je vais prier Dieu que vous la conserviez, puisqu'elle sert à votre bonheur!

J'ai réfléchi à ce que vous me dites du *bon*, au sujet de sa dignité; je n'y crois pas du tout, je n'ai vu que tendresse en lui, et ce sentiment, j'en suis convaincue, a totalement absorbé tous

ceux que ses préjugés auraient pu lui inspirer : il ne m'a jamais dit un mot qui pût me faire penser le contraire ; je n'ai encore pu trouver le moment de lui parler, j'espère le pouvoir demain matin, et fermer ma lettre après, pour qu'au moins vous la receviez vendredi.

Mon ami, je desire que vous soyez parti quand j'arriverai ; vous voir une fois, ferait plutôt croire que votre départ est concerté ; et puis, disposée comme je le suis à me trouver mal, oh! je craindrais trop! d'abord il serait impossible d'éviter le valet de chambre ; jugez donc si nous faisions une scène semblable, quelle serait ma peine! si vous êtes encore à Paris, les personnes qui ont des soupçons croiront que nous nous voyons secrètement ; mon ami, oh! oui, il faut que vous partiez. Tendre ami, cette *Nina* qui vous dit cela, comme elle vous aime cependant ! oh ! bien, bien, je vous assure.

Jeudi, 10 heures du matin.

Le bon sort de chez moi ; heureusement on répète ce matin une pièce dont je ne suis pas,

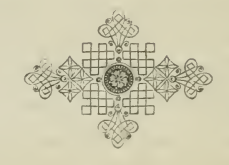
et je puis vous écrire; mon ami, je l'aime bien *le bon:* il m'a embrassée tendrement, en me disant que vous me donniez là une preuve bien réelle de votre tendresse, et que cela lui faisait plaisir pour moi. Lui et moi, mon ami, sommes plus persuadés que jamais que les soupçons se répandent, et que votre absence seule peut les détruire; il a entendu, il y a deux jours, qu'on parlait, dans le salon, de ma santé devant un homme qui a des relations avec mesdames de N*** et de M***, et cet homme a dit: Oh! ce n'est rien que cela, elle se portera mieux cet hiver: mon ami, tout cela m'afflige; mais votre tendresse et la preuve que vous m'en donnez vont me calmer. *Le bon* pense que vous pouvez dire ou écrire à M. de Ch***, que votre santé vous avait forcé à demander un congé, mais que n'ayant pas de réponse de lui, vous supposiez qu'il ne vous l'accordait pas, et qu'étant mieux actuellement, vous allez rejoindre votre corps. Quant aux gardes, il a de la peine à s'en mêler actuellement qu'il croit les soupçons assez répandus; il dit qu'il aimerait mieux que vous les obtinssiez par d'autres que par lui; ainsi vous ne lui ferez pas plaisir de reparler de lui

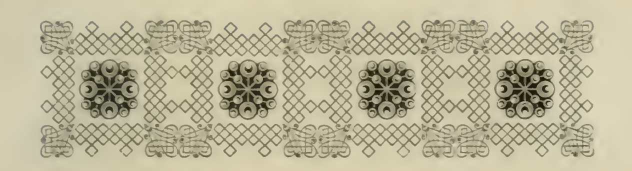
à la maréchale de D***; d'après cela, mon ami, que pensez-vous de ces gardes? Il dit cependant que, si vous ne trouvez pas d'autres moyens de parvenir à ce projet, il verra dans quelque temps ce qu'il pourra faire à ce sujet: voyez, réfléchissez à cela.

Bon ami, je crois avoir répondu à toutes les affaires; que je vous dise donc à présent comme *Nina* aime son *Friendman*, oh! de tout son cœur, je vous assure; vous voulez que je sois plus heureuse : eh bien! oui, je le suis; jugez-en, mon ami, en apprenant que la marque de tendresse que vous me donnez détruit presque entièrement mes vilaines craintes. Je les avais toujours, et à présent je ne puis me figurer, qu'aimant si bien, vous cessiez un jour d'aimer. Vous, qui savez mêler le bonheur aux moments les plus remplis d'amertume, ne doutez jamais de la tendresse et de la reconnaissance du cœur de votre N. F.

J'arrive le 29 à Paris; ô mon ami! vous savez ce que cela veut dire! si votre père n'est pas content, parlez-lui de ma volonté si absolue dont nous étions convenus; *le bon* desire que vous disiez votre départ de Paris le plus que

vous pourrez; faites-le, je vous *en prie.* Je n'ose plus vous écrire à Paris, mandez-moi positivement où il faudra adresser ma première lettre; si vous allez à Saumur, ne faut-il pas se servir de l'oncle? mandez-moi bien tout cela.





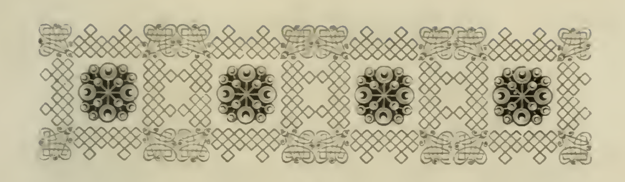
XX.

Mercredi, 4 heures après midi.

Je n'ai que le temps de dire un seul petit mot à mon ami : on sort de table; il faut m'habiller et aller au théâtre dans une demi-heure. Soyez content, je suis heureuse autant que vous l'êtes, ma santé va bien : oh! toujours, toujours la tendre *Nina* aimera son bien-aimé *Friendman*, et elle croit, à présent, qu'il l'aimera toujours aussi; jugez de son bonheur! Je vous écrirai dans deux ou trois jours, par l'oncle. Oh! partez demain sans faute, mon bien tendre ami, car j'arrive le samedi. Je crois qu'il vaut autant ne pas dire que vous m'écrirez au jour de l'an; vous ferez

bien d'écrire à *la fine*, en arrivant à Saumur, pour qu'elle soit bien sûre que vous y êtes. Comme *Friendman* est aimé de sa tendre N. F.!





XXI.

Minuit, mercredi 3 janvier 1787.

J'ai trouvé votre lettre, mon ami, en arrivant de Versailles, avant-hier; j'étais étonnée que vous ne m'eussiez pas écrit un mot en partant jeudi : je vois maintenant que le retard de l'arrivée du facteur, ce jour-là, en a été cause ; je ne savais si vous étiez parti ou non ; quoique vous me l'eussiez mandé positivement, je pensais qu'il pouvait s'être rencontré quelque obstacle imprévu : en revenant samedi au soir de C.... et passant par le Carrousel, oh! comme l'idée de mon ami s'est renouvelée fortement! Hier, de même; j'ai été à la Comédie italienne; ma loge est en bas, et presque sur le parterre;

je me suis souvenue que mon ami m'avait mandé qu'il avait été voir *Blaise et Babet*, dans l'espérance que j'y serais; je me suis représenté la promptitude avec laquelle je l'aurais démêlé dans la foule, le plaisir que j'aurais eu à l'y voir, combien il aurait été facile de nous regarder pendant le spectacle, moi sur-tout ayant un chapeau ; mon cœur s'est serré un moment, et vous sachant loin de moi, ayant voulu que cela fût, et le voulant encore, je ne sais pourquoi, sans cesse, j'ai eu les yeux fixés sur le parterre : je distinguais et observais tous les visages, et, regardant toutes les places, peut-être, me disais-je, était-il à celle-ci, ou à celle-là? Je vous ai dit que mon cœur s'était serré un moment : c'est vrai, mais n'en concluez pas que je sois malheureuse : oh! non, non, mon ami; vous m'avez si fort prouvé combien vous m'aimiez, cela me donne tant une forte espérance, presque la certitude que vous ne changerez pas, que mon cœur jouit délicieusement : et puis, mon ami, ces tourments causés par la crainte du public, qui m'agitaient (à tort peut-être), mais enfin qui m'agitaient cruellement, je ne les ai plus, grace à la preuve si évidente

que vous me donnez de votre tendresse. Le désespoir où j'étais de ne pouvoir *absolument* faire ce que vous desiriez, la crainte que cela ne vous fît douter de mon cœur, ensuite la peur extrême que mon projet, si contraire au vôtre, ne vous affligeât vivement, tout cela n'existe plus; ainsi vous voyez que vous ne devez pas craindre que je sois malheureuse : votre absence est pénible à mon cœur, mais combien votre tendresse lui est délicieuse!

Jeudi, 1 heure après minuit.

Mon ami, vous trouvez que j'ai tort de craindre pour l'adresse de mademoiselle de C....; cependant, la preuve qu'on regarde plus le nom que la rue, à la poste, c'est que cette demoiselle, pour qui je reçois souvent des lettres, demeure ailleurs que moi, et que sa rue est sur toutes ses adresses. Au reste, je puis avoir tort; ainsi faites ce que vous voudrez : mais si vous mettiez mademoiselle de B*** au lieu de C***, cela ne vaudrait-il pas mieux? j'en ai reçu quelquefois comme cela: encore une fois, mon ami, faites ce que vous voudrez, j'en serai peu

ou point tourmentée. Bonsoir, tendre ami; vous savez si *votre* (oh! toujours, toujours), *votre bonne* vous aime tendrement : et vous, comme vous l'aimez! Oh! combien le bien-aimé *Friendman* est bon! j'espère que vous voulez bien que je dise cela à présent, vous me l'avez si bien prouvé!

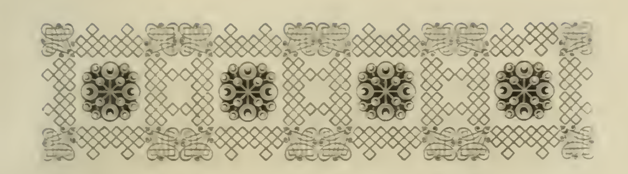
Vendredi, midi.

Mon ami, soyez tranquille, je saurai aussi me passer de lettres; prévenue de leur rareté, je ne serai point inquiète de votre santé, que vous m'assurez toujours être bonne; et de votre amitié, vous savez si je puis en être inquiète : oh! ne le craignez pas! je vous ai dit dans l'autre page mes motifs d'être heureuse de mon bonheur à moi, et puis je le suis encore du vôtre : oui, mon ami, jouissons bien du bonheur de nous aimer si tendrement; ne nous créons point de peines, elles font tant de mal! mais ce que votre *bonne*, votre *Nina* vous demande en grace, c'est de ne point parler de réparations, de torts; est-ce que vous en avez avec moi? où avez-vous donc pris cela, mon tendre ami? ne

m'avez-vous pas toujours aimée? avez-vous desiré autre chose que mon bonheur? C'est moi, c'est mon caractère, ma manière de voir, qui m'ont causé tant de peines; je me les suis donc faites moi-même, c'est moi seule que je dois en accuser : selon moi, mon ami se trompait sur les moyens qu'il proposait, mais son but était toujours cher à mon cœur. Je vais être obligée de fermer cette lettre, car je veux qu'elle soit aujourd'hui à la poste : je l'adresserai à l'oncle; elle sera long-temps à vous arriver, je crois. J'aurais voulu vous écrire plus tôt et plus longuement, je ne l'ai pas pu; mon ami en est bien sûr, et il est inutile d'entrer dans de petits détails là-dessus. J'imagine que vous feriez bien aussi de m'écrire par l'oncle quelquefois; mais point de *bon* ni de *petit*, j'en prie bien mon tendre ami. Votre *bonne* vous quitte avec peine; elle veut encore vous assurer de sa vive tendresse; elle aime bien à dire : Mon ami, je vous aime; oh! comme elle dit cela de toute son ame! Adieu, adieu, le bien-aimé *Friendman* de sa tendre *Nina*.

N. F.

De l'encre noire, je vous prie.



XXII.

Samedi soir.

Oh! qu'il m'en coûte de rompre le silence que j'ai observé si longtemps! peut-être vais-je affliger mon ami? Peut-être vais-je m'en faire haïr? haïr! ô ciel ! mais oui, qu'il cesse de m'aimer; ce que j'ai tant craint, je le desire à présent; qu'il m'oublie et qu'il ne soit pas malheureux. O mon Dieu! que vais-je lui dire! et cependant il faut parler, et pour la dernière fois. Écoutez, mon ami, et connaissez l'état de votre *bonne* : vous allez la trouver bien faible, bien esclave de ce que vous appelez des préjugés; mais jusqu'au dernier moment elle conservera sa franchise avec

vous. Depuis environ trois mois, j'ignore comment j'existe : un poids énorme m'oppresse, à chaque instant les larmes me viennent aux yeux; la contrainte perpétuelle à laquelle je m'applique pour cacher l'état de mon ame est un tourment de plus; il ne se passe pas un jour que je ne fonde en larmes, les soirs quand je suis couchée. Les circonstances m'avaient souvent rendue malheureuse; mais j'avais tout supporté avec assez de fermeté, parce que je ne connaissais pas les remords, n'ayant jamais rien d'essentiel à me reprocher : aujourd'hui il n'en est pas de même. O mon ami, j'ai réfléchi à notre liaison; moins de trois semaines ont suffi pour la former; en un instant nous n'avons plus, pour ainsi dire, vu que nous dans le monde, et nous nous sommes dit: C'est de l'amitié; de l'amitié? oh! j'ai été aveugle, bien aveugle; mais j'ai descendu dans le fond de mon cœur, je l'ai scruté; en le connaissant bien, je crois connaître le vôtre; tous deux sont loin, j'en conviens, de penser à profaner les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre : jusqu'à ce moment ils ont été purs ces sentiments, peut-être le seraient-ils encore long-temps; mais si jamais.....

Oh! non! non! je ne puis supporter l'idée de m'exposer, même dans un temps éloigné, à ce que je crains le plus au monde. Ce qui a achevé de me convaincre de la nécessité de prendre un parti (oh! bien cruel pour le cœur de votre *bonne*), c'est une confidence que m'a faite une femme, il y a quelque temps. J'étais bien éloignée de croire qu'elle en eût de ce genre; elle vit très bien avec son mari, et n'a jamais fait parler d'elle; depuis trois ans, elle aime un homme qu'elle est dans le cas de voir très souvent; ce n'est point un jeune homme, il a pu lui rendre des services essentiels, il la voit tant qu'il veut, lui écrit de même; une grande liberté est autorisée entre eux, parcequ'ils sont fort proches parents; ils se sont dit aussi : C'est de l'amitié; ils s'y sont livrés imprudemment pendant deux ans et demi : ne devaient-ils pas se trouver heureux et ne rien desirer de plus? Eh bien, depuis six mois, les combats qu'ils ont à soutenir leur prouvent combien ils se sont aveuglés sur l'espèce de sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Cette femme adore cet homme, et ne veut point chercher à s'en séparer; elle compte sur sa force pour résister; mais

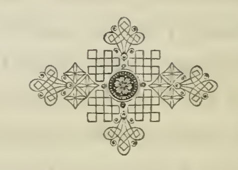
trop souvent notre présomption nous abuse. Je parle pour l'homme comme pour la femme; il sait que son changement dans sa manière de l'aimer lui cause des tourments; il se persuade qu'il est en son pouvoir de ne pas la mettre dans le cas d'exercer son courage; il le lui dit, il le lui jure, il le croit fermement; mais il se trompe lui-même, il ne peut surmonter sa faiblesse, et peut-être parviendra-t-il à triompher de la sienne. O mon ami! quand cette femme m'a conté tout cela, et qu'elle a ajouté : Vous êtes bien heureuse, vous, vous ne connaissez pas tout cela! oh! comme mon cœur s'est gonflé! j'ai été un moment sans pouvoir parler; ensuite, elle m'a demandé des conseils; des conseils à moi! me suis-je dit intérieurement, à moi qui suis dans la position où elle-même a été plus de deux ans, et qui m'expose à la voir changer comme la sienne: cependant il fallait répondre; j'ai tâché de ne plus penser à moi, de ne voir qu'elle, et de me laisser aller à l'impulsion de ma raison et de ma conscience : l'une et l'autre m'ont dicté de lui conseiller à peu près ce que je fais aujourd'hui pour vous. Profitez d'un moment de force, lui ai-je dit, et craignez tous

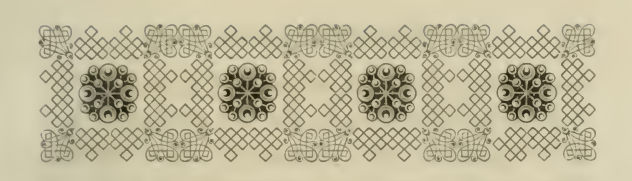
ceux où la faiblesse pourrait avoir le dessus ; on peut faire des sacrifices à ce qu'on aime, mais jamais celui de son devoir; au contraire, c'est au devoir seul qu'il faut tout immoler. Après avoir parlé comme cela à cette femme, je me suis dit les mêmes choses. Mon ami, oh ! comme il faut que j'y croie à ce devoir, à cette vertu! mais quel mélange de force et de faiblesse! c'est la crainte de cette faiblesse qui me donne le courage extrême que j'ai dans ce moment. Depuis long-temps je le demande à mon Dieu ce courage, ce n'est qu'aujourd'hui qu'il me l'accorde. Oh! sans doute, il a permis que je m'égarasse, pour me faire mieux sentir le besoin que j'ai de lui, et pour qu'il ne m'arrive plus de trop présumer de mes propres forces: quelle que soit sa volonté, je m'y soumets, et bénis sa providence sans jamais en murmurer. Mon ami, dans mes agitations extrêmes je ne pouvais vous écrire; trente fois j'ai pris mon écritoire, cela m'était impossible; je méditais le parti que je prends, je ne pouvais m'y déterminer tout-à-fait : vous l'avouerai-je, quelques unes de vos lettres n'ont pas été lues entièrement, parceque j'ai craint qu'elles ne

m'affaiblissent dans la résolution que je me crois fermement obligée de prendre. Si je vous avais écrit, mon projet n'étant pas encore bien fixé, c'est alors que je me serais bien plus affaiblie. Quelquefois, aussi, j'ai pensé que peut-être mon silence serait un moyen de vous rendre moins sensible à ce que mon devoir me faisait desirer de vous mander; mon ami, croyez-vous qu'il ne m'ait pas fallu du courage aussi pour l'employer ce moyen? Oh! voilà que vous me trouvez bien soumise à ce que vous nommez des préjugés : vous disiez que je ne ressemblais point aux autres femmes, mon ami va dire qu'il s'était bien trompé sur mon compte; il dira.... que sais-je? Oh! ne me haïssez pas! mais ne m'aimez plus; ne pensez guère à moi, si cela peut troubler votre vie: c'est votre *bonne* qui vous en conjure. Mais que penseriez-vous d'elle si elle agissait contre le cri de sa conscience? est-ce que vous l'estimeriez? tant que cette conscience ne m'a rien dit, j'ai suivi le penchant irrésistible qui m'attachait à vous; elle me parle maintenant, et me parle avec force, mon devoir est de l'écouter et de lui sacrifier jusqu'à mon bonheur : mon bonheur! et

en est-il quand on a des remords? oh! non, c'est un tourment inexprimable que de se faire des reproches à soi-même. Mon ami, mon tendre ami, oh! je ne puis retenir ces expressions: voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi, faites-y un mot de réponse pour que je sache si je dois desirer de vivre ou de mourir: oh! comme je craindrai de l'ouvrir! Écoutez, si elle n'est pas trop déchirante pour un cœur sensible comme l'est celui de votre *bonne, ayez, je vous en conjure, l'attention de mettre une petite croix sur l'enveloppe;* n'oubliez pas cela, je vous le demande en grace. Adieu, adieu, mon ami; votre réponse terminera notre correspondance, il le faut: si vous saviez combien j'ai desiré de mourir depuis que je vous ai écrit! Écoutez, il ne faudra plus chercher d'occasion de nous voir; au contraire, d'ici à long-temps, bien long-temps, il faudra les éviter: si vous venez à Paris et que vous alliez chez mesdames de M...., comme j'y vais quelquefois, je crois qu'il serait bien que, sans affectation, vous tâchassiez de ne pas vous y trouver quand vous saurez que je dois y être: mon ami, que deviendrai-je? oh! ayez pitié de moi, ayez-en

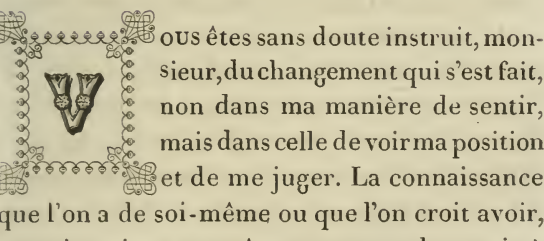
pitié. Cependant, le croiriez-vous? je suis soulagée de vous avoir écrit tout ceci : quelque malheureux qu'on soit, remplir ce que l'on croit être son devoir, fait toujours du bien à l'ame oppressée. Adieu, tendre ami, adieu, je ne dois plus vous témoigner ma tendresse; je crois que c'est un tort que j'ai eu, je ne l'aurai plus. Mon ami, si vous ne m'oubliez pas, si vous ne voulez pas m'oublier, est-ce que les lettres que vous avez de moi vous seront nécessaires pour me rappeler à vous? moi, je n'ai pas besoin des vôtres; si je venais à mourir, on les trouverait; je les brûlerai : si vous en faites autant des miennes, j'aurai plus de tranquillité. Adieu encore une fois, mon ami : on peut changer de conduite quand on a du courage; changer son cœur, j'ignore si cela est possible.





AU CHEVALIER

DE LA BOURDONNAYE-MONTLUC.



Vous êtes sans doute instruit, monsieur, du changement qui s'est fait, non dans ma manière de sentir, mais dans celle de voir ma position et de me juger. La connaissance que l'on a de soi-même ou que l'on croit avoir, ce qui revient au même, peut seule servir à régler sa conduite : guidée par l'erreur, guidée par la vérité, on me trouvera toujours franche, et par là au moins je puis toujours avoir quelques droits à l'estime : j'ai desiré la vôtre ,

monsieur, je la desire toujours; l'opinion qu'on m'a donnée de vous me l'a fait justement apprécier. Après des tourments, des combats trop cruels pour en renouveler le récit, la crainte de ma faiblesse m'a enfin donné la force d'écrire ce que j'ai écrit : je me suis promis que ce serait ma dernière lettre; fidèle aux engagements que j'ai pris avec moi-même, c'est à vous que je m'adresse pour finir entièrement une correspondance qui n'aurait jamais dû commencer. Dites-lui, monsieur, qu'avant de prendre mon parti, je me suis fait tous les raisonnements que j'ai trouvés dans sa réponse ; que lorsqu'on veut se juger soi-même, toutes les objections en sa faveur se présentent en foule; mais que quand malgré elles on éprouve toujours un secret mécontentement de soi, il faut se résoudre à devenir un juge sévère. Dites-lui, non pas que je serai heureuse, il ne le croirait pas, mais que l'idée d'avoir rempli mon devoir sera toujours une consolation extrême pour moi, et qu'il est même possible d'en éprouver des moments du plaisir le plus vrai. Au reste, qui est-ce qui connaît le bonheur sur la terre? je l'ai toujours cru une

chimère, dont la vaine recherche ajoute aux maux attachés à l'humanité; je crois cela une vérité: et cependant je ne puis me détacher de souhaiter qu'il existe pour *lui*, au moins qu'il en puisse trouver l'apparence, si véritablement la réalité ne peut exister. Que sa famille s'en occupe : il vous aime, monsieur, vous pouvez beaucoup sur lui; une femme, des enfants, voilà ce qui pourrait, je crois, l'attacher, l'occuper, l'intéresser. Une femme! ah! qu'il la choisisse *bonne* et *douce*, ce sont les qualités qui lui plaisent: *bonne* et *douce*; et il l'aimera, et il retrouvera des moments de bonheur: par pitié, qu'on ne m'ôte pas cette idée douce à mon cœur. Dites-lui que je lui demande instamment, bien instamment de ne plus m'écrire. Quand il viendra à Paris, il peut dire à ses connaissances qu'il s'est fait écrire chez moi, et qu'il ne m'a pas trouvée : il n'est pas nécessaire pour cela qu'il y vienne, et qu'il m'avertisse des jours, pour que je fasse fermer ma porte, ce que je ne pourrais peut-être pas toujours : s'il n'a pas le desir d'y venir de quelque temps, je crois bien que c'est ce qui vaut le mieux pour que les autres n'aient plus rien

à dire du tout de notre liaison. Ce que je craindrais horriblement, je vous l'avoue, ce serait de le rencontrer : je lui demande en grace d'éviter cela, il en pourrait résulter de grands inconvénients, si, comme il est vraisemblable, je n'étais pas maîtresse de cacher l'impression que sa vue me causerait : je n'ai même pu me déterminer à voir son père, je n'en ai pas eu la force; je joins ici une lettre pour lui, que je vous prie de lui remettre, car je le crois parti de Paris; à cause du nom sur l'adresse, je ne lui ai pas écrit pendant qu'il y était. Ne me répondez pas, monsieur, je vous en prie instamment; je vous l'avoue, j'ai besoin d'un peu de tranquillité. Je ne parle pas de la lettre que j'ai reçue : les cœurs peuvent-ils changer? je ne le crois pas, ils ne dépendent pas de nous; et quand ils en dépendraient! mais les actions, la conduite, voilà ce dont on peut être le maître, et ce qu'il faut que la raison et le devoir gouvernent entièrement. Il me voit presque parfaite; je conviens, sans me parer d'une fausse modestie, que je vaux mieux que bien des femmes, mais il y en a qui me valent, et même qui me surpassent de beaucoup; mais ce ne sont pas

celles qui comptent le plus sur elles : quand on se croit invulnérable, loin de craindre le danger, on s'y expose sans nulle précaution, et souvent l'on est victime de son orgueil et de son imprudence. Ma lettre est beaucoup plus longue que je ne voulais : mon seul but en la commençant était de vous prier de *lui* dire de ne me plus écrire, et de ne pas chercher à me voir; que cette complaisance, cette bonté même seraient de nouvelles marques de son amitié, dont mon cœur lui saurait toujours un gré infini; que je le prie de n'être point malheureux pour moi. Dites-*lui* aussi qu'une rupture entière, telle que je la lui demande, peut *seule* me rendre le repos, que les reproches que je me fais depuis long-temps m'avaient totalement ôté; que si par la suite du temps je n'aperçois plus l'ombre du danger, je reviendrai à lui, comme il me le dit; mais qu'il faudra un temps bien long, qui ne peut se fixer actuellement.

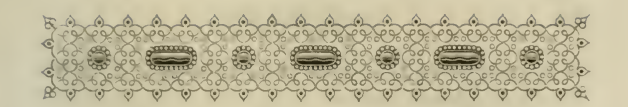
Voilà, monsieur, tout ce que je vous prie de *lui* dire de ma part : d'après mes principes, je ne puis, quoi qu'il en coûte, dire davantage.

Je le laisse maître de *mes lettres*.

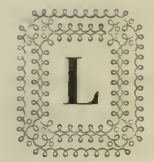
Jeudi, 25 mai 1787.

Point de réponse; plus de lettres ni de vous ni de lui, je vous le demande en grace, monsieur; ce serait m'affliger cruellement de n'avoir pas cet égard pour ma faiblesse.





APPRÉCIATIONS.



OUISE de Condé avait reçu du ciel un rare et sublime don, une précieuse faveur, ou plutôt *une grace*, pour employer la langue mystique, *la grace sanctifiante*, le pouvoir d'aimer.

Heureuse l'ame qui aime!... Elle s'endort aux pieds de l'échelle mystérieuse, et si elle se met à suivre les anges, elle monte!...

Cette image ne convient qu'à l'amour divin, je le sais, et il arrive presque toujours en ce monde que l'ame aimante commence par s'éprendre d'un amour humain. N'importe, je dirai au cœur : Aimez d'abord; sur toute chose, aimez; aimez fortement, ne vous lassez pas d'aimer; quand votre amour sera infini, il prendra de lui-même son niveau, il aimera Dieu!

Louise de Condé, ame aimante s'il en fut, dut nécessairement accomplir la tâche, et passer par toutes les combinaisons de l'amour.

Les lettres écrites en 1786 et 1787 furent chez elle la

révélation intime d'un attachement humain, le reflet de l'étoile du côté de la terre.

Ç'a été une idée heureuse d'exprimer l'essence de ces lettres, et de publier ce petit livre, à l'usage des ames tendres, rêveuses et mélancoliques. On écrit rarement pour elles, de nos jours.

Ici, les lettres ne se suivent pas. Ce n'est plus une correspondance, mais l'image fidèle d'une belle ame dont l'auteur du recueil nous représente les principaux traits, suivant qu'il lui fut donné de les contempler face à face.

Quatre divisions, à peine indiquées, nous montrent successivement la princesse de Condé sous quatre points de vue différents. Et d'abord, son amour si vrai pour celui qui, suivant la modeste expression de l'auteur du recueil, lui *prêta l'occasion d'aimer.*— Amour d'une grace exquise et d'une parfaite délicatesse, amour suave et profond, n'ayant rien, rien contre lui, ni ce qui entrave, ni ce qui tue; — ni l'égoïsme ni les sens.

Voici la première phrase du livre : *Puisqu'il existe des peines dans le bonheur même, qu'elles soient toutes pour moi.*

Quelques lignes plus bas, cette expression si calme: *Et moi je reste là à l'aimer et à être heureuse.* Et à la seconde page, ce sublime enthymème de femme : *Vous m'aimez, ainsi je vaux quelque chose.*

Que le lecteur continue, il relira deux fois les phra-

ses aimantes comme celle-ci : *Certainement, mon ami, je serais bien affligée de ne plus être aimée de vous, mais j'aimerais mieux cela que de ne vous point aimer.* Et peut-être méditera-t-il les salutaires leçons, comme celles-là : *Savez-vous bien que votre esprit tracasse votre cœur et le rend malheureux? Il examine tous vos sentiments, et les tourne et les retourne de toutes les manières possibles; et puis il s'embrouille, je vous en avertis; et puis mon ami a envie d'écrire de vilaines choses à sa bonne. Voilà ce qui arrive. Moi, je ne fais pas comme cela; je sens mon cœur qui aime, oh! qui aime bien. Cela fait un bonheur!... Je me livre à ce bonheur, il me porte à pleurer, à ne pas pleurer; je m'en distrais ou ne m'en distrais pas; je n'examine rien de tout cela. J'aime mon ami autant que je peux aimer : j'en suis sûre, parce que je le sens, je ne vais pas plus loin, et si je savais raisonner, je ne prendrais pas ce sujet-là.*

L'esprit qui tracasse le cœur, voilà depuis bien longtemps le mal du monde : Marthe, Marthe, pourquoi vous donner tant de peine? Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée.

Le second fragment est surtout destiné à faire connaître la charité douce et compatissante de la princesse de Condé. Elle visite les hôpitaux, et *aimerait à parler aux bonnes gens qui les habitent.* Elle passe toutes les matinées avec une simple petite bergère dont je recommande au lecteur la charmante réponse.

Elle cherche à réconcilier celui qu'elle aime avec

ceux dont il croit avoir à se plaindre. La charité aussi, c'est l'amour !...

Le troisième fragment est consacré tout entier au développement des idées religieuses que la pieuse princesse cherche de toute son ame à inspirer à son ami ; catéchisme plein d'onction et de cœur dont le jeune néophyte profitait peut-être à son insu. Voici comment l'amour parle quand il se fait théologien : *Mon ami, Dieu a fait nos cœurs pour l'aimer, et n'a point fait nos esprits pour le comprendre.*

Enfin, au quatrième fragment, la tremblante délicatesse de la femme pieuse, puis les alarmes, puis les scrupules, puis les remords, puis cette dernière lettre, la plus belle et la plus touchante de toutes, où elle pose la plume pour ne plus la reprendre; adieu plaintif, mais austère, mystérieuse arène, où l'amour humain et l'amour divin sont aux prises, où Jacob lutte contre l'ange.

Il y a dans cette lettre une phrase qui ferait à elle seule la fortune d'un roman.

La femme pieuse n'écrira plus ; mais la femme tendre s'inquiète encore de l'effet de son silence sur la personne aimée : *Si votre réponse*, écrit-elle, *n'est pas trop déchirante pour un cœur sensible... ayez, je vous en conjure, l'attention de mettre une petite croix sur l'enveloppe.*

Bien des années après, quand Dieu seul fut devenu son ami et son correspondant, il plaça, lui aussi, une croix sur sa vie.

Celui qui avait reçu les lettres dut verser plus d'une larme en relisant la dernière. Mais pouvait-il se plaindre? Comme la femme de l'Évangile, celle dont il fut aimé avait pris entre ses mains son plus précieux vase de parfums, et l'avait brisé aux pieds de Jésus.

Disons en finissant quelque chose du titre, qui nous paraît simple et touchant : *Une ame de Bourbon*. Oui, sans doute, l'ame de cette princesse, si aimante, si bonne, si pieuse, si pure et à-la-fois si divine dans ses affections, c'était là une ame de Bourbon.

Mais l'ame du roi-martyr, qui ne laissa aux siens en mourant qu'une perle précieuse, cette parole : *Je pardonne de bon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis !* ce fut aussi une ame de Bourbon.

Mais l'ame du prince frappé par l'assassin, et qui après le coup fatal ne demanda de parole et de vie que pour dire : *Pardon pour l'homme !* ce fut encore une ame de Bourbon.

Famille sainte et prédestinée!... L'amour, qui produit les vertus et qui excuse les faiblesses, a pu leur laisser commettre des fautes, — la haine jamais!...

FRANÇOIS DE LA BOUILLERIE.



Qu'elle est touchante, cette dernière descendante de tant de héros, dans les naïves expansions de son cœur ! Avec quel attendrissement on suit la trace de ses vertus ! Comme les sentiments qu'elle exprime nous enlèvent à nous-mêmes pour nous porter dans le voisinage du ciel ! Que les passions de la terre paraissent petites et rampantes, comparées à cette tendresse si pure, et l'on pourrait dire si héroïque ! Il semble que cette ame n'a cherché une autre ame que pour lui être utile, l'ennoblir, la fortifier dans la pratique du bien, et lui montrer, par son exemple, jusqu'où l'on peut arriver dans le chemin de la perfection. Pas une de ses pensées qui ne soit sainte; pas un de ses projets qui ne se ressente de sa sublime origine. C'est un ange courbé, des hauteurs du firmament, vers un habitant des régions inférieures, auquel il tend doucement la main, en lui disant : « Viens à moi ; ma patrie vaut mieux que la tienne; tu y jouiras de tout ce qui te manque ; tu y puiseras aux sources du beau, du bon, du vrai. Viens, je te couvrirai de mes ailes, je te parfumerai de mon souffle, je te purifierai d'un de mes regards. Toi, élu de mon cœur, tu m'entretiendras dans mes idées de vertu, et j'aurai plus de plaisir à être vertueuse. Nous nous ferons mutuellement du bien : on est si fort à deux ! »

Et le traité d'alliance est accepté. Et qu'il profite bien à celui qui l'a souscrit ! Les voilà tous les deux à part dans cette société factice, où ils se composent un bon-

heur inconnu et digne d'eux : lui respirant le plus respectueux des sentiments ; elle foulant aux pieds, pour se rapprocher de lui, les barrières de convention qui l'en séparaient, mais toujours gardée par cette pudeur, dernière défense de la femme. Une défense ! elle n'en a pas besoin : son ami, car elle lui donne ce nom pour se conformer au langage de la terre, son ami sait ce qu'il doit à tant de grandeur et de vertu. S'il pouvait l'oublier, mériterait-il son sort? Que ce sort est doux ! Voyez et admirez. Depuis qu'il est placé sous ce bon génie, son existence, sa pensée, son caractère se renouvellent ; tout change en lui et autour de lui. A-t-il des chagrins? elle l'en console. Trouve-t-il des obstacles ? elle les aplanit. Est-il mal avec sa famille? elle l'en rapproche. Conçoit-il des doutes sur les grandes vérités que Dieu a semées parmi les hommes pour qu'ils deviennent tous frères? elle apporte la lumière dans les ténèbres de son ame. Et ne croyez pas que cette petite-fille du grand Condé, cette parente de tous les rois de l'Europe, s'avise de prêcher comme Julie d'Étange, lorsqu'elle endoctrine pédantesquement Saint-Preux. Non, rien de fastueux ni de doctoral dans ses exhortations. Tout est doux, simple, onctueux et humble chez celle qui pourrait parler de si haut et avec tant d'autorité. Elle a presque peur de valoir mieux que celui qu'elle instruit ; elle semble lui demander pardon d'avoir raison contre lui. Toutes les idées religieuses et sociales prennent sous sa plume un caractère nouveau ; elle les

entoure d'un charme qui les fait aimer : elle prête des graces à la sagesse ; elle embellit la vérité !

Qu'on ne suppose pas que le style de ces lettres soit sans mérite; il a le premier de tous : il attache si fortement l'imagination qu'il ne permet pas au goût de juger. Ce n'est qu'après avoir lu et par réflexion qu'on se dit : Mais quel naturel ! quelle pureté ! quelle correction ! quelle élégance ! On s'étonne qu'une princesse écrive si bien : ah ! l'on devrait plutôt s'étonner de la voir raisonner avec tant de justesse et considérer les objets sous un point de vue si philosophique. Est-il rien, par exemple, de mieux pensé et de mieux dit que ce qui suit :

Vous êtes bien drôle, mon ami, de mettre de l'amour-propre à notre amitié, et de vouloir qu'il n'en existe pas de semblable. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'il y ait des gens aussi heureux que nous? Cette amitié si tendre fait bien mon bonheur ; mais cette idée n'y ajoute rien, je vous assure : au contraire, moi, je serais charmée que tout le monde fût heureux, et bien heureux.

C'est toujours avec cette délicatesse exquise et ce dénûment absolu de personnalité qu'elle s'exprime. Autre qualité admirable : indulgence plénière pour autrui ; elle ne garde sa sévérité que pour elle. Elle voudrait créer des devoirs pour les remplir et des vertus pour

les exercer. Jamais elle ne se trouve assez bonne, assez juste, assez bienfaisante. Non seulement elle ignore la médisance, mais elle ne sait pas qu'il y a par-ci par-là des gens dont on peut médire. Elle ne juge mal de personne, excepté d'elle. Actions, démarches, pensées, projets, tout ce qui part de sa volonté est pour elle l'objet d'un examen scrupuleux et redoutable. La pureté même de ses intentions ne la rassure pas. Enfin, jusqu'au sentiment céleste qu'elle éprouve et qu'elle inspire devient à ses yeux un tort que la morale condamne et que la religion lui fait expier par le plus grand des sacrifices. Elle qui a sanctifié l'amour humain, elle se le reproche, elle s'en punit, si pour elle c'est se punir que s'éloigner de la terre pour se réfugier dans le ciel, dans cette première patrie où elle ne fait que rentrer après quelques jours d'absence.

Et la courageuse princesse fait ses adieux à l'ami de son cœur, à la grandeur, au monde, à tout. Hélas ! que serait-elle devenue, triste et isolée dans ses palais magnifiques, où la consolation n'entre jamais, si le sanctuaire sacré ne s'était ouvert pour elle ? Ne la plaignons pas; elle a rempli son devoir : sa vie terrestre est terminée, mais sa vie céleste commence. Venez vous emparer de tous ses instants, pauvres qu'elle secourt, infirmes qu'elle soulage, malheureux dont elle fait cesser les peines ; défendez-la de ses souvenirs; formez autour d'elle une chaîne de reconnaissance et d'amour qui lui apprendra sa véritable mission, son véri-

table bonheur. Qu'elle ne voie plus que du bien à faire; qu'elle n'entende plus que des actions de graces. Et si quelquefois elle tourne sa pensée du côté de ce monde, où la pleure un être qui fut le premier dans le secret des perfections de son ame, que le Dieu de bonté ramène cette pensée à lui entre les prières de la foi et les œuvres de la charité.

Quelle est donc cette famille des Bourbons, cette race à qui toutes les grandeurs semblent appartenir, à qui toutes les vertus sont aussi familières que les hauts faits, toujours majestueuse dans la prospérité, toujours sublime dans le malheur! A qui comparerez-vous ces êtres privilégiés dont chacun a son héroïsme? Sur le trône, près du trône, au fond de l'exil, au pied des autels, ils sont les mêmes. Toutes les situations de la vie, toutes les chances de la fortune les trouvent prêts et armés. Ils dominent les unes, ils tirent des autres des ressources inattendues qui excitent une longue admiration, là où le reste des hommes n'obtiendrait qu'une passagère pitié. Leurs adversités se tournent en gloire; leurs chutes les élèvent. Lorsqu'une couronne tombe de leur front, une auréole la remplace. Lorsque la terre n'a plus d'espace pour leur trône, ils en ont conquis d'avance un dans le ciel. Pour eux le jour des épreuves est l'heure des triomphes. Sans les catastrophes qu'ils subissent, saurait-on tout ce qu'il y a de magnanimité dans ces cœurs qui ne s'entendent qu'à pardonner et aimer? Et quel est leur secret pour se montrer si supérieurs à

leur sort, si puissants de vertu, si étonnants de constance, si grands devant Dieu et devant les hommes? Demandez à la religion !

BRIFAUT (DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE).



Dans les premières années de la Restauration, passant un jour par la rue du Temple, je m'arrêtai un instant devant le marché au vieux linge, halle modeste dont le noble emplacement rappelle deux des plus grandes iniquités de l'histoire, le jugement des Templiers et la condamnation de Louis XVI. Ce rapprochement, que j'avais fait plusieurs fois, n'était point ce qui m'arrêtait dans ce moment. J'entendis des voix de femmes qui chantaient un hymne religieux. Dieu et la femme, la religion et l'amour constituent un assemblage ravissant, une puissante alliance, qui ont toujours eu le privilège de m'enlever rapidement aux préoccupations de la vie, lorsque je les rencontrais quelque part. Je vis un couvent nouvellement établi, et j'entrai dans la chapelle.

Aux deux côtés du chœur, séparé de la nef par une cloison grillée, étaient plusieurs religieuses présidées

par leur supérieure. Celle-ci paraissait avoir environ soixante ans ; elle avait de beaux traits, un port majestueux , une physionomie calme et résignée. Je demandai son nom à un habitué de l'endroit, qui me répondit tranquillement : *La princesse Louise de Condé.*

Quoique issu d'une famille royaliste à qui la révolution a coûté du sang et de l'or, né à l'époque de nos premiers troubles, privé de bonne heure de mes parents, élevé au milieu d'une génération hostile ou indifférente à l'ancien ordre de choses, j'avoue que ce nom ne me surprit ni ne m'intéressa. J'avais entendu raconter je ne sais quelles mauvaises anecdotes sur les galanteries d'une demoiselle de Condé, et, les attribuant gratuitement à la supérieure que je voyais, je me dis en sortant : Quand le diable fut vieux, il se fit ermite.

Je me trompais toutefois, et je calomniais stupidement la femme la plus chaste, la vertu la plus pure, la bonté portée jusqu'à l'héroïsme, si l'on peut donner ce nom à l'abnégation la plus complète de ses sens et de son cœur. Elle avait dans les veines de ce sang doux et amoureux des Condé, et pourtant elle vécut pure, elle mourut sainte. A vingt-sept ans, pour la première fois, elle aima un homme de vingt et un ; princesse, elle aima un simple gentilhomme, distance incommensurable en ces temps; une femme tout cœur aima un homme d'esprit, contraste immense en tout temps. Elle l'aima avec autant de passion que de simplicité; elle crut que cet amour la consolerait d'une vie saturée de grandeurs et

d'hommages ; mais elle s'aperçut bientôt que cette grande passion ne valait rien pour elle, ni pour l'homme de son choix ; elle brisa inflexiblement la coupe du bonheur pour ne pas la porter à ses lèvres. Désormais isolée sur la terre, sans plaisirs et sans espérances, elle vécut encore vingt-cinq ans dans l'exil et dix ans dans un cloître. Et l'on disait naguère : Heureux comme un roi ! heureuse comme une princesse !

Si l'on me demande à présent à quelle source j'ai puisé cette courte biographie, j'indiquerai un petit volume in-12, imprimé chez Didot en 1834, avec une préface par M. Ballanche. Ce livre contient quelques lettres écrites par Mademoiselle de Condé à M. de La G***, officier des carabiniers de Monsieur, dans les années 1786 et 1787. Cet homme, qui vit le bonheur suprême de si près sans l'atteindre, est aujourd'hui un respectable père de famille, qui a servi, qui a souffert beaucoup, joui un peu, qui a plaidé, qui plaide encore, qui a eu femme, enfants, petits-enfants, enfin toutes les misères positives de ce monde. Un seul souvenir plane sur tout cela, qui embellit ses derniers jours. Il n'est pas surprenant qu'il ait voulu le faire partager à d'autres, et c'est ce qui explique cette publication, dont l'excuse se trouve d'ailleurs dans la dernière ligne tracée par la princesse après la rupture qu'elle exigea : *Je le laisse maître de mes lettres.*

Cette résolution nous a procuré une lecture délicieuse, à laquelle on ne pourrait comparer, parmi les

publications récentes, que celle des Mémoires de Silvio Pellico. Même douceur d'ame et de style, même élévation de sentiment, même générosité de caractère, égale profondeur d'observation morale. C'est que chez l'un comme chez l'autre le cœur conduit la plume, et que, s'il est vrai que le style c'est l'homme, il est encore plus certain que le cœur c'est le style. De ces deux écrivains inspirés par une exquise nature, l'un était bien fait pour apprécier l'autre, et s'il fallait une preuve de plus de l'identité d'organisation de ces éminentes créatures, on la trouverait dans la lettre suivante, écrite par Silvio Pellico :

« Vous pouvez deviner, monsieur, que je n'ai plus
« quitté ces lettres, ces touchantes lettres, si belles, si
« simples, si respirant la vertu et l'amour le plus élevé.
« Elles m'ont profondément ému ; elles font du bien
« comme tout ce qui est l'expression d'une ame d'élite.
« On aime aussi l'ami de cette princesse si aimante et si
« pieuse. Vous étiez bon, et elle doit vous avoir rendu
« meilleur. »

Après cela, je n'argumenterai point sur quelques tournures de phrases plus ou moins grammaticales, sur quelques interjections trop fréquentes, sur quelques idées qui rappellent l'époque du roman de *Werther* et de l'opéra de *Nina :* je laisse cette vétilleuse félicité aux gens qui aiment à tempérer leurs plaisirs, et je reviens à l'éditeur de ces lettres.

A-t-il payé trop cher un si doux souvenir? Notre siècle a changé bien des idées, et je ne serais pas surpris que beaucoup de nos jeunes hommes préférassent le solide amour d'une modeste bourgeoise à la passion pleine de trouble, de soumission et de danger d'une si grande dame. On peut encore moins disputer des opinions générales d'une époque que des goûts particuliers des individus. Pour moi, entre une femme et une princesse, le choix ne serait pas douteux, à moins qu'un ange égaré sur la terre ne m'apparût entre elles deux.

C.-A. DE TRUCY.



Ce livre n'est point un roman; c'est l'histoire d'un cœur, le récit de son bonheur et de ses souffrances. Ne lui demandez point des émotions bouleversantes; vous ne trouverez là ni de grands mots, ni de grands effets calculés, mais vous y trouverez tout ce qui repose, tout ce qui charme, tout ce qui plaît à l'esprit, tout ce qui fait naître de douces larmes, tout ce qui élève vers le ciel, tout ce qui ferait recroire aux âmes, dans ce siècle où l'on n'y croit plus.

Jamais une vie de tendresse n'a été peinte avec une

simplicité si large et si majestueuse; toutes les lettres ont un parfum d'amour tranquille qui vous berce comme la meilleure harmonie. Ces lettres étaient écrites par la princesse Louise de Condé, par cette femme ange qui avait reçu du ciel le pouvoir d'aimer. Louise de Condé est la femme de prédilection; elle aime parcequ'elle est comprise, parcequ'une ame d'élite lui a fait entrevoir les délices du ciel et les joies de ce monde dans un amour pur, parfait, sans alliage, dans un amour qu'on ose rêver et auquel on n'ose croire.

Je profane le sentiment de Louise de Condé en l'appelant amour; non, c'était plus que de l'amour et mieux que de l'amitié : l'amour veut du bonheur à tout prix, l'amour donne tout et veut tout recevoir; l'amour exige, s'impose, est égoïste, il ne comprend pas l'oubli de soi-même; l'amour est impie puisqu'il a inventé le mot sacrifice pour exprimer ses dons. Louise de Condé n'aimait point ainsi : *Ah! s'il existe des peines dans le bonheur même*, dit-elle, *qu'elles soient toutes pour moi!* Je demande aux femmes si c'est de l'amour, elles qui veulent qu'on souffre pour elles et avec elles, elles qui aiment l'agitation et qui redoutent la douleur... Mais Louise de Condé aimait comme aiment les anges, aimait comme les martyrs aimaient leur Dieu! Son amour ne s'exhale pas en plaintes et en reproches; elle est confiante parcequ'elle est vraie; l'expérience ne lui a pas appris le doute; elle aime avec foi, avec ferveur; l'amour divin est devenu, un instant, l'amour humain.

Séparée de son ami, elle ne l'offense pas par des craintes; femme d'exception, elle veut occuper son cœur, sans absorber tout son être; elle sent qu'une existence d'homme ne peut être toute vouée et consacrée à l'amour; elle dit à son ami :

Ne vous tourmentez donc pas comme vous faites; tenez, votre esprit a besoin de s'occuper, vous ne faites rien, vous ne travaillez pas du tout parceque vous m'aimez, et précisément à cause de cela je vous prie de vous faire des occupations : appliquez votre esprit à toute autre chose qu'à moi; il ne me faut que votre cœur, lui seul doit s'occuper de moi. Quand votre esprit veut discuter, raisonner, analyser, donnez-lui un autre sujet : je vous demande cela en grace, et pour vous et pour moi. Vous me dites que vous croyez quelquefois m'exagérer vos sentiments, cela peut être; mais quelquefois aussi vous faites le contraire. Si votre esprit voulait bien ne pas se mêler de nos affaires, tout cela n'arriverait pas.

On peut prendre au hasard ces lettres, et on trouvera dans toutes des pensées suaves et ingénieuses, car Louise de Condé avait un esprit tout animé par l'ame, et une ame toute étincelante des dons de l'esprit.

Le choix que fait une femme donne la mesure de son cœur et de son intelligence; une femme supérieure ne peut aimer qu'un homme distingué. La princesse de Condé a élevé jusqu'à elle l'homme le plus en rapport avec elle; et elle, humble de cœur et toute fière de l'a-

mour qu'elle inspire, dit : *Vous m'aimez, donc je vaux quelque chose.*

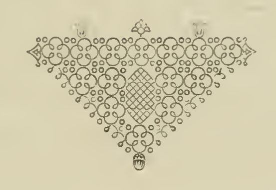
Cette publication a été jugée diversement : les uns l'ont louée avec enthousiasme, les autres l'ont blâmée avec une amertume envieuse; on a crié à l'indélicatesse : Comment, a-t-on dit, trahir un secret d'amour! Ce jugement est un des lieux communs qui évitent aux êtres médiocres la peine d'avoir une idée; mais ceux qui pensent, mais les hommes de cœur et d'émotion regarderont la publication de ces lettres comme une belle action, car ces lettres font adorer la vertu.

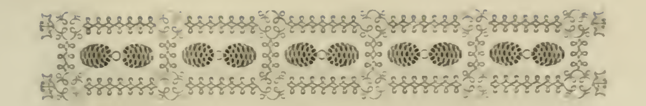
En les lisant et relisant, on se surprend à avoir le désir d'être meilleur; on sent que la bonté est la plus puissante des séductions humaines. Le reproche d'avoir trahi un secret d'amour me semble donc la plus niaise de toutes les banalités. Les royalistes de cœur et de conviction devraient être heureux de voir un nom de princesse livré à l'admiration du monde. Graces, mille fois graces à celui qui a su honorer dignement la plus digne des femmes! Ce culte secret, cette ferveur, que cinquante années n'ont pu ni attiédir ni diminuer, se sont dévoilés tout-à-coup pour laisser à la postérité l'exemple de l'amour, du dévouement et du sacrifice.

Je n'ai point jugé ce livre comme une œuvre littéraire; je n'ai pas jugé, j'ai senti, j'ai été émue, j'ai pleuré; je n'ai point vu les incorrections du style. Quand je suis arrivée à la dernière lettre, j'ai éprouvé comme un regret, comme une peine intime et profonde. Les terreurs

du scrupule s'emparent de l'ame de Louise de Condé; elle s'immole à la religion, elle sacrifie son amour, elle ne veut plus espérer qu'en Dieu, et c'est à lui qu'elle demande le prix de son sacrifice. Plus de combats apparents, plus de ces douleurs qui s'épanchent : Louise a donné son ame à Dieu; elle ne veut plus souffrir, elle ne veut plus craindre, elle ne veut plus desirer; elle prie, elle est à Dieu; ses larmes seraient un crime, elle ne pleure plus; et forte contre ce monde, elle attend l'éternité. Ainsi cette vie si pure, cet amour qui ignorait le remords, ira plus tard s'ensevelir dans un cloître. La religion chrétienne ordonne la mort de l'ame; Louise de Condé a obéi. Femme sublime en aimant, elle devint sainte et martyre en priant.

Olympe CHODZKO.





PRÉCIS DE LA VIE.

Louise-Adélaide de Bourbon-Condé naquit en 1758, du mariage de Louis-Joseph, prince de Condé, avec Charlotte de Rohan.

Le prince de Condé, moins connu et moins honoré qu'il ne méritait de l'être, auquel il faut allier sous ce rapport le maréchal duc de Broglie, eut dans sa vie ce trait remarquable, que, dans les guerres d'Allemagne, tandis que les maréchaux de Contade et de Soubise, portés par le crédit de la favorite du roi, se faisaient battre presque constamment, et laissaient ainsi s'éteindre peu à peu le renom de gloire de la noble France, lui, se montrant digne de son généreux sang, fut appelé par la fortune comme aussi par sa bravoure et son habileté, à balancer quelque peu les souvenirs chargés de honte, par des victoires, non pas décisives quant à l'objet de la guerre, et cependant précieuses sur le point de l'honneur des armes françaises.

Ce prince si haut et si grand à la tête de ses troupes,

était, dans la société, affable et aimable, avec une telle égalité d'humeur, un tel caractère de simplicité, qu'à peine les personnes dont il était entouré, habituées à sa manière d'être, en éprouvaient une impression notable.

Indulgent et généreux envers ses nombreux serviteurs, il demeurait, au moins vis-à-vis de sa fille, (car les relations du père et du fils, altérées par les intrigues rivales des courtisans, ne doivent pas être exposées ici), dans les termes de la plus tendre affection, de la vénération la plus haute, sentiments d'autant plus honorables et pour elle et pour lui, que son existence était dominée par une influence déplorable.

Il faudrait une autre plume, il faudrait presque une autre ame, pour rendre le tableau des rapports de cet excellent prince avec l'admirable princesse, pendant son séjour d'un mois à Bourbon-l'Archambault, où les plaisirs de la société et les rigueurs de l'étiquette n'existant plus, les cœurs de l'un et de l'autre se manifestaient dans toute leur vérité.

Le duc de Bourbon, dont le cœur, naturellement si tendre, a dû être méconnu en raison de la vie alors menée par les grands de la terre, apparaît, dans les lettres de sa sœur, sous ce point de vue d'être resté constamment son ami le plus fervent, de l'avoir toujours préférée à toute autre personne, de n'avoir jamais varié dans son attachement, soit au sein de la prospérité, soit sous le coup de la mauvaise fortune.

A la lecture de divers passages des lettres, non seu-

lement on est touché de l'extrême affection d'un prince livré aux travers, aux écarts de la vie de ces temps; mais encore, et surtout, on est pénétré jusqu'à l'attendrissement, de la délicatesse avec laquelle, sans oser contrarier directement les sentiments de la princesse, il laisse percer devant elle l'expression de ses mortelles craintes sur les suites qu'ils doivent entraîner.

Race unique, et par son antiquité et par sa nature même, qui tantôt n'a cessé de montrer au monde les plus insignes exemples de force et de droiture d'ame, et tantôt n'a pas manqué de compenser des erreurs trop fréquentes, par quelques traits saillants des vertus les plus hautes et les plus douces.

Il fallait d'abord parler de ces deux êtres, du père et du frère, dont l'amitié réciproque remplit à elle seule les premières années de la vie: et si elle ne dut pas combler entièrement les besoins d'une ame trop sensible, du moins fut-elle exempte d'amener, après quelques jours de suprême félicité, une catastrophe dont le coup se fit ressentir pendant les quarante dernières années de l'existence.

Les Lettres apprennent qu'un sentiment pareil, pour une tante abbesse de Beaumont-lès-Tours, s'était élevé dès l'âge de six ans et développé jusqu'à l'instant de la séparation à l'âge de douze ans, sans qu'ensuite l'action d'un monde perturbateur et pervertisseur ait été capable ni d'amortir la tendresse ni d'effacer la mémoire des conseils.

Du reste, il était clos à tout attachement, à tout attrait même, et plus encore à tout ascendant, ce pauvre cœur né tout exprès pour aimer, et jeté en des temps, en des lieux où nul ne s'offrait digne d'être aimé de lui : tellement, on peut s'en rapporter au confident des plus intimes pensées, que, parmi les hommes, aucun ne faisait éprouver au-delà de l'intérêt commandé pour le prochain, et que, parmi les dames, deux seulement, dont les noms, transcrits ici, ne porteront pas une impression pénible à leurs familles, madame la comtesse de Vibraye et madame la marquise de la Roche-Lambert, avaient mérité d'être admises aux douceurs ineffables de l'amitié d'une telle princesse.

Au contraire, et comme en revanche, envers tous les gens de sa maison, l'affection était portée au degré le plus haut, dans cet ordre de relations naturellement inférieur.

Aussi, de ce bord, il est impossible de rendre quels étaient les sentiments d'adoration pour une si digne maîtresse : tandis que chez les personnes de la société dont il ne lui était pas donné de faire choix, malgré que la plus haute estime fût commandée à l'esprit, il existait au secret des cœurs une sorte de répulsion, d'aversion instinctives en retour du dédain, même du mépris ressenti et souvent manifesté par quelques signes involontairement échappés.

Il y a plus, et ceci aura peine à entrer dans la croyance, telles se montraient l'indifférence absolue, la

répugnance invincible à plaire dans un pareil monde, qu'il était pris soin, ce semble, de voiler ses moyens naturels, de retenir les mouvements de son intelligence, à ce point que l'opinion banale en vint à se persuader qu'il y avait manque d'esprit, et que des personnes encore vivantes n'ont pu s'imaginer que les lettres avaient été écrites par la princesse.

Jusqu'à l'âge de 27 ans, voilà quel fut le cercle où se confinait la vie de l'ame, tandis que la vie du monde était vivement pressée, constamment agitée et tourmentée.

Ainsi les années se passaient, ou plutôt se perdaient, sans porter de sentiment au cœur, sans laisser de souvenir dans l'esprit, seulement entrecoupées par les devoirs de l'étiquette, qui, d'autant qu'ils étaient fort pénibles, marquaient plus que toute autre chose dans le cours presque insensible du temps.

En 1784, par suite d'une chute, la rotule se trouve grièvement atteinte, accident fortuit qui prépare aux destinées une carrière d'abord attrayante et bientôt la plus désastreuse.

La princesse est envoyée en 1785 à Bourbon-l'Archambault, et puis en 1786, en même temps qu'y vient son père, plutôt pour se donner quelque distraction que pour jouir du bienfait des Eaux.

Dans l'automne de 1786, Mademoiselle de Condé, jusque-là connue sous ce nom si simple et si haut à-la fois, fut nommée Abbesse de Remiremont; auquel titre nul

engagement n'était pris devant Dieu, et nulle obligation n'astreignait à des devoirs formels, de sorte qu'il ne s'en suivait point d'empêchement pour une alliance conjugale.

La princesse Louise de Condé, ainsi qu'elle a été appelée depuis cette nomination, se rendit à Remiremont, et y retourna tous les ans pour un ou deux mois, sans doute se montrant en ses nouveaux rapports toujours sensible et charitable, toujours pleine d'aménité et d'affabilité, mais aussi n'apparaissant plus que sous le voile de la tristesse, de la douleur, au grand risque d'être méconnue en ce pays, jusque-là étranger.

Peu de temps après arriva l'assemblée des Notables, où le prince de Condé, loyal et généreux en ses vues, mais peut-être entrevoyant dans les nuages de l'avenir la foudre prête à éclater sur le trône de ses ancêtres, se montra tel qu'on devait naturellement s'y attendre. Et dès les premiers jours de la Révolution, il se hâta de quitter sa patrie, jusque-là si chère, suivant les traces d'un des frères du Roi, et emmenant avec lui son fils, sa fille.

Voilà donc que s'ouvre devant l'innocente princesse un nouveau cours des destinées les plus calamiteuses, comme pour couronner devant Dieu la somme des sacrifices offerts volontairement par elle, comme pour révéler aux hommes une force d'ame qui se tenait au niveau, dans cet être miraculeux, de la tendresse de cœur.

Ainsi qu'on le juge facilement, le père et la fille ha-

bitèrent ensemble jusqu'à ce que la formation du corps de Condé et son entrée en campagne les forcèrent de se séparer. Alors aussi, le prince de Condé ayant épousé la princesse de M..., dont il avait fallu long-temps subir les exigences en la demeure de Chantilly, où ce titre ne lui avait pas encore été conféré, tout espoir fut enlevé d'avoir jamais à se vouer aux soins d'adoucir les chagrins d'un père tant affligé par la fortune.

La princesse Louise se retira à Turin, où, vivant dans l'isolement du monde, et confinée entre les murailles d'un couvent, elle ne tarda pas à prendre le voile en 1795, et à se lier indissolublement au service de son Dieu, qui seul lui prêtait à vivre quelque peu ici-bas, en attendant qu'il lui fût donné de vivre pleinement là-haut.

Bientôt survint l'invasion des États de Sardaigne, car il était dit que la retraite la plus obscure ne devait pas être long-temps assurée, qui contraignit à fuir encore, à quêter dans les âpres montagnes de la Suisse quelque asile passager où il fût permis de se livrer aux exercices de la piété.

Ce refuge n'ayant pas tardé à être ravi par le mouvement des armées, la religieuse se vit repoussée de contrée en contrée, désormais incertaine, d'après sa triste expérience, de demeurer où le sort l'avait jetée, incertaine même de rencontrer à point le plus humble asile.

Cependant elle éclate cette affreuse journée du 20 mars 1804, dont les temps ne furent point alors et ne

sont pas encore dignes de recevoir, de ressentir l'indicible impression, au point où elle sera éprouvée par les temps à venir, sauf que dans la race humaine, l'ame maintenant obscurcie ne s'éteigne enfin tout-à-fait.

Quelle fut la douleur, à la nouvelle du coup qui enlevait de ce monde un neveu digne héritier de l'amour porté à son père et à son grand-père, un prince dernier rejeton de la plus illustre race, dont la mémoire allait s'affaiblir dans les esprits, alors qu'elle n'avait plus à être entretenue par de hauts faits? ce serait chose impossible à rendre, insensée à tenter.

Il y a un Dieu : il y avait un Dieu surtout pour l'être céleste, qui même n'avait plus que ce Dieu. Et ses miséricordes sont infinies, et les miracles de la résignation sont ineffables; et le trait des plus poignants chagrins porte comme un baume avec lui, alors que la foi entée sur l'amour en offre le sacrifice en expiation des torts passés, en obéissance aux éternels décrets.

A mesure que la douleur obstinée s'appesantissait sur elle, son ame, tendre et forte à-la-fois, ne cherchait d'autre consolation, ne trouvait d'autre compensation qu'en se rendant d'autant plus méritante devant Dieu, par une vie de macération, de mortification, au-delà de ce que prescrivait la règle des couvents trappistes qui fut bientôt embrassée par la princesse.

En ce lieu, que les cœurs qui lui furent, qui lui restent attachés, se prêtent, si la force leur en est laissée,

a entendre comment les tourments involontairement subis, comment les tortures volontairement infligées, se tournent en de saintes joies, en de hautes jouissances, dans un être adonné à Dieu, dont l'amour est tel que les souffrances en vue de lui sont chères à l'ame, dont la foi est telle que les souffrances portent la garantie de l'éternel bonheur.

Désormais, en cette existence, déja si peu historique, il n'est moyen, au fond d'un cloître, de remarquer rien qui tranche d'un jour à l'autre.

La Restauration a lieu, et la fille de Saint-Louis, maintenant consacrée, ainsi que fut Madame Louise, sœur de Louis XV, au service des autels, est ramenée dans Paris, où l'appellent son père, son frère, inaltérables dans leurs sentiments.

Que faire en ces moments où rien n'est encore rétabli? Comment trouver une demeure où, à l'abri du monde, il y ait à continuer l'œuvre de pénitence? On ne sait quelle obscure retraite de religieuses se rencontre par chance dans la rue de Babylone, réunissant, autant que possible, les avantages qui faisaient l'objet des vœux les plus ardents.

Mais Bonaparte est descendu à Cannes, avec une poignée de braves, et marche à grands pas, sans obstacles, sous les auspices de la plus haute renommée. Il est déja à Lyon, qu'à Paris, au Château surtout, la crainte s'émeut à peine.

Il sera à Paris dans huit jours, alors qu'une main amie, dont l'écriture n'avait pas abordé les regards depuis près de trente ans, ose se hasarder à faire connaître ce qui n'était nullement douteux pour tout homme sensé, que le roi partirait subitement au dernier moment, et qu'il prendrait en passant le prince de Condé, et que sa triste fille ne serait point avertie à temps pour les suivre en leur fuite.

Soit que la lettre n'ait pas été reçue ou n'ait pas été lue, le présage se réalisa; tellement que, par un dernier coup de malheur, le plus cruel qu'il se puisse, la tante du duc d'Enghien se trouva comme emprisonnée sous la domination d'un soldat devenu l'assassin de ce jeune prince, et fut réduite à se revêtir du costume de Cauchoise, à se jeter dans quelque voiture publique pour gagner un port voisin des côtes d'Angleterre.

Il semble que le repos au moins va enfin être rendu au retour de la Dynastie en 1815. Mais les soins de la terre préoccupent le gouvernement; mais l'élue du ciel, toujours résignée, toujours attendant que le doigt de Dieu dispose de son sort, est long-temps délaissée dans un oubli complet.

Le palais de ses pères ne lui sied plus; son hôtel rue de Monsieur a été vendu. Qu'allait-elle devenir si madame la comtesse de Vibraye, dont il a été parlé, et qui est désignée dans les lettres sous le titre de *la dévote*, ne lui avait pas ouvert un asile aussi calme et presque aussi saint qu'une retraite de couvent.

La princesse y passe un certain nombre de mois, n'y voyant que son père et son frère, et n'allant de la maison hospitalière qu'à l'église voisine de Sainte-Valère.

C'est après un long espace de temps, c'est comme par l'effet du hasard qu'il vient en tête à un ministre, de créer un digne établissement en ce lieu même du temple où gémit si long-temps la famille royale.

La pensée est communiquée à Louis XVIII, qui l'accueille avec empressement, de consacrer ce lieu, déja sanctifié au titre de demeure du Roi martyr, à la fondation d'un couvent des Dames de l'Adoration Perpétuelle, dont il est offert d'être la supérieure à l'humble religieuse.

Elle y entre vraiment en cette qualité, mais bien moins à l'effet de donner des ordres, qu'en ce sens de s'imposer une vie plus rigoureuse encore que celle de ses compagnes.

Les souffrances physiques, les souffrances morales, en lui rappelant d'autant plus vivement quelle est la nature humaine, semblent la convier à s'assurer, au prix des plus pénibles sacrifices, une existence toute autre, au moment où l'ame sera délivrée des chaînes du corps.

Eh bien! à travers une telle vie où l'être s'oublie lui-même, le cœur existe encore, le cœur a soif d'aimer: en sorte qu'une jeune personne, élève du couvent, attire la plus vive affection, et porte, sinon quelque con-

solation, au moins quelque distraction, aux infortunes accumulées sur la tête.

Qu'on s'arrête là et qu'on remarque avec attendrissement, avec vénération, comment vit encore dans un être qui n'est pas elle, celle qui ne vit plus en son propre être.

Ici, qu'un ange ne vient-il tenir la plume, afin de rendre le trait à-la-fois le plus pénible à peindre, le plus puissant à émouvoir.

Une filleule de la princesse, encore existante, se hasarde, emportée par son amour, à demander une boucle de cheveux.

Quoi de plus simple, se dira-t-on communément, soit à accorder, soit à refuser. Ainsi pense le monde, et tout au contraire pense une nature unique.

Ira-t-elle courir le risque, en faisant ce don précieux, de livrer un objet propre à exciter l'idolâtrie au cœur fervent de sa filleule? se sentira-t-elle le courage de résister à l'innocente prière, de refuser le présent invoqué avec tant d'instances?

Ni l'un ni l'autre. Elle est déja sainte et ne peut se prêter à susciter un sentiment trop ardent pour quelque chose de ces bas lieux, ce qui est prohibé dans les règles sévères de la vie monastique.

Ni l'un ni l'autre. Elle est femme encore et ne peut se résoudre à porter le trouble, à inspirer quelque doute sur son attachement à une personne qui en jouit depuis long-temps avec délices.

Entre ces pensées presque également impérieuses, il n'est qu'un parti à prendre ; et si rude, si dur qu'il soit, il est aussitôt pris.

La filleule revient, répète sa prière, invoque les bontés. Quelle fut la réponse ? Il y aurait à frémir de la tracer sur le papier : elle sera devinée par quiconque est capable de se faire une juste idée du plus haut caractère.

Que servirait de l'apprendre à tout autre ?





SUITE.

En traçant l'historique de la vie, il fallait rendre compte des effets provenants de cette révolution qui avait changé tous les rapports de rang et de fortune, qui avait enlevé à son pays et transporté de lieu en lieu la personne même; attendu que la moitié des jours s'est passée sous le coup de la position ainsi bouleversée.

Mais c'était à part, et comme à l'écart, qu'il y avait à reléguer le récit des suites, plus fatales au repos intérieur, bien que moins sensibles aux regards étrangers, des suites de la circonstance fortuite et presque inappréciable en comparaison.

L'éclair de vie d'une ame : voilà ce qui serait à représenter, si la pensée, si la plume se trouvaient douées de remplir une telle tâche.

A peine l'ame se sentait elle-même, et certes elle s'ignorait pleinement, alors qu'un accident dont il a été parlé conduisit la princesse pour une seconde saison aux eaux de Bourbon-l'Archambault, où son tendre père la rejoignit bientôt et résida pendant un mois environ.

Un accident, aussi de nature assez grave, amena au même lieu et presque en même temps un homme fort jeune encore, et depuis peu entré dans la carrière

militaire, et fort éloigné d'avoir pris les goûts, les mœurs de cet état, qui ne se rapportaient ni à ses penchants naturels ni à ses habitudes constantes.

Étranger au monde, où par répugnance et par timidité il ne s'était jamais lancé, insensible aux femmes, dont le tenaient isolé son humeur fort triste et son esprit peu vif, du reste ayant reçu une faible part et ne portant guères de prix aux dons extérieurs, ce fut sous de telles conditions qu'il se présentait à la vue: et ces conditions, qui chez toute autre femme auraient repoussé l'attachement et même l'intérêt, au contraire vis-à-vis cet être exceptionnel en qui la soif ardente d'aimer s'alliait à la crainte scrupuleuse d'aimer par delà les justes limites, semblèrent porter des garanties certaines contre les périls éventuels de l'avenir.

Pendant le séjour des eaux, l'étiquette étant abolie, tout homme bien né, bien élevé pouvait être admis et même accueilli dans la société des princes du sang; et en cette occurrence, l'affabilité, la bénignité propres à l'illustre prince et à sa céleste fille conviaient à se rapprocher d'eux, à se rattacher à eux.

Rien de simple et de noble à-la-fois comme la vie de ces deux personnages qui en même temps commandaient le respect inspiré par les douces vertus, et dégageaient du respect imposé par le rang élevé.

Sauf le temps accordé au repos et le temps employé à l'usage des eaux, les rapports de société ne laissaient point, ne gardaient point d'intervalle; la journée était

consacrée presqu'en totalité à une sorte de vie de famille.

Souvent la table du déjeûner offrait une place aux hommes qui avaient été distingués : toujours la promenade, qui avait lieu ensuite, rassemblait, réunissait tous ceux que l'attrait appelait.

Seulement l'heure du dîner venait séparer les uns des autres, sauf encore qu'une invitation assez fréquente n'eût lieu : puis, après quelques nouvelles sorties à pied ou en voiture, s'ouvrait la soirée où se présentaient les mêmes personnes.

Là, pour s'épargner les frais, pour se sauver des ennuis de la conversation, naturellement si pénible à soutenir vis-à-vis les êtres les plus divers en fait de pensées et sur-tout en fait de sentiments, les tables de jeu venaient y mettre un terme et rendre au repos. Le jeu des échecs semblait le plus agréable, apparemment parce qu'il y est fait peu d'emploi de la parole; et toujours il était fait choix du même adversaire.

Comme aussi dans les promenades sur les grands chemins, dont le sol égal convenait davantage à la jambe souffrante qui ne jouissait pas de l'aisance des mouvements, le bras était pris presque constamment, non sans que son appui ne semblât rendre plus de sécurité dans la marche.

Et, ainsi qu'il est facile de le pressentir, la conversation était suscitée par la conformité presque entière de l'ame et de l'esprit; sauf, toutefois, que du bord de cet

ange, rapproché d'un homme par le sort, les paroles étaient moins fréquentes; tant il régnait en son sein une béatitude, une quiétude qu'il faut lui laisser exprimer en cette phrase de la troisième lettre : *Mon ami pense à tout, il prévoit tout, il ne me parle que pour me dire des choses que j'aime beaucoup : et moi je reste là à l'aimer et à être heureuse.*

C'est assez en dire quant à la vie extérieure, apparente, dont encore il n'y avait à parler qu'afin d'introduire dans la connaissance des relations entre les deux existences.

Un mot, un seul mot tombé par hasard de l'auguste bouche était venu frapper l'oreille et éveiller l'esprit et attacher l'ame, un seul mot dont l'impression fut d'autant plus vive, plus profonde, qu'elle s'accordait parfaitement avec l'émotion déja éprouvée à l'aspect de la physionomie et de la tournure, des manières.

Ce mot avait trait au dédain des grandeurs, à la haine de l'étiquette, au mépris de ce vain monde : ce mot portait le résumé exact et complet de tous les mouvements d'une telle nature; ce mot séparait, détachait de tous les êtres placés en cette éminente position et même dans les situations intermédiaires.

Un mot, alors qu'il pénètre au cœur, qu'il y entre et s'y fixe, appelle une réponse en analogie, en harmonie. Et voilà que s'établissent ainsi l'aisance et l'intimité des rapports, voilà que se nouent les liens réciproques d'attachement et de confiance.

A quel point s'étendaient les rapports, en quelle sorte étaient serrés les liens, ce serait chose impossible à rendre et plus impossible encore à faire comprendre.

Que ceci seulement soit dit! En trois jours s'accomplit l'union, l'alliance des ames qu'il fallut ensuite plus de trois mois pour dissoudre.

D'autant moins de temps fut requis pour cette œuvre, qu'il y avait au suprême degré innocence de cœur, ou, s'il est permis d'employer ce mot, innocuité de sentiments; tellement que nuls scrupules, nulles craintes, n'excitaient la conscience à intervenir, à opposer résistance, et que la sécurité des relations existait comme entre des personnes du même sexe.

L'ame n'a point de sexe, de même qu'elle n'a point d'âge.

De là cet abandon parfait entre les deux êtres dont le point de ralliement résidait dans l'ame: de là cet oubli complet de tous autres, auprès desquels l'ame ne rencontrait aucun point de contact.

Un monde à part, un monde particulier à l'écart du monde général, se fondait, se créait pour celle et pour celui qui vivaient d'une commune existence; tant ce qui se passait au dehors et même à côté, en face, ne portait aucune impression, ne causait nulle émotion.

Il semblait que le vide parfait était opéré autour de la sphère où se concentraient ces êtres, desquels il n'était transmis au dehors que les formules banales de politesse et de révérence.

Il faut le dire. Peut-être le bonheur de même inespéré des deux bords était ressenti en un degré à peu près pareil; et néanmoins, d'un bord, il ne se pouvait que la volupté de l'ame manquât d'être alliée de quelque teinte d'orgueil, entachée de quelque reflet de vanité, alors que de l'humilité de sa situation sociale, l'être était enlevé par un coup du sort et transporté à la hauteur de la plus éminente position.

Tandis que de l'autre bord, la volupté de l'ame existante en un même degré ne s'altérait par aucun mélange et se parait plutôt d'un indicible prix, en ce que l'être échappé aux chaînes douloureuses du rang social, rentrait sous l'attrayante loi de la nature humaine.

Sous ce rapport, s'il n'y avait pas contraste, il y avait distance entre les sentiments de l'un et de l'autre. Même quant à l'être unique, ceci existait en une vérité parfaite, que sa joie, que sa vie consistaient à aimer pour aimer; tant le besoin du développement, de l'épanchement des tendres facultés qui depuis si long-temps tardaient à être satisfaites, dominait par-dessus tout, absorbait l'existence, laissant fort en arrière le charme, bien qu'il fût si sensible en lui-même, d'être aimée.

On le lit à chaque page, à chaque ligne des ineffables Lettres, surtout dans le passage qui suit: *Certainement je serais bien affligée de ne plus être aimée de vous, mais je préfèrerais cela plutôt que de ne vous point aimer. Fi donc! que je serais vilaine! je serais affreuse, je ne pourrais me souffrir.*

Jamais sans doute ne fut mieux applicable en toute son extension cette phrase inspirée à la personne qui l'écrivit, par le sentiment qu'elle-même éprouvait : *Aimer, c'est vivre; aimer dans la paix de la conscience, c'est vivre des joies du ciel.* (Légende de madame Olympe Chodzko. — *Pologne pittoresque.*)

Comme aussi jamais ne fut moins applicable cette sentence dictée de même, ce semble, bien qu'en un sens contraire, par un sentiment propre à la personne, à l'occasion d'une princesse de pareille race et de proche parenté : *Les princesses sont obligées de faire les avances.* (*Mademoiselle de Clermont*, par madame de Genlis.)

Ici, pas même de faiblesses, et moins encore d'avances ! Point de faiblesses dans un amour si pur, tellement intact de tout alliage terrestre ! Point d'avances, plus ignobles que les faiblesses, attendu qu'à l'égard de celles-là, la conception n'est point étrangère, inconnue à la pensée ; au lieu que, dans celles-ci, le sentiment, souvent honorable à son origine, et seulement fourvoyé hors des droites voies par l'influence des circonstances fortuites, entraîne, précipite, sans que la conscience en soit avertie, sans que la connaissance en soit acquise.

Certes, les Lettres ne laissent, ne permettent aucun doute sur l'un et l'autre point.

Tel fut, autant que la trace s'en retrouve aux replis de la mémoire non encore surannée, le cercle resserré, la

sphère isolée où des destinées dont les présages ont été tellement trahis, eurent à se mouvoir librement, pour six semaines, pour quarante cinq jours, dans des errements tout-à-fait pareils.

Du 25 juin au 9 août qui indiquent les dates du premier jour et du dernier jour des temps qui furent donnés à se voir, aucun changement n'eut à s'opérer au cours des relations tout d'abord fondées sur la conformité des natures, autant que la plus haute ne s'éloignait pas trop de l'autre, tout d'abord cimentées en la double raison de l'attrait qui d'une part entraînait à aimer, et de l'ascendant qui d'autre part commandait d'adorer.

De même les Lettres, comme cela se voit d'un coup-d'œil, n'annoncent ni progrès ni recul dans les sentiments inspirés dès l'origine, et à travers le trouble des circonstances montrent l'empreinte toujours égale, toujours uniforme des mouvements de l'ame; toutefois, jusqu'à la quatorzième lettre en date du 25 octobre, où au sein de la *craintive bonne*, ainsi qu'elle se nomme elle-même, adviennent les craintes du scandale, qui, de jour en jour aggravées, acheminent aux terreurs du scrupule.

Il y a cela chez les êtres d'une sensibilité exquise, que l'existence est, ce semble, solidaire avec les existences attenantes, et que l'impression transmise du dehors est de force presque équivalente à l'émotion ressentie au dedans. De tels êtres vivent à peine en eux-mêmes, vivent plutôt dans les autres.

Mais on parle donc de moi ! est-il écrit dans la quatorzième lettre. Ce mot dit tout, et seul se représente sous des formes variées à l'infini, dans le cours des autres lettres.

Et ce mot est aussitôt suivi de celui-ci, qui marque assez comment la conscience demeurait en repos, comment le sentiment restait à l'état d'innocence : *Pourquoi donc suis-je tant affectée de ce que cette femme m'a dit ? En vérité je l'ignore.*

Encore ce mot serait tombé à terre, si cette aversion toujours disposée à s'élever contre ceux que le sort ou l'art a fait sortir de la position commune, si cette appréhension chez les personnes qui entouraient, qu'une influence prédominante vînt à s'exercer sur l'esprit alors mieux informé des intrigues, des artifices, ne s'étaient pas efforcées de travailler à rompre, à briser une liaison trop répugnante.

Ces gens ne le savaient que trop, tant le vice est habile à surprendre la vertu si peu capable de se défendre; l'instinct de pudeur, le sentiment de l'honneur existaient au degré le plus éminent : ce fut le côté faible vers lequel se dirigèrent les attaques sourdes.

L'élévation du rang, qui pendant un certain temps avait mis à l'abri, cessa de couvrir de son égide tutélaire : et plutôt, par cela même que jusqu'en ces moments ni l'œil ni l'oreille n'avaient été instruits de ce qui se passait dans les têtes, dont aucun signe sinistre n'était encore surgi, l'effet se trouva plus frappant, plus marquant.

Même, telle était la susceptibilité de pudeur, qu'en place de la quiétude absolue qui régnait auparavant, survint une disposition toute contraire, qui entraînait comme à l'insu à rechercher de toute façon, à recueillir de toute part les moindres traces de l'existence des soupçons, les moindres marques de leur expression ou feinte ou vraie.

La conscience ne suscitait point encore de reproche; la tendresse ne subissait encore aucune entrave. Mais ce n'était pas tout que de jouir de la paix intérieure; il fallait que du dehors aussi nul trouble ne dût, ne pût être suscité.

On parle donc de moi! disait l'ange : et dès-lors s'établissait une lutte intérieure entre le sentiment et le scrupule; et ce cœur si timide scrutait ses mouvements les plus secrets avec la candeur de l'innocence, toujours empressée à s'effrayer de tout.

Les Lettres disent quel martyre fut subi avant que la lutte parvînt à son terme; tant il était fort, tant il était naïf surtout, cet amour pur, comme il a été dénommé, qui s'identifiait à la personnalité.

Encore la date des lettres parle plus haut que le corps même des lettres.

Du 9 août au 25 octobre, la correspondance, telle qu'on la lit dans la première édition, contient 200 pages d'impression; et du 25 octobre au 3 décembre, un seul billet se rencontre; et du 3 décembre au 3 janvier, sauf les lettres relatives au départ de Paris, deux billets seuls remplissent l'intervalle.

Entre le 25 octobre et le 3 janvier, le silence entrecoupé par ces lettres se prolonge à chaque époque pendant un mois environ.

Or, que se passait-il pendant ces longs espaces de temps? comment se faisait-il qu'un tel contraste apparût dans les rapports?

C'est que l'ame, agitée, tourmentée par des causes opposées, n'était pas encore rendue au point de se fixer en l'un ou l'autre sens; en sorte que la plume, contrainte à tracer des lignes précises, se sentait impuissante à remplir sa tâche accoutumée.

Honneur à la personne sensible, délicate, qui serait de force à se faire quelque idée, vague et faible sans doute, de l'état de supplice, de torture où était plongé cet être qui n'eut d'autre tort que d'avoir été créé avec le besoin, la soif d'aimer!

Cependant le temps ne s'arrête pas sur une route tellement chargée de traverses; le temps une fois lancé, poursuit son cours, bravant et brisant tous les obstacles qui se rencontrent; le temps en aggravant de jour en jour ses coups déja si cruels, presse, pousse la victime dévouée jusqu'au terme extrême.

Combien de jours, combien de nuits surtout, car les jours sont consumés par des distractions forcées, il a fallu, avant que de ces dernières lignes de la lettre du 3 janvier : *Mon ami, je vous aime : oh! comme votre bonne dit cela de toute son ame!* il soit passé aux premières lignes de la lettre finale : *Peut-être vais-je me faire haïr de mon ami ! haïr, ô ciel !*

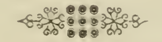
Eh ! il a fallu un écoulement de temps de quatre mois et plus, comme il se voit dans la lettre au chevalier de M***, datée du 25 mai, qui n'a pas dû tarder beaucoup après la lettre finale.

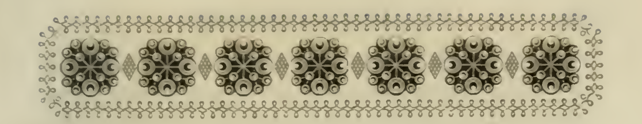
Paris d'un bord et Saumur de l'autre, à quatre-vingts lieues de distance; et là le train continu du grand monde, ici les monotones soins du service militaire : voilà où en étaient ces êtres qui furent pendant six semaines à se parler et deux mois et demi à s'écrire, avec une effusion sans réserve, sans limite.

Une ligne enfin ferme les temps passés, ouvre les temps futurs, quelle que doive être leur durée.

On peut changer de conduite quand on a du courage : changer son cœur, j'ignore si cela est possible.

Ligne suprême, dont la première partie a dominé les quarante années d'une des existences, dont la seconde partie a semé d'éternels regrets, et parfois d'espoirs fugitifs, le cours de l'autre existence.





ESQUISSE

DU CARACTÈRE.

Les natures supérieures, soit en bien soit en mal, les natures transcendantes sont frappées de ce caractère que tous leurs mouvements ou d'esprit ou de cœur ont lieu comme à l'insu de la volonté, comme en avance de l'opinion.

A vrai dire, ni délibération ni détermination ne s'accomplissent: la résolution est prise d'emblée, à l'instant, et se confond avec l'exécution.

D'autant même que les points semblent plus délicats, plus difficultueux, d'autant les natures fortes et hautes, parfois sujettes à être induites en des cas d'ordre minime, ici se trouvant dans leur élément, dans leur sphère, sont plus aptes, plus promptes à juger ou plutôt à sentir.

Aussi, comme nul travail intérieur ne s'opère, comme

aucun effort n'est tenté et nulle fatigue éprouvée, il arrive qu'en ces éminentes natures la vanité n'est point excitée, comme elle l'est alors qu'il y a eu quelque lutte pénible à soutenir avant d'atteindre au résultat.

Qu'on voie plutôt comment les grands esprits, les grands caractères restent presque ignorants de leur mérite, qu'aucun travail ne rend sensible, presque étrangers à leur triomphe, dont à peine ils s'attribuent quelque part.

Chez les hommes célèbres en tout genre, et des temps anciens et des derniers temps, domine la simplicité au plus haut degré, comme s'ils n'avaient été que les instruments des actes, des faits les plus mémorables.

Même la modestie proprement dite n'apparaît point en eux, attendu que ce sentiment dérive de la comparaison entre les moyens et les fins, ou de la comparaison de soi-même avec autrui.

Et cependant apparaît sur la terre Jésus, modèle parfait, type nompareil dont l'exemple et la parole impriment à ce sentiment de sorte terrestre un caractère de sorte céleste, et, posant la créature comme en face du Créateur, traduisent la simplicité en l'humilité.

Les natures vierges demeuraient simples parmi les hommes, et deviennent humbles devant Dieu.

Il fallait dire ces choses pour appeler à sentir, pour amener à concevoir cette simplicité, cette humilité, ou, pour mieux dire, cette ignorance de soi-même dont est empreinte chaque ligne d'une femme d'élite suprême,

qui, sans jamais se détacher de ses semblables, se rattachait de plus en plus à son Créateur.

Elle fut faite humaine : elle se fit divine.

C'est en ces paroles que peut être rendue quelque idée d'une telle nature.

Tour-à-tour, ou plutôt à-la-fois, dans sa personne apparaissaient et l'ange de la terre et l'ange du ciel

Aimer Dieu par-dessus tout, aimer son prochain comme soi-même : ces sentiments étaient ce semble innés, incarnés dans l'être.

L'attrait conviait au devoir : le charme soutenait dans la tâche.

A peine faut-il parler de la bienveillance et de l'obligeance, qualités d'un ordre inférieur, si naturelles entre des individus établis en rapports mutuels, et devenues si rares en ces temps, où rien du dehors n'affecte l'homme concentré, confiné en lui seul, lesquelles se développaient en la plus touchante façon.

C'était de la même source que jaillissaient et l'humanité et la bonté, vertus d'un ordre plus élevé, qui souvent émanent du principe religieux et s'exercent en la vue d'obéir à Dieu, plutôt que de servir les hommes ; et qui, en ce lieu, non sans être rapportées à l'Être suprême, étaient suscitées, suggérées par le mouvement instinctif de l'ame, prédisposée à compatir aux maux du prochain, à pâtir et souffrir pour les autres presque autant que pour soi-même.

Sans doute, pour une ame pieuse ou plutôt déja sainte,

il est beau de requerir au ciel le motif de tous ses actes, et de n'agir ici-bas qu'en la vue de plaire là-haut. Mais comme il est doux, aux ames moins avancées en dévotion, de s'abandonner à cet attrait, émané de Dieu aussi, qui excite à se rendre utile et agréable à ses semblables.

Même ces deux principes d'action se rallient ensemble, se confondent, à bien dire, dans certains êtres exceptionnels en tout point. Nul n'est tenté de nier que le tendre Fénelon, que le sensible Vincent de Paule recevaient l'impulsion et d'un bord et de l'autre, peu soucieux de se rendre compte du motif prédominant, et se laissaient aller à la double jouissance d'obéir au Créateur, de servir la créature.

Tel apparaissait le caractère : si bien qu'avec juste raison il a été dit ailleurs qu'en cette ame privilégiée se montraient à-la-fois, l'une aidant l'autre, et la piété divine et la piété humaine.

C'était une religion de cœur plutôt que d'esprit, une dévotion d'amour plus encore que de foi. Le sentiment devançait, dépassait le raisonnement, ouvrant ainsi une voie plus attrayante, assurant une marche plus persévérante.

Ainsi l'histoire nous montre les premiers néophytes du Christianisme sur lesquels agissait l'impression des faits plus récents, plus frappants, de sorte à émouvoir, à exalter l'ame; tandis que de nos jours, déja éloignés de dix-huit siècles et traversés par tant de causes di-

vellentes, le raisonnement sec et froid vient suppléer au sentiment affaibli par le laps du temps.

Comme on le juge bien, un tel genre, un genre si rare de religion avait sa sorte particulière de dévotion : l'ame vivant de l'amour céleste, vivant en relation continue avec son Dieu, ne ressentait pas au même point le besoin, ne reconnaissait pas à pareil titre le devoir de cette pratique, parfois minutieuse, à laquelle invitent la froideur, la sécheresse des cœurs confus d'eux-mêmes.

Les devoirs prescrits étaient remplis avec scrupule, étaient accomplis avec ferveur, rapportant ainsi en quelques instants une somme plus grande d'adoration envers l'Être-Suprême, qu'il n'en est porté par d'autres personnes dans les longues heures d'offices et de prières.

A plus forte raison, la superstition qui a tant d'attrait pour l'homme, en ce que de sa nature elle est indépendante de toute règle et arbitraire au gré du caprice; la superstition qui entraîne dans l'individu la déviation de la ligne des devoirs formels, et qui occasionne chez autrui ou le dédain ou même le mépris, enclins à se porter jusque sur la religion, ne trouvait prise en cette ame nourrie d'amour, en cette tête investie de sens.

Cependant, dans une nature vierge, intacte, immaculée, les suscitations émanées de l'intérieur ne pouvaient manquer de contraster profondément avec les excitations transmises du dehors.

L'amour inné du prochain, l'instinct de piété humaine, par cela même que leur zèle était absorbé et que leur force était épuisée à l'égard des êtres recommandables aux titres réunis de l'infortune et du mérite, n'avaient plus à s'appliquer, sous le rapport de l'indulgence, de la tolérance, quant aux personnes abandonnées à des vices honteux.

Même l'amour du prochain se tournait en une sorte de haine, d'aversion, alors que ces vices tendaient à porter quelque dommage, à donner de mauvais exemples, au sein de l'innocence de cœur ou de l'ignorance d'esprit.

Et la haine était accompagnée de l'horreur, quand cette pensée, ce sentiment plutôt, venait à saisir, à frapper, comment de tels vices se montraient injurieux à la nature humaine, attentatoires à la volonté divine.

Ici l'ame forte se manifestait à côté et comme en place de l'ame douce : en raison du mérite ou du démérite, autant il y avait ferveur et tendresse d'un bord, autant il y avait raideur et presque rudesse de l'autre bord.

Un accueil froid, un regard morne, une sèche parole, étaient déterminés involontairement et presque machinalement à l'approche des personnes entachées de ces vices; et cela à un degré plus haut, d'autant que l'impudence, trop commune en ces temps, osait plaisanter à leur sujet, d'autant que la grace de l'esprit réussissait à les couvrir d'un voile séduisant.

L'indignation, la réprobation, bien loin de se

dissimuler suivant la coutume, s'exprimaient loyalement.

Ce trait du plus grand caractère aurait à être mieux exposé, plus développé pour obtenir la foi et attirer les hommages, en un siècle où la forme l'emporte sur le fond, où l'usage légitime tout, où la lâcheté devant le vice triomphant est alliée, par une suite inévitable, à la dureté vis-à-vis l'infortune méritante.

Le vice était haï, le vice était méprisé : et comme en tous lieux, en tous temps il se présentait sous les yeux, se rencontrait sur les pas, comme il se mouvait dans le monde ainsi que dans son élément propre, ceci s'en suivait que le monde, ainsi constitué, était haï, était méprisé.

Vainement à l'époque de 1786, dix années d'existence s'étaient écoulées au sein, au milieu d'un tel monde ; aucune influence n'avait été éprouvée, et nullement le type primitif de la nature n'avait été affecté, altéré.

Au contraire, la haine, l'horreur allaient en s'aggravant sans cesse, à ce point que le rang, qui condamnait à subir un tel martyre, était pris d'abord en dédain, puis en dégoût.

Les grandeurs fatiguaient en ce qu'elles appelaient, autour de soi, le spectacle des débordements ; les hommages révoltaient, en ce que, commandés par l'éminence du rang, ils étaient mensongers.

Tant de causes ralliées avaient amené cette ame, à-la-fois si douce et si tendre, si haute et si forte, au plus

poignant regret d'être condamnée, par la naissance, à ce supplice de tous les instants, au plus fervent désir, bien qu'aucun espoir ne dût l'accompagner, d'être délivrée de la lourde chaîne, d'être rendue à sa pleine liberté.

En cette maison des Vignes, dont il est parlé à diverses fois dans les Lettres, il ne faut pas voir un simple rêve d'attachement, de dévouement : quelque charme de plus y était attaché sous ce rapport; mais un autre attrait, un attrait plus intime encore en inspirait, en excitait la pensée.

Ici il faudrait de la foi comme il en faut pour les miracles; il faudrait se rapporter à la parole comme si elle procédait d'en haut, pour induire à croire ce qui est presque impossible à concevoir aux temps où nous sommes.

Le monde restait à charge, n'apportant aucune jouissance, n'amenant aucune espérance, et plutôt harcelant, obsédant la vie de peines et de troubles sans nombre.

Le monde se trouvait un lieu de supplice et pour l'esprit et pour le cœur de même impuissants à adopter ses goûts, à s'approprier ses mœurs ; tout ainsi que la terre se trouve un lieu d'exil pour l'ame née du sein des cieux et vivant dans sa première patrie.

C'était une indifférence entière quant à plaire dans la société, quant à se montrer aimable, quant à développer ses facultés mentales, si bien que nul ne se doutait des trésors religieusement voilés d'un aussi grand esprit.

C'était une négligence complète quant aux soins de la toilette, dont les arts n'étaient appliqués qu'autant que l'étiquette en donnait l'ordre.

Alors que quelques paroles prononcées à la sourdine semblaient annoncer l'éloge ou de la beauté ou de l'esprit, le son frappait l'oreille seulement et ne pénétrait pas jusqu'à l'ame; tant la louange répugnait de la part des personnes point aimées, point estimées.

Si cette profonde aversion des pompes de ce monde, si cette fervente passion d'une vie retirée avait encore à surprendre, la lecture des Lettres, par quiconque y prête attention, montre sur tant d'autres points incontestables, comment, en cet être hors de rang, se manifestaient des phénomènes d'étrangeté analogue.

Au sein des sentiments les plus intacts de soupçon, on ne peut dire qu'il y eût ignorance de l'esprit, ni même, à proprement parler, innocence du cœur.

Dix années passées dans le monde, si peu discret, si peu décent qu'il était, n'avaient laissé rien à apprendre à l'intelligence, comme aussi elles n'avaient réussi à porter aucune altération aux principes venus de naissance et nourris dans la jeunesse.

L'esprit savait tout, ainsi qu'on sait l'histoire, et seulement avait été instruit, sans que la volonté se fût portée au devant des lumières, sans que la pensée eût été tentée de réfléchir sur une telle matière.

Il y avait mieux que de l'innocence, qui n'emporte aucun mérite, qui dépend du hasard des circon-

stances, qui résiste rarement aux influences prêtes a advenir.

Il y avait de la pureté plutôt, de cette pureté propre au diamant, sur lequel aucun trait ne porte coup, aucune tache ne laisse marque, et qui, enfoui, enseveli au milieu des matières les plus immondes, perce au travers et brille à l'œil surpris, de l'éclat le plus vif, le plus net.

C'est sur le même rang qu'un autre phénomène se présentait aussi.

Suivant la rigidité de ces termes, ni la naïveté, ni l'ingénuité n'existaient : qualités aimables et douces qui, non sans rapport avec l'innocence, tiennent fort aussi de l'occurrence des hasards, et rarement manquent de s'obscurcir, de s'éclipser dans le tourbillon de la vie.

Le caractère essentiel, le caractère indélébile, c'était plus que la franchise, plus que l'absence du mensonge, c'était la vérité, autrement l'impuissance du mensonge.

Sans doute le silence, la réticence, souvent prescrits par la charité, par la bonté, se voyaient mis en usage en mainte et mainte occasion : mais il n'y avait moyen que la parole rendît rien qui ne fût pleinement vrai, rien qui eût la moindre teinte de faux.

La langue demeurait l'instrument fidèle de l'expansion des sentiments, des pensées, sans jamais s'abaisser à les dissimuler, à les renier.

Que si, par une insigne chance, la langue pouvait s'égarer, se fourvoyer, la langue ne trompait pas, tant

l'expression de la physionomie, toujours ouverte et parlante, allait démentir aussitôt les mots échappés par mégarde.

En ce lieu, la mémoire de l'esprit vient prêter aide et porter appui à la mémoire du cœur.

Elle est là, présente, vivante, cette figure où se peignait l'ame à nu, et, pour mieux dire, par où éclatait au dehors l'ame incarnée au dedans. Il ne manque que de posséder le talent du crayon pour rendre ces traits largement taillés, merveilleusement assortis, dont l'ensemble contraignait au respect l'esprit le plus altier, et conviait à l'attachement le cœur le plus morne.

Certes en tout autre sens, il serait inconvenable, à l'égard d'un être céleste, de donner quelque idée de la beauté des formes se détachant sur un teint riche de santé: mais tout se tient dans la nature; le physique et le moral sont toujours en harmonie.

La figure était belle, de cette beauté qu'enfante la nature comme pour transmettre aux sens l'image palpable des vertus les plus rares.

La bonté y prédominait par-dessus tout; la loyauté s'y mêlait, s'y confondait : Puis et plutôt ensemble se prononçaient la dignité tempérée par l'aménité, la fierté adoucie par la sérénité.

Rien de noble comme cette tête assise sur une taille élevée et bien prise, à laquelle nuisait cependant, au jugement d'un vain monde, le dédain, l'abandon des arts de la toilette.

En somme, un air de princesse, un ton de princesse annonçaient, accusaient au plus haut degré le beau sang des Bourbons.

Trop vaines paroles qui à peine frappent l'air et tombent aussitôt à terre! Il fallait le portrait pour qu'il leur fût donné foi; et le portrait n'a pas été fait autant qu'il paraît, attendu que la modestie, que l'humilité ne s'y sont pas prêtées ; et le portrait eût été fait et refait mille fois qu'en aucun temps, le pinceau, même tenu par l'ame, n'était digne d'accomplir l'œuvre, et qu'en ces temps surtout, la manière de l'école, en révolte contre la vérité, n'eût été capable que de faire sortir une caricature, une charge, de ces traits hauts de noblesse, forts de bonté, doux de candeur, vifs de tendresse.

Mais elles ne seront pas vaines et ne se perdront pas dans les airs, ne s'effaceront pas sur la terre, ces paroles où le type moral de la race reluit, resplendit de la plus éclatante lumière, qu'il faut emprunter au journal *la Presse* en date du 18 juillet 1837.

« Disons en finissant quelque chose du titre, qui nous « paraît simple et touchant : *une Ame de Bourbon*.

« Oui sans doute, l'ame de cette princesse si aimante « si bonne, si pieuse, si pure et à-la-fois si divine dans « ses affections, c'était là une ame de Bourbon.

« Mais l'ame du roi-martyr, qui ne laissa aux « siens en mourant qu'une perle précieuse, cette pa- « role : *Je pardonne de bon cœur à ceux qui se sont*

« *faits mes ennemis!* ce fut aussi une ame de Bourbon.

« Mais l'ame du prince frappé par l'assassin, et qui, « après le coup fatal, ne demanda de parole et de vie « que pour dire : *Pardon pour l'homme!* ce fut encore « une ame de Bourbon. »

Et elles ne seront pas vaines non plus, ne se perdront pas, ne s'effaceront pas, les lignes qui, bien que rentrant dans un ordre différent, jaillissent comme de source à la suite de ces précieuses paroles, venant à rendre l'hommage si cher à l'ame, aux plus éminentes qualités maintes fois frappées des sévices de l'infortune et souvent aussi voilées sous les pompes de la prospérité.

C'est aussi une ame de Bourbon, l'ame de cette princesse que l'histoire aura à qualifier du titre de Marie-Thérèse, seconde du nom, autant qu'un siècle envieux s'est offert à la manisfestation des vertus héritées de naissance, autant que les circonstances ont été appropriées au développement d'un royal caractère, encore fortifié par les atteintes incessantes de l'adversité.

C'est aussi une ame de Bourbon, l'ame de ce prince dont la modestie, qui recherchait l'asile de l'obscurité, se vit trahie, violée, alors qu'en 1815, fait prisonnier par le sort des armes, apparut cette noblesse de cœur contre laquelle viennent s'émousser les traits acérés du malheur; alors qu'en 1823, apparut cette grandeur d'ame par laquelle fut donné le spectacle mémorable d'un général d'armée appelant à lui les guerriers accusés d'un complot, et s'abandonnant sans réserve à leur foi.

Puis, en remontant dans l'ordre des temps, en revenant à la branche illustre d'où sortit la dernière des Condé, en présentant son père et son frère sous des rapports de la plus touchante sorte :

C'était encore une ame de Bourbon, l'ame du prince de Condé, qui ne cessa de porter à son ange de fille les sentiments ralliés de la tendresse, de la vénération, qui, prenant repos sur une ame vraiment virginale, ne craignit pas de favoriser la plus intime liaison dont l'effet devait être d'appeler à vivre en la façon qu'il lui était donné de vivre, cet être miraculeux en tout point.

C'était enfin une ame de Bourbon, l'ame du duc de Bourbon qui, à travers les écarts, les excès peut-être d'une existence fourvoyée hors de sa nature par l'influence perverse des temps, jamais ne manqua d'éprouver pour sa céleste sœur la plus vive amitié, qui, pour rendre d'un seul trait son caractère natif, témoigna constamment, ainsi qu'il a été appris d'une bouche que jamais ne souilla le mensonge, ce desir le plus fervent, qu'il dut être inscrit sur sa pierre funéraire :

IL ÉTAIT BON, IL ÉTAIT JUSTE.





PAROLES

REMARQUABLES

D'UNE DAME CATHOLIQUE:

« Les lettres pourraient devenir une pierre de touche pour « moi, et m'aideraient très bien à juger les gens que je ne con- « naîtrais pas, suivant le jugement qu'ils en porteraient eux- « mêmes. »

D'UN POÈTE ROYALISTE:

« Ce n'est pas un roman, Dieu merci! c'est je ne sais quoi, qui « n'a rien de commun avec les choses de la terre; une révélation « du ciel, une correspondance d'archange. »

D'UN PUBLICISTE LIBÉRAL:

« Pour apprécier dignement de telles lettres, il faudrait re- « trouver un sens qui est perdu. »

D'UNE PERSONNE INCONNUE:

« Que l'entraînement de la religion a de force! »

D'UNE DAME RÉPUBLICAINE:

« Que ces Princes étaient donc bonnes gens! »

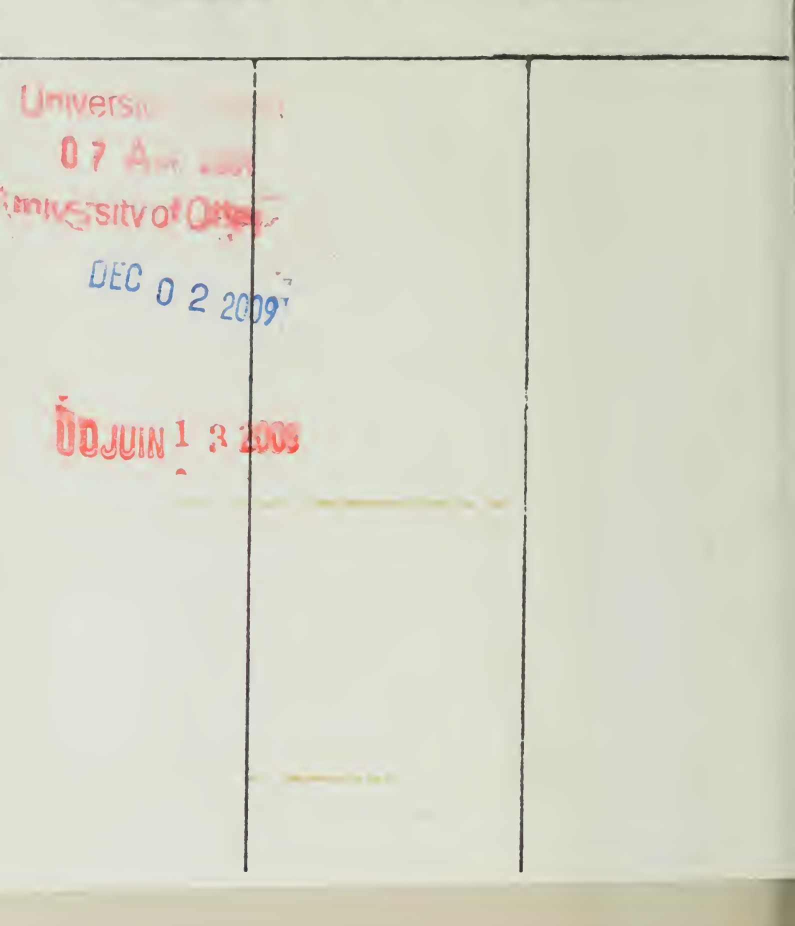
D'UN DOMESTIQUE D'HOTEL:

« Comme elle parle bien de Dieu! »

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 001296192b
DC 146 .C685A5 1839
CONDE, LOUISE ADELAIDE
LETTRES ECRITES EN 178

